LA

Boulangeade

PAR

LOUIS LAFON



PARIS

VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR

168, Boule



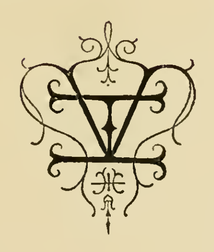


Monsieur

LA BOULANGEADE

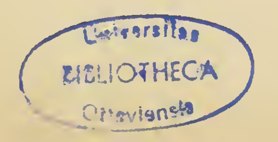
LOUIS LAFON

LA BOULANGEADE



PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain, 168

1890



LA BOULANGEADE

Poème Épique

CHANT PREMIER

Voltaire a dit un jour en parlant des Français
Qu'ils n'avaient pas la tête épique. Je ne sais
Si son dépit d'avoir commis la Henriade
A ses concitoyens valut cette incartade.
Eut-il tort ou raison ? Je n'ose l'affirmer,
Car son assertion peut se légitimer
Par l'exemple avéré des hommes de génie
Qui, narguant le bon sens, le goût et l'harmonie,
Du temps de Mazarin et de Louis le Grand,
Chantèrent Jeanne d'Arc, Clovis et Childebrand.

Je ne les ai pas lus, et vous pouvez me croire,
Mais je suis convaincu que c'est à notre histoire
Qu'il faut attribuer leur fâcheux insuccès.
Les grands évènements qu'exige pour sujets
La poésie épique au ton noble et funèbre
Font naître forcément l'œuvre qui les célèbre.
Si donc aucun auteur en cet art dangereux
Du public exigeant n'a satisfait les vœux,
Qu'on n'en accuse pas les hommes, mais les choses,
Quitte à le démontrer par de nombreuses gloses.

Est-ce à dire que si Voltaire de son temps
Eut raison de railler les Welches inconstants,
Nous devions respecter son jugement inique
Qui nous prive à jamais de tout poème épique ?
Et pourquoi donc au fait le siècle où nous vivons,
Le siècle de la Tour Eiffel et des savons
Des princes du Congo, du parlementarisme,
Des poêles Choubersky, celui de l'hypnotisme,
Du progrès, des chemins de fer, de l'agiot
Ne fournirait-il pas le sujet qu'il nous faut ?

Oh ! je vous vois venir, censeurs de notre époque.
« Allons, me direz-vous, votre idée est baroque.

» Puisque jusqu'à nos jours l'histoire n'a pas su
» D'une vraie épopée inspirer le tissu,
» Il serait singulier qu'on vît enfin paraître
» L'ouvrage où l'on a vu se briser plus d'un maître.
» Et d'abord avant tout il vous faut un héros.
» Comment le prendrez-vous? Sera-t-il mince ou gros?
» Sera-t-il député, banquier, laquais, ministre,
» Académicien ou teneur de registre?

» Sera-t-il grand seigneur ou simple citoyen?
» Mettra-t-il des chapeaux à haute forme, ou bien
» La casquette à trois ponts chère au roman moderne?
» Le veau d'or devant qui le monde se prosterne
» Le verra-t-il au rang de ses adorateurs
» Et Monsieur de Lesseps parmi ses souscripteurs? »
O vous qui viendriez me tenir ce langage,
Je vous déclarerais la honte de notre âge,
Perruques à marteaux, esprits de faction,
Ennemis du progrès, faiseurs d'obstruction.

Quoi, lorsque nous voyons dans la littérature
Tous les genres connus transformer leur nature,
Quand Zola dans la crotte abaisse le roman,
Quand Goncourt va, dit-il, au plus tard dans un an,

Remettre sur pieds l'art théâtral qui chancelle,
Seul le poème épique au changement rebelle
Obéirait encor aux règles de Boileau ?
Cela ne se peut pas : il nous faut du nouveau.
Donc, foin des vieux poncifs, des fables, des monarques
De la mythologie, et nargue aux Aristarques.

Notre siècle, qu'on traite avec dédain parfois,
A sans doute connu de très illustres rois :
Louis dix-huit, chassé du trône de ses pères,
Promenant ses malheurs dans les cours étrangères ;
Charles dix, comme lui dans l'exil ballotté,
Mourant loin du pays qui l'avait rejeté ;
Henri cinq, dernier fils d'une race tragique,
Défenseur résigné du dogme monarchique.
Mais tous les trois ont eu l'impardonnable tort
De n'avoir pas été du parti le plus fort.

Aussi laisserons-nous dormir en paix leur cendre,
Et nous bornerons-nous, faute de mieux, à prendre
Un héros moins bien né. Depuis quatre-vingts ans,
Beaucoup d'individus, la plupart malfaisants,
Ont attiré sur eux l'attention du monde.
Les uns sont oubliés déjà. (Dieu les confonde !)

Mais les journaux nous ont conservé quelques noms
C'est ainsi qu'on connaît les deux Napoléons,
Le grand et le petit, Monsieur de Lamartine,
Gambetta, Monsieur Thiers, dont la prose est divine.

Pour parler franchement, je me sens peu porté
A l'admiration des Buonaparte.
Certes, le deux décembre et le dix-huit brumaire
Ne m'ont jamais causé ni honte ni colère ;
Car tout pays qui voit sa ruine arriver
Absout les coups d'État qu'on fait pour le sauver.
Mais l'oncle et le neveu dans leurs règnes néfastes
De désastres sans nombre ont enrichi nos fastes,
Et la France aujourd'hui les hait à l'unisson.
D'ailleurs Hugo les a chantés à sa façon.

Lamartine en son temps passa pour un grand homme.
D'aucuns l'ont contesté sans doute, mais en somme
Ce fut un bon poète, un ministre éminent,
Et, quoi qu'il soit un peu démodé maintenant,
Pourtant on lit encor ses œuvres immortelles
Dans les pensionnats de jeunes demoiselles.
Mais je ne pense pas, j'ose le déclarer,
Qu'en un poème épique il puisse figurer,

Et cela simplement par la raison plausible
Qu'il se serait chanté s'il l'avait cru possible.

Le tribun Gambetta fut cher à bien des gens
Dont il flattait les vœux et les goûts exigeants,
En jurant qu'avec lui chacun serait son maître
Et qu'à discrétion l'on mangerait du prêtre.
Mais lorsque ses amis le mirent au pouvoir,
Il tomba comme un autre et trahit leur espoir,
A peu près renié par la démocratie
Que sa haute éloquence avait mal convertie.
Trop heureux s'il avait pu nous faire bannir
De sa peur du danger le fâcheux souvenir.

Monsieur Thiers, quoi qu'il eût servi plus d'un régime,
Des différents partis a mérité l'estime.
C'était un large esprit, fort amoureux des arts,
Et qui de plus a su montrer aux communards
Qu'il était très hostile à la plaisanterie.
C'est pourquoi les bourgeois sont pleins de sympathie
Pour ses mânes sacrés. Mais je crois cependant,
Quelque talent qu'ait eu cet homme transcendant,
Que son nom manquerait un peu de ce prestige
Qu'en ses moindres héros la muse épique exige.

Et puis d'ailleurs, toux ceux que je vous ai cités
Ont été, sont encore, et seront discutés.
Leurs noms ont soulevé jadis tant de colères
Que leur mort n'a pas pu calmer leurs adversaires,
Si bien qu'en célébrant ces glorieux débris
On se mettrait à dos la moitié du pays.
En outre, ils ont un tort irréparable, immense :
Celui de n'être plus. Or vous savez qu'en France,
Les vivants fixent tant sur eux l'attention
Que les morts n'en ont guère en leur possession.

Aussi je crois, devant cette raison majeure,
Qu'il faut prendre un héros existant à cette heure.
Paulus, Sarah Bernhardt, Coquelin, Géraudel
Jouissent d'un renom vraiment universel.
Mais leur vie a pourtant aussi son côté sombre,
Car tous les quatre ils ont des ennemis sans nombre.
Géraudel ses clients et ses contrefacteurs,
Sarah ses créanciers, Paulus ses détracteurs,
Coquelin les milliers de gens trop psychologues
Qu'il a fait sommeiller avec ses monologues.

Moi, je chanterai l'homme en qui tous les partis
Mettent leur espérance et leurs vœux indivis.

Je chanterai celui que la démocratie
Accueille à bras ouverts comme un nouveau Messie,
L'homme en qui le clergé voit un libérateur
Et dont la royauté fait un restaurateur,
L'homme qui doit tirer l'Empire de la cendre
Où Sedan l'avait fait honteusement descendre,
Et qui, si l'on en croit des bruits bien surprenants,
Rendra la République ouverte aux braves gens.

O Muse, ne va pas me laisser en détresse?
Soutiens-moi dans ma tâche, ô sublime déesse !
Empêche que mes chants n'aient de trop grands défauts ;
Fais-moi, s'il est possible, éviter les vers faux,
Les répétitions, les longs récits, les songes,
La rime trop banale (ainsi songes, mensonges),
Les mots spirituels tirés par les cheveux,
Les morts et les combats, qui pour les gens nerveux
Sont toujours déplaisants. Enfin, que mon poème
Soit digne des grands faits qui lui servent de thème.

O Muse, redis-moi par quels nobles exploits
Mon héros des Français a mérité les voix,
Ce héros dont la gloire et dont la barbe blonde
Ont conquis tant de cœurs chez les femmes du monde.

Peins-moi ses ennemis à ses pieds abattus,
Retrace à mon esprit ses sublimes vertus.
Ses souvenirs constants, son style épistolaire,
Sa haine du mensonge et son âme sincère.
Redis-moi les transports des populations
Éclatant à sa vue en acclamations.

Les héros célébrés par Homère et Virgile
N'étaient, tout comme nous, que des hommes d'argile.
En toute occasion, même dans les combats,
Les dieux pour les mouvoir les prenaient par le bras,
Ce qui n'empêchait pas d'ailleurs par parenthèse
Leur manière d'agir d'être souvent mauvaise.
Par exemple Enéas, cet homme si pieux,
Posant à sa Didon un lapin monstrueux.
Aujourd'hui ces gens-là nous sont antipathiques ;
C'étaient des névrosés, des fous, des hystériques.

Les anciens abusés en faisaient des héros ;
Ils leur faisaient bâtir de superbes tombeaux.
Et l'inspiration d'un chantre au doux langage
Transmettait leurs exploits jusqu'à nous d'âge en âge.
Ils croyaient, les naïfs, que c'était arrivé.
Nous autres décadents, notre esprit cultivé

Juge sévèrement l'épopée et l'histoire,
Et distingue avec soin ce que nous devons croire
Dans cet entassement d'erreurs, de fictions,
Qui longtemps ont séduit les générations.

On sait, grâce à Renan, que le Christ n'est qu'un homme
(On sait également ce qu'on en pense à Rome).
Mais comment discuter un sujet si scabreux
Contre un savant qui lit les grimoires hébreux ?
(Que diable le savoir fait-il chez un athée ?)
Dans un genre plus bas, mieux à notre portée,
Michelet, habillant l'histoire à sa façon,
Dans son œuvre d'un style agréable et bouffon,
Nous étale un spectacle incroyablement drôle.
Certes, la Monarchie y joue un vilain rôle,

Et ceux qu'on ne nommait jadis qu'avec respect
Y sont représentés sous un bizarre aspect.
Tout un monde nouveau devant les yeux défile :
Louis quatorze au fond n'était qu'un imbécile ;
Bayard et Duguesclin n'étaient que des goujats ;
Colbert et Mazarin d'ignobles scélérats.
Les chevaliers étaient des gens perdus de crimes
Qui passaient tout leur temps à faire des victimes

Chez les pauvres bourgeois et les bons paysans,
Contraints de supporter leurs instincts malfaisants

Si notre propre histoire est ainsi racontée,
L'antiquité non plus n'est guère mieux traitée.
Notre gouvernement a compris ses devoirs
Envers le pauvre peuple à qui les éteignoirs
Monarchiques avaient obscurci la cervelle.
Pour lui l'histoire a pris une face nouvelle,
Et maintenant les noms qui font le mieux florès
Sont ceux d'Harmodius, de Brutus, de Verrès.
Quant à César, Auguste, Annibal, Alexandre,
Au quatrième plan on les a fait descendre.

Ne vous figurez pas, impatients lecteurs,
Que je vous fais subir d'inutiles lenteurs.
Cette digression était indispensable
Pour vous faire sentir d'une façon sortable
Qu'à l'époque actuelle où notre esprit sensé
Tourne en dérision les gloires du passé,
Il faut qu'un homme soit vraiment un grand génie
Pour rallier sur lui l'éclatante harmonie
Des admirations de tant de gens divers,
Du faubourg Saint-Germain jusqu'aux café-concerts.

Du reste, je termine ici mon préambule.
J'ai toujours, pour ma part, trouvé très ridicule
Tout ouvrage où l'auteur, voulant dissimuler
La maigreur du sujet qu'il vient nous étaler,
Ne fait que le masquer sous d'amples broderies
Comme un mur de couvent sous les bondieuseries.
Pour bien vous démontrer que ce n'est point mon cas
Et que je ne veux point donner dans le fatras,
Je vais en quelques mots, maintenant, ici même,
Vous exposer comment je conçois mon poème.

Il aura treize chants, de trois cents vers chacun.
Cet excès de mesure est certes peu commun
Pour un poème épique, il faut le reconnaître.
D'ailleurs, vous y verrez, traités de main de maître,
Un songe, un seulement, dans lequel mon héros,
Suscité pour sauver la France du chaos,
Recevra tout d'un coup, dans son sommeil, l'augure
Et le pressentiment de sa gloire future ;
Et puis, plusieurs combats où mon héros vainqueur
Fera toutes les fois admirer son grand cœur.

J'entends par l'action qu'ici je vous signale
Vous parler simplement de lutte électorale.

Du reste, j'en suis sûr, vous l'aviez deviné.
Chacun de ces combats sera fort acharné,
Et très certainement tiendra plus d'une page.
Vous trouverez aussi dans le corps de l'ouvrage
Plusieurs dénombrements des amis du héros ;
Après, toujours parmi les morceaux les plus beaux,
Une fête donnée à de superbes femmes
Dont mon héros possède et les biens et les âmes.

Vous trouverez de plus... Mais c'est assez causer,
N'est-il pas vrai, lecteurs ? J'ai peur de vous blaser,
Et puis, il faut garder la part de la surprise.
Pourtant, encore un mot, de peur d'une méprise.
Je vous ai garanti, comme vous l'avez lu,
Que je vous donnerais un chef-d'œuvre absolu.
Or, cet engagement n'étant pas politique,
Je compte le tenir en homme véridique,
Si ma Muse y consent. Hâtons-nous, ceci dit,
De parler du héros qui m'occupe l'esprit.

Nul prodige étonnant ne vint dans son jeune âge
Donner de ses grandeurs l'infaillible présage.
Mais, grâce aux reporters, on a su cependant
Qu'à l'âge de trois mois il avait une dent.

Cette précocité tout à fait singulière
Ne l'abandonna pas au cours de sa carrière.
A huit ans, il lisait déjà Machiavel ;
Il apprenait ainsi l'art exceptionnel
De grouper près de lui les esprits politiques
Et de ramener l'ordre au sein des républiques.

A douze ans, Sévigné lui révéla soudain
Un genre littéraire où depuis lors sa main
S'est exercée avec un talent incroyable.
Pourtant il eut aussi son heure reprochable.
Je dois le dire, hélas ! Il est incontesté
Que lors du coup d'État il n'a point protesté,
Quoi qu'il eût environ quinze ans à cette époque.
Ce qui donne à penser sans aucune équivoque
Qu'il donnait son aveu, du moins tacitement,
A cet épouvantable et triste événement.

Mais pourquoi m'attarder sur ce sujet pénible
Combien de braves gens à l'âme incorruptible
En ont-ils fait autant ? Et pourtant aujourd'hui
La République en eux trouve un fidèle appui.
Qui d'ailleurs songerait à rappeler leur faut ?
J'aime mieux, abordant une sphère plus haute,

Au travers des combats escorter mon héros,
Le montrer au milieu des luttes, des assauts,
Sans trêve, sans repos, contraignant la Victoire
A graver ses exploits au temple de Mémoire.

Cochinchine ! Algérie ! O pays fortunés !
Son souvenir vous tient encore fascinés.
On l'a vu, parcourant vos plaines, vos montagnes,
Contre nos ennemis diriger vingt campagnes.
Que ne puis-je, avec lui franchissant l'Océan,
Le suivre jusqu'au bout dans son sublime élan !
Mais ce m'est défendu. Vous savez qu'Aristote,
Des œuvres de l'esprit ce bienfaisant despote,
A propos d'épopée, a dit que l'action
Ne pouvait supporter de transmigration.

Il est vrai qu'Aristote en son siècle barbare
Ignorait les progrès que le nôtre accapare.
De nos jours un Ferry, quand vient le bon moment,
Reçoit de l'Indo-Chine, aussi rapidement
Que s'il l'avait écrit lui-même, un télégramme.
Mais, observons la loi qu'Aristote proclame
Je confesse du reste en toute humilité
Qu'il me faudra déjà violer l'unité

De temps. Car le délai qu'Aristote lui-même
Admet, un an, serait trop court pour mon poème.

En retour, j'obéis à l'unité de lieu,
Ce qui, j'y compte bien, va me gagner l'aveu
Des classiques pour qui les règles sont sacrées,
Tandis que d'autre part j'obtiendrai mes entrées
Auprès des outranciers et des déliquescents,
En imitant parfois leurs grotesques accents.
Mais si je me condamne à ce dur sacrifice,
Ce n'est sûrement pas par l'effet du caprice.
C'est beaucoup moins encor pour venir en jobard
Prêcher l'égalité des sectes devant l'art.

C'est dans le but plus haut d'établir un symbole.
Mon poème en effet sera de chaque école,
Ainsi que mon héros est de tous les partis.
S'il vous déplaît, ma foi, vous êtes avertis.
Jusqu'ici j'ai toujours estimé que pour plaire
Un auteur devait être absolument sincère.
Je voudrais insister sur cette idée un peu ;
Mais ma Muse pourrait me laisser au milieu
Du développement, car elle est courbattue
Et ne veut plus marcher. Lecteurs, je vous salue.

CHANT DEUXIÈME

Monarchie ! arche sainte où l'espoir des Français
Dans les plus sombres jours conserve son accès,
Palladium sacré de notre gloire antique,
C'est en vain aujourd'hui que le destin inique
T'empêche d'accabler de bienfaits ce pays ;
C'est en vain qu'on poursuit tes défenseurs, tu vis
Dans le fond de nos cœurs, et tes ennemis même
Abaissent leurs regards sous ton éclat suprême,
Tellement tu trahis dans ton adversité
Ta force, ta grandeur et ta sublimité.

Et toi, Religion, sœur de la Monarchie,
Espérance du juste et crainte de l'impie,

C'est en vain qu'aujourd'hui prodiguant leurs efforts
Des sectaires voudraient t'exiler de ces bords.
De tes persécuteurs toujours victorieuse,
Tu ne redoutes point leur rage furieuse.
Une ère de repos suivra ces temps troublés :
Bientôt tes ennemis, sous tes coups accablés,
D'un triomphe nouveau marqueront ton histoire
Et seront obligés de confesser ta gloire.

Quel spectacle est plus beau que celui d'un mortel
Qui combat en faveur du trône et de l'autel,
Qui s'obstine, en dépit des préjugés vulgaires,
A l'ombre des palais et dans les sanctuaires,
Dans un but généreux et désintéressé,
A remplir les devoirs dont il se sent pressé ?
Tel était mon héros, quand, après nos défaites,
L'Église et Chantilly le voyaient à leurs fêtes
Marier saintement en bouquet délicat
Les lis, le buis bénit, les lauriers du soldat.

Ostensoirs devant qui sa tête s'est courbée !
Noirs confessionnaux dont à la dérobée
Il venait s'approcher plein de contrition !
Offices qu'il suivait avec dévotion !

Cantiques qu'il chantait dans les cérémonies !
Encensoirs, bénitiers, chapelets, litanies !
Goupillons qu'ont pressés ses doigts religieux !
Vous qui l'entreteniez dans son amour des cieux,
Gardez pour l'avenir l'éternelle mémoire
Du plus pieux mortel dont parlera l'histoire !

Sans doute, il a cessé de nous édifier,
Et ses autres vertus nous ont fait oublier
Son ancien dévouement à la foi de ses pères.
C'est à peine aujourd'hui si quelques antiquaires
S'en souviennent encor pour leur propre agrément.
C'est ainsi qu'un Anglais a, tout dernièrement,
Acheté pour le prix de mille écus un cierge
Que mon héros portait en guise de flamberge,
A Belley, chez l'évêque, un jour de Te Deum.
Ce cierge est maintenant au British Museum ;

Un savant Allemand dont on vante la plume
L'a décrit en entier dans un épais volume
De neuf cent trente-cinq pages in-folio.
L'auteur, très simplement et sans imbroglio,
Par les marques de doigts empreintes sur la cire,
Arrive à démontrer, sans qu'on puisse y rien dire,

Que mon héros un jour sera canonisé.
Puisse notre savant ne pas s'être abusé !
Cet honneur mérité prouverait bien qu'en France
La piété toujours trouve sa récompense.

Si d'une part l'Église, à renfort d'hosanna,
Destine à mon héros un rang dans l'almanach,
De même Chantilly va bientôt, je l'espère,
Revoir dans son enceinte un hôte qui naguère
En faisait l'ornement, les délices, l'espoir.
Quel spectacle en effet plus digne d'émouvoir,
Qu'un palais où plus tard, dans les splendeurs féeriques
Que Bossuet célébrait en termes magnifiques,
Nos arrières-neveux trouveraient accordé
Le nom de Boulanger à celui de Condé ?

Ceci ne sera-t-il qu'un rêve ? Je l'ignore.
Pourtant ce qu'on a vu peut se revoir encore.
Car tout à Chantilly rappelle Boulanger.
Tu te souviens de lui, noble salle à manger !
Hélas ! il récitait en se mettant à table
Son benedicite d'un air si respectable !
Tu t'en souviens, chapelle, où toujours à genoux
Par son recueillement il eût rendu jaloux

Bénédictins, Chartreux, Trappistes, Carmélites,
Mathurins, Cordeliers, Augustins et Jésuites.

Vous aussi, vous avez autrefois contemplé
Le brave général fraîchement étoilé,
O parterres, jardins, fontaines et statues !
Vous vous souvenez même en quelles avenues,
Un certain jour de mai mil huit cent quatre-vingt,
Un homme, le respect sur le visage empreint,
L'air humble et satisfait, suivait le duc d'Aumale.
« Monseigneur, disait-il, votre Altesse Royale
Me voit ivre à ses pieds, de vénération.
C'est à vous que je dois ma nomination !

Désormais, devrait-il m'en coûter l'existence,
Vous pouvez vous fier à ma reconnaissance.
Tout ce que je possède est à vous, Monseigneur,
Mes biens, ma conscience et même mon honneur.
Béni serait le jour, ô mon prince, ô mon maître,
Où mon zèle aurait lieu de se faire connaître ! »
En achevant ces mots, ému, le général
Touchait presque la terre avec son front loyal,
Et des pleurs abondants coulaient de ses paupières
Sur les bottes du prince, ainsi que deux rivières.

Mais, dira-t-on peut-être, à quoi bon revenir
Sur ce désagréable et fâcheux souvenir ?
Mon héros en effet ne fut-il pas coupable
D'oublier Chantilly comme la sainte table ?
Lui-même il sent ses torts, car depuis que Floquet
En pleine Chambre un jour lui donna son paquet,
Il ne se voit jamais sans quelque antipathie
Auprès d'une antichambre ou d'une sacristie.
(Plût à Dieu que Floquet n'eut fait que de bons mots !
On en cite de lui qui certes sont plus sots.

J'en prends comme témoins le czar et la Pologne.)
Qu'est-ce que je disais? Ah ! oui, que sans vergogne
Je venais rappeler quelques évènements
Qui sont à bien des yeux de mauvais arguments
A l'appui des vertus du héros que je chante.
Car une âme, dit-on, vraiment reconnaissante
Tout au moins à défaut de réciprocité
Paiera son bienfaiteur par sa neutralité.
Mais au bout de six ans, reconnaître un service
Par l'exil, n'est-ce pas peut-être une injustice ?

Hé! oui, je sais, beaucoup de gens pensent ainsi.
Mais j'estime que seul un esprit rétréci

Pourrait avoir conçu ce scrupule incroyable.
Il faut bien être un peu de notre temps, que diable !
Et ne pas nous montrer si consciencieux.
Sans m'unir davantage aux gens astucieux,
D'après qui mon héros vénérerait encore,
Malgré les errements que lui-même il déplore,
Les Princes et l'Église ainsi qu'aux anciens jours,
Sans vouloir m'acharner à convertir les sourds,

Je déclare, en dépit des sots bruits qu'on controuve,
Que j'absous son passé. Je fais mieux : je l'approuve.
« L'homme absurde est celui qui ne change jamais. »
Ainsi parlait jadis un illustre Français
Tout à fait compétent en pareille matière,
Car sa foi politique était très passagère.
Cet homme avait raison. Malheur au parti pris !
Malheur aux convaincus, à ceux dont les esprits,
En l'honneur d'une idée assez souvent stupide,
S'obstinent à garder leur fixité rigide.

Ce sont ces esprits-là qui fondent le pouvoir
Des odieux tyrans au lugubre éteignoir.
Tandis qu'avec des gens d'un moins grand rigorisme,
Mon Dieu, l'on va parfois quand même au despotisme,

Mais ça ne dure pas plus de quinze ou vingt ans.
Un régime chez nous a sitôt fait son temps !
Et ce n'est pas un mal, ma foi. Plus on en change,
Plus on risque d'avoir celui qui vous arrange.
Et même eut-on fini par en trouver un bon,
Il faudrait en changer néanmoins sans façon,

Car le nouveau sera meilleur encor peut-être.
Tel est mon sentiment, et l'on doit reconnaître
Que c'est aussi celui de mes contemporains.
Pourtant tous ne sont pas de cet avis, je crains.
Aussi j'avais conçu le plan d'une réforme
Qui se recommandait par le progrès énorme
Qu'elle aurait apporté dans nos élections.
C'était tout simplement d'admettre aux sections
Seuls ceux qui prouveraient de manière authentique
Quatorze changements d'avis en politique.

Je comptais proposer ce plan au Parlement;
Mais mes amis m'ont fait observer justement
Qu'il ne resteindrait pas le nombre des suffrages,
Et partant, n'offrirait que fort peu d'avantages.
A l'appui de ce dire, on m'a même cité
Des exemples fameux de versatilité.

Combien de sectateurs la bande opportuniste
Compta-t-elle, nommés par le scrutin de liste,
Grands laïcisateurs, francs maçons avérés,
Et qui jadis étaient du parti des curés ?

Comme républicains ils se sont fait élire,
Après avoir servi fidèlement l'Empire
Et s'être frottés même aux gens du Seize Mai.
Mais ils sont à présent sûrs d'être dans le vrai.
Ils ont, comme Rouvier, dix mille francs de rente,
Et trouvent le moyen d'en dépenser soixante.
J'ai leur nom sous la plume et voudrais les citer ;
Mais, ma foi, je sais trop ce qu'il peut en coûter.
L'exemple de Gilly me suffit pour m'instruire.
La vérité chez nous n'est jamais bonne à dire.

Je me bornerai donc à parler de Carnot.
La France rend justice à cet esprit si haut,
A l'homme distingué qui, depuis deux années,
D'un bras ferme et prudent conduit nos destinées.
Il n'en est pas moins vrai que Carnot autrefois
Avait prêté serment à Napoléon trois.
Hé bien ! quand d'aussi haut l'exemple nous arrive,
Pourquoi sur Boulanger répandre l'invective,

Parce qu'il s'est lié, dit-on, envers un duc
Et qu'après son serment est devenu caduc ?

Non, cette iniquité, voyez-vous, m'exaspère.
Ne devrions-nous pas reconnaître au contraire
Qu'il agit bien, celui qui successivement
Porte à plusieurs partis le même dévouement ?
Car enfin, franchement, il montre de la sorte
Que l'intérêt chez lui n'est pas ce qui l'emporte,
Qu'il sait se désister de ses convictions,
Par là supérieur aux gens à passions,
Qui, fidèles aux goûts qu'ils se sont mis en tête,
Ne servent leur pays que sous une étiquette.

C'était là ton avis, immortel Talleyrand,
Diplomate entre tous digne du nom de grand,
Passé maître dans l'art des ruses et des frimes,
Toi qui redoutais plus les fautes que les crimes,
Et dont pour le moins quatre ou cinq gouvernements
Ont successivement éprouvé les talents.
Je ne veux point ternir ta brillante auréole,
Mais vraiment aujourd'hui tu fais nombreuse école ;
Et non sans quelque effroi je voudrais pressentir
Comme on gouvernera dans le siècle à venir.

En effet. . Mais j'ai peur d'être soporifique
En restant plus longtemps dans la métaphysique.
Je vais donc retrouver mon héros, s'il vous plaît,
Quoique, je le confesse, à présent mon sujet
A mes yeux ait perdu la plupart de ses charmes.
C'est navrant ; pour un peu j'en verserais des larmes.
Quoique je fasse, hélas ! j'ai la conviction
Qu'il manquera de suite et de cohésion.
Je ne pondrai jamais qu'une œuvre inacceptable,
Grotesque, décousue, absolument semblable

Aux pièces de Goncourt, à l'obscénité près.
Mais ce genre, après tout, est-il donc sans attraits ?
Nullement ; vous savez qu'il est fort à la mode,
Car il n'exige au fond ni style ni méthode.
Aussi, c'est celui-là que je vais adopter.
J'espère y réussir d'ailleurs, sans me flatter.
Dans cette fin de siècle en ouvrages fertile
Le public aurait tort d'être bien difficile ;
Donc soyez indulgent également, lecteur,
Pour celui qui se dit votre humble serviteur.

Il est des gens qui, dès qu'ils parlent politique,
Abandonnant le ton de la simple critique,

S'estiment obligés d'outrager leur prochain
Quand il ne marche pas dans le même chemin.
Ce m'a semblé toujours un abus condamnable,
Et je ne veux point choir dans un excès semblable.
On prétend, il est vrai, qu'on a bien meilleur jeu
Lorsqu'on sait à propos calomnier un peu.
Mais moi je ne suis pas de cet avis en somme :
J'appelle un chat un chat, et Wilson un brave homme.

Je ne veux pas non plus ressembler à ces gens
Qui des premiers venus flatteurs trop obligeants
Les exaltent si bien qu'on croirait qu'ils s'en moquent.
Même justifiés les éloges me choquent,
Et je ne connais pas de plus terrible impôt.
Vous avez dû le voir du reste quand plus haut
Le nom du duc d'Aumale est venu sous ma plume.
Devant un pareil nom, j'aurais pu, je présume,
Sans être soupçonné d'exagération,
Exprimer librement mon admiration.

J'aurais pu, remontant cinquante ans en arrière
Le montrer aux débuts de sa noble carrière,
Alors que du Chéliff au sommet de l'Atlas
Il tenait la victoire enchaînée à ses pas,

Ce prince, à qui les faits gravés dans notre histoire
Ont assuré déjà tant de titres de gloire,
Et pour qui le plus cher est d'être né Français ;
Ou bien quand, accourant vers nos soldats défaits,
Il voulait vainement défendre une patrie
Qui plus tard l'en payait par un exil impie.

J'aurais pu le montrer dans son dernier séjour,
Survivant à ses fils ravis à son amour,
Écrivant d'une plume encore mieux trempée
Qu'en Afrique autrefois ne l'était son épée ;
Mais ne témoignons point trop de témérité ;
Ce sujet n'admet point la médiocrité.
Qu'une autre Muse au vol grandiose et durable
Le traite, si soi-même elle s'en croit capable ;
La mienne en ses efforts ne vise pas si haut,
Et rétive à l'éloge, aime blâmer plutôt.

CHANT TROISIÈME

O popularité! grand mal de notre temps
Qu'ont inventé pour eux les Français inconstants,
Combien en un seul jour fais-tu de renommées
Qu'on voit le lendemain disparaître en fumées?
Combien as-tu séduit de cœurs ambitieux
Qui, poursuivant en vain tes attraits périlleux,
Ont fini tristement, sans s'être aperçu même
Qu'ils poussaient leurs désirs vers le néant suprême !
O douce illusion ! oui, tu rends l'homme fier,
Mais la plupart du temps que tu lui coûtes cher !

C'est pour toi que devant les foules en délire
Carnot vient prodiguer son aimable sourire;

C'est pour toi que Floquet a maltraité le czar;
C'est pour toi que Paulus le soir à l'Alcazar,
Devant une assemblée élégante et choisie
Dont souvent les transports tournent en frénésie,
Fait retentir les airs de stupides chansons
Que l'écho sur le champ reprend sur tous les tons,
Et qui pendant des mois affligent notre oreille
Par leur cacophonie à nulle autre pareille.

C'est pour toi que Sarah désertant nos climats
Vers des pays lointains s'en va porter ses pas,
Risquant toujours de perdre au cours de ses voyages
Sa vie ou sa vertu dans d'horribles naufrages;
C'est pour toi qu'en un jour de prodigalité
Pour la souscription d'un bal de charité
Grévy tira vingt francs de ses poches profondes;
C'est pour toi qu'Ohnet offre aux lecteurs des Deux-
L'ineffable ragoût de ses productions [Mondes
Qui dépassent parfois deux cents éditions.

C'est pour toi que Zola, perdu par la louange,
Barbouille ses romans avec de la vidange;
C'est pour toi qu'excitant le peuple des faubourgs
Louise Michel fait par ses mâles discours

Frissonner dans sa peau le parti rétrograde ;
C'est pour toi que jadis l'espiègle Alcibiade
A ses moments perdus estropiait son chien ;
C'est pour toi que Clovis est devenu chrétien ;
C'est pour toi qu'Erostrate incendiait Ephèse ;
C'est pour toi que Moïse écrivait la Genèse.

Si du moins tu pouvais, ô popularité,
Récompenser toujours l'opiniâtreté
Des hommes qui te font le sacrifice immense
De leurs convictions ou de leur conscience !
Mais c'est qu'il n'en est rien. Voyez plutôt Ferry :
Nous n'avons pas en France un nom aussi flétri.
Et pourquoi ? Simplement pour quelques faibles sommes,
Et pour les trente-trois ou quatre milliers d'hommes
Qu'il a fait disparaître en six ans au Tonkin,
Sans profit pour personne, excepté son cousin.

Hé bien, envers Ferry je crois la France injuste.
On ne se souvient pas, quand on le tarabuste,
Qu'il fut le crocheteur de nos communautés
Et qu'il a par là droit à nos aménités.
Je sais qu'un jour il a nommé par épigramme
Mon héros « Saint Arnaud de café-concert ». Dame !

Je dois le confesser, dans mon opinion,
Ce mot n'a pas servi sa réputation,
Car lorsqu'il s'est agi d'en endosser la suite,
L'insulteur n'a pas eu la plus belle conduite.

Mais laissons de côté ce triste souvenir.
Sauf cette défaillance, il faut bien convenir
Qu'on ne peut rien trouver dans le cours de sa vie
Qui le rende étranger à notre sympathie.
Que voulait-il, sinon par d'honnêtes moyens
Gagner l'affection de ses concitoyens,
Assurer leur bonheur et finir populaire ?
Comment n'a-t-il pas su mieux réussir ? Mystère,
Que, peut-être, plus tard nous verrons éclairci.
Quant à présent le ciel le sait, Bismarck aussi.

Si donc tes faveurs sont à tel point précieuses,
Même pour ceux auxquels elles sont si coûteuses,
Combien peux-tu charmer, ô popularité,
Celui qui ne te doit qu'à son honnêteté ?
Celui qui sans chercher à gagner tes caresses
Par de méchants discours ou de vaines promesses,
Sans faire sur son nom de réclame à grands frais
Sans perpétuer de rapt contre les fonds secrets,

T'acquiert d'une façon glorieuse et licite
Par l'unique pouvoir d'un sublime mérite.

C'est ainsi que jadis la France a vu le jour
Où Boulanger ministre excitait notre amour.
Pour la première fois depuis bien des années.
Un soldat de génie en ses mains fortunées,
Tenait notre grandeur, nos vœux et nos destins.
Sous son front s'agitaient les plus vastes desseins.
L'Europe pâlissait en proie à l'épouvante
Devant le général à l'épée arrogante,
Dont le nom que l'écho répétait en tous lieux
Du chancelier de fer blanchissait les cheveux.

Au milieu des transports d'un peuple enthousiaste,
Mon héros s'avançait, sans appareil, sans faste,
Le front resplendissant d'un éclat inconnu,
Comme un dieu de l'Olympe ici-bas descendu.
Mais du reste à quoi bon décrire son visage ?
Qui de nous, ô Français, n'a pas vu son image,
En soldat, en civil, sur son cheval, à pied,
Avant, après la lettre, en noir, colorié,
Tantôt ornant l'hôtel de nobles douairières,
Et tantôt (Proh pudor !) collée aux pissotières.

Oh ! qui pourra jamais savoir tous les bienfaits
Dont Boulanger ministre a doté les Français !
Par quels chants célébrer, ô déesse immortelle,
Le général qui fit supprimer la gamelle ?
La langue des humains a-t-elle assez de mots
Pour chanter dignement un semblable héros ?
Tâche au moins d'inspirer mes vers, ô mélinite,
Et toi fusil Lebel au si puissant mérite,
Et vous également, en dépit des railleurs,
Guérites qu'il a fait repeindre aux trois couleurs

Rappelez-moi le jour de la grande revue,
Ce jour où dès l'aurore une foule éperdue
Se pressait en désordre aux abords de Longchamps.
Ses transports, ses vivats, ses hurlements, ses chants
Exprimaient à grand bruit une joie effrénée.
Il n'avait point fait beau pendant la matinée,
Mais ainsi qu'on l'a vu très souvent depuis lors,
Le brave général à peine était dehors,
Qu'un rayon de soleil lui frappait la poitrine,
Indice non douteux de la faveur divine.

O quatorze juillet ! anniversaire heureux !
Noble solennité que célèbrent entre eux

Sénateurs, députés, escarpes en goguette,
Gens de Ménilmontant, Charonne et La Villette,
Marchands de vin, coiffeurs, voyous, faubouriens,
Enfin la fine fleur de nos concitoyens,
O Quatorze juillet ! je l'avoue à ma honte,
Pendant longtemps en toi je voyais pour mon compte
La fête du pillage et de l'égorgement,
Celle que méritait notre gouvernement.

Aujourd'hui grâce au ciel mon erreur est finie.
Je l'affirme bien haut : cette cérémonie
Sera dorénavant l'objet de mon amour.
Non pas que sous l'effet d'un singulier retour
Je prétende avoir vu les gens du meilleur monde
Se mêler avec joie à la cohue immonde
Et boire à la santé du peuple au cabaret,
Non, mais j'ai vu fêter le quatorze juillet
Le jour où Boulanger, ministre de la guerre,
Fit entrer les Français dans une nouvelle ère.

J'ai vu ses nobles traits, j'ai vu le cheval noir,
Tout un peuple enivré d'un fanatique espoir,
Et sur le champ, malgré ma vieille antipathie
Pour un anniversaire aussi triste qu'impie, .

J'ai pris des sentiments meilleurs à son égard.
Je me suis aperçu que toujours, tôt ou tard,
Dans sa miséricorde admirable et profonde,
Le Tout-Puissant nous fait trouver en ce bas monde,
Pour guérir nos erreurs ou nos mauvais penchants,
Le chemin de Damas ou celui de Longchamps.

O spectacle superbe, inouï, grandiose !
Quel roi reçut jamais pareille apothéose ?
On ne voyait point là ces ignobles voyous
Payés selon leur voix trente ou quarante sous,
Et que Ferry ministre avait mis en usage.
Mon héros eût rougi d'un pareil entourage.
Non, c'étaient tous les rangs de la société
Saisi d'un même élan d'admirable fierté,
Qui venaient à Longchamps au pied de la tribune
Adorer son étoile et bénir sa fortune.

Tout Paris était là, non pas le Tout Paris
Qui va bâiller par genre aux Français les mardis,
Mais un vrai Tout Paris, immense, populaire,
Venu de tous les coins de la ville Lumière.
C'étaient des Auvergnats, des bourgeois, des portiers,
Des nègres, des enfants, des cocus, des rentiers,

Des maigres et des gras, des pauvres et des riches,
Quelques gens du high-life avec de hautes biches
Exhibant en ce jour leurs plus beaux ornements,
Des femmes du grand monde avec tous leurs amants.

Sans doute je pourrais à la façon d'Homère
Faire un dénombrement complet et sommifère,
Mais je respecte trop pour cela mes lecteurs.
Aussi, c'est entendu, j'en passe et des meilleurs.
Pourtant je dois parler d'une dame voilée
Qui pendant la revue à la foule mêlée
Fixait obstinément sur le héros du jour
Un long regard chargé de tendresse et d'amour.
Quel était ce regard ? Quelle était cette femme ?
Vous le dire à présent n'est pas dans mon programme,

O lecteurs. Mais sachez qu'en un autre moment
Vous verrez mon héros devenir son amant.
Il est donc presque sûr que c'est mon héroïne.
Mais n'anticipons point ; c'est contre ma doctrine ;
Rien ne me déplaît tant que les imbroglios
Par lesquels les auteurs torturent nos cerveaux.
Semper ad eventum festinat, dit Horace.
Ce précepte célèbre est toujours efficace ;

Par malheur aujourd'hui nos écrivains, je crois,
S'embarrassent fort peu d'Horace et de ses lois.

Je disais que c'était un spectacle superbe
Que ce peuple debout et trépignant dans l'herbe,
Saluant de ses cris le brave général,
Son panache flottant, sa barbe et son cheval !
Un doux zéphyr du Bois agitait les ombrages
Et du ciel achevait de chasser les nuages.
Austerlitz ne vit point un si brillant soleil.
Il semblait que, sortant enfin du long sommeil
Où les Républicains l'avaient ensevelie,
La France brusquement renaissait à la vie.

Mais il est superflu de vous entretenir
De faits encor présents à votre souvenir.
Ceux qui désireraient sur la grande revue
Une description tout à fait étendue
Peuvent s'en rapporter aux journaux du moment,
Même salariés par le gouvernement,
A ces mêmes journaux qui depuis..... Mais je pense
Que tout ceci n'est point d'un intérêt intense.
Aussi sans me livrer à de méchants propos,
Je me contenterai de suivre mon héros.

Le soir de ce beau jour, quand, les oreilles pleines
Des vivats de la foule aux passions soudaines,
Le regard ébloui d'un spectacle enchanteur
Qu'il avait présidé comme un triomphateur,
Et la tête battant quelque peu la campagne
Sous l'effet de la joie et du vin de Champagne,
Le général voulut, allongé dans ses draps,
Le front soigneusement recouvert d'un madras,
Chercher dans le sommeil un repos salutaire,
Morphée à son appel demeura réfractaire.

Car tel est le premier et le plus sûr effet
De l'exaltation où la gloire nous met.
Encore tout ému de sa grandeur subite,
L'homme se croit heureux, et son repos le quitte.
Bien souvent même, il faut qu'il perde en même temps
Son honneur, sa santé, ses cheveux ou ses dents,
Car la gloire jamais ne vient sans un cortège
De maux et de douleurs. Mon héros, vous disais-je,
De sa grandeur naissante infortuné martyr,
Demeura fort longtemps sans pouvoir s'endormir.

Déjà de son hôtel le jour dorait le faîte,
Quand le sommeil enfin fit défaillir sa tête.

Mais de Morphée à peine il goûtait le nectar,
Quand il fut envahi d'un affreux cauchemar.
Devant lui se dressait un être fantastique
Au visage coupé d'un rictus sarcastique.
Ses gestes, son aspect étaient ceux d'un coquin
Tel que dans ses romans en décrit Montépin.
Mon héros étonné considérait cet homme.
« Qu'es-tu, lui cria-t-il ? Réponds, ou je t'assomme.

— Tu le sais, répondit gravement l'inconnu,
Car mon nom jusqu'à toi sûrement est venu.
Ne t'épouvante pas, je suis Satan lui-même.
— Le diable ! s'écria mon héros un peu blême;
Hé bien ! que me veux-tu ? t'ai-je envoyé chercher ?
— Non certes, répondit le diable sans broncher;
Si je ne paraissais que lorsque l'on m'invite,
L'enfer assurément ne s'emplirait pas vite.
Je viens exprès, avec la ferme intention
De soumettre ton âme à la tentation.

— Quoi, reprit d'une voix presqu'inintelligible
Le général frappé d'une terreur visible,
Quoi tu veux me tenter ? Pourtant tu connais bien
L'ardeur dont je remplis mes devoirs de chrétien !

Tu me vois observer l'Avent et le Carême,
Et puisque tu sais tout, tu n'ignores pas même
Que dans un oratoire ici dissimulé
Dont seul absolument je possède la clé,
Je vais aux pieds du Christ passer dans les prières
Des heures, et parfois aussi des nuits entières ?

Tu vois, tu ne peux rien espérer contre moi.
— Va, dit gaiement le diable, apaise ton émoi,
Homme le plus pieux qu'ait produit la Bretagne.
J'ai tenté dans le temps le Christ sur la Montagne :
On t'a dit qu'il avait méprisé mes appâts ;
Sans doute il était Dieu, moi je ne l'étais pas.
Un peu plus récemment, et non sans espérance,
J'ai tenté bien souvent des députés en France.
Hé bien ! chose incroyable : ils ont tant de vertu
Que quatre fois sur cinq je suis toujours battu.

Ces échecs, tu le sens, veulent une revanche.
Hé bien ! j'accours ici d'une âme droite et franche,
Te déclarer que c'est sur toi que je la prends.
O général ! sens-tu des espoirs dévorants
Depuis hier au soir s'agiter dans ton âme ?
Ce peuple tout-puissant, ce peuple qui t'acclame,

Ne veut-il pas déjà te faire pressentir
Quel grand rôle pourrait t'échoir dans l'avenir ?
— Quoi donc ? dit Boulanger. Dieu ! serait-il possible
Que je devinsse un jour ministre inamovible ?

— Hélas ! non, dit Satan avec quelqu'embarras.
Mon pouvoir est bien grand ; pourtant il ne va pas
Jusqu'à faire durer en France un ministère
Plus d'un an et demi. Mais, écoute, mon frère.
As-tu jamais rêvé, mortel ambitieux,
Que ton nom prévaudrait sur les plus glorieux ?
Que pour toi, roturier obscur, sans patrimoine,
Le faubourg Saint-Germain et le faubourg Antoine
Ressentiraient un jour des désirs mutuels
Et se disputeraient pour t'ouvrir leurs hôtels ?

As-tu jamais rêvé de siéger à la Chambre ?
De manger de l'asperge en plein mois de décembre
Dans l'argent ou le saxe aux blasons éclatants !
De rallier à toi tous les gens mécontents,
C'est à dire, mon Dieu, la France presqu'entière ?
As-tu rêvé de voir l'or comme une rivière
Tomber entre tes mains sans qu'on sache comment ?
As-tu jamais enfin rêvé d'être l'amant

De femmes que le monde idolâtre et révère,
Qui ne te coûteraient rien du tout, au contraire?

Hé bien! tu n'aurais fait que prévoir une part
Du suprême bonheur qui t'adviendra plus tard.
O grand homme! prodige étonnant de notre âge!
Daigne dès maintenant recevoir mon hommage.
Salut, Ernest Premier, empereur des Français!
— Empereur, moi, tu ris, moi! — Je ne ris jamais.
— Empereur! Mais jadis, ami, tu te rappelles,
Les Princes me voyaient aux rangs de leurs fidèles.
Et par moi de leur trône ils seraient donc exclus?
— Tu les fis exiler : qu'importe un pas de plus?

— Empereur, empereur, ah! troublante pensée,
Dont mon âme se sent doucement caressée.
Ami, n'insiste pas; ce ne serait pas bien.
Non, pas un mot de plus, tais-toi. — Je ne dis rien.
— Tes promesses, ami, ce ne sont point des fables?
Ce trône, ces festins, ces femmes adorables.....
Mais, j'y songe, tu sais que je suis marié?
— O scrupule étonnant! Tiens, tu me fais pitié.
Crois-moi, pourvu qu'il puisse y trouver avantage,
Le Pape mon cousin rompra ton mariage.

— Oui, mais à tes faveurs peut-être tu mettras
Quelques conditions qui ne me plairont pas.
Tu vas probablement me demander mon âme ?
— A Dieu ne plaise, ami, que je te la réclame !
Ton installation au rang qui va t'échoir
Mettra suffisamment d'âmes en mon pouvoir.
Je pourrai donc fort bien me passer de la tienne.
— Est-il vrai ? Mais alors, mon cœur se rassérène.
Faut-il avec du sang signer ce marché d'or ?
— A quoi bon ? Tu nierais ta signature encor,

Ainsi que tu l'as fait avec le duc d'Aumale.
D'ailleurs les habitants de la sphère infernale
N'usent plus maintenant de ces moyens vieux jeu.
Il faut aux goûts du jour sacrifier un peu.
Nous avons supprimé le paraphe en usage,
Le sang en place d'encre, et tout ce gribouillage
Qui nous rendait souvent ridicules, ma foi.
Nous aussi, du progrès nous subissons la loi,
Et malgré mon horreur pour le charlatanisme,
Je ne procède plus qu'au moyen d'hypnotisme.

Ainsi, c'est donc à toi de dire si tu veux
Te laisser endormir d'un sommeil merveilleux

Pendant lequel, suivant les règles commandées,
Je te suggérerai quelques bonnes idées.
Seulement hâte-toi de prendre ton parti,
Je suis pressé, devant courir sitôt parti.
Chez certain député qu'on dit opportuniste.
Et que je voudrais bien tenter à l'improviste
Par l'appât tout-puissant d'un vaste pot-de-vin.
Mais, voyons, cher ami, parle. Es-tu prêt enfin ?

— Si je suis prêt, ô ciel ! Mais je t'écoute : ordonne,
Fais ce que tu voudras, à toi je m'abandonne. »
En achevant ces mots, le brave général
Se jetait à genoux devant l'être infernal.
Celui-ci paraissait prendre un plaisir sauvage
A voir dans cet état un si grand personnage.
Il étendit ses mains, dont les ongles affreux
Scintillaient dans la nuit d'un éclat sulfureux,
D'abord de droite à gauche, ensuite en sens inverse,
Et mon héros tomba par terre à la renverse.

Alors, toujours avec son sourire narquois,
Le diable prononça ces mots à haute voix :
« Tibi potestatem impune mentiendi
Et accaparandi favorem populi.

Tibi Vergoin, tibi Naquet ac mulieres
Quæ sunt in Lutetia maxime divites.
Sed quum tu habebis hæc superba dona.
Fiat voluntas mea in anima tua.
Testes sint Ischyros, Anazin, Belzébuth. »
En achevant ces mots le diable disparut.

Quand il fut réveillé par son valet de chambre,
Le brave général, se tâtant chaque membre
Et fouillant sa mémoire, eut bientôt reconstruit
Tous les événements de cette horrible nuit.
Était-ce un rêve ou non ? Dans cette alternative,
Il torturait en vain son imaginative.
Dans le doute, il s'allait lever en maugréant,
Quand tout à coup, s'étant dressé sur son séant,
Il se sentit saisi de douleurs effroyables,
Comme s'il eut été mordu par trois cents diables.

Hagard, la gorge sèche, il rejette ses draps,
Se soulève et traînant péniblement ses pas,
Toujours persécuté par sa douleur tenace,
Il tire sa psyché contre une armoire à glace ;
Il ôte sa chemise, et voit... Spectacle affreux !
Ses deux fesses portaient des signes odieux

Découpés dans sa peau de façon magistrale :
Sur la gauche on voyait une aigle impériale,
Sur la droite un grand lis, et dessus, au milieu,
Un bonnet phrygien rouge comme du feu.

Horriblement troublé d'un semblable spectacle,
Mon héros était prêt de crier au miracle;
Mais la réflexion arrêta son élan.
C'était sans doute ainsi que messire Satan
A ses engagements donnait sa signature.
Il était évident qu'une telle aventure
Devait faire un immense et merveilleux effet
Sur l'esprit de celui qui s'en voyait l'objet.
Bénissant dans son cœur la faveur incroyable
Et les rares bontés qu'avait pour lui le diable,

Boulanger résolut de suivre ses avis.
Appuyant un ressort caché dans les lambris,
Mon héros d'un pas sûr entre dans l'oratoire,
Il renverse d'un coup l'autel, le saint-ciboire,
Les vases qu'il avait tant de fois maniés.
Il rompt son scapulaire, il foule tout aux pieds;

Tout, le cilice affreux qui couvrait sa poitrine,
Sa ceinture de fer, même sa discipline.
Cette dernière au reste était neuve à peu près
Car mon noble héros ne s'en servait jamais.

CHANT QUATRIÈME

Et maintenant, ô Muse, étendons notre vol :
Planons dans un ciel pur à mille pieds du sol,
Et fuyant désormais tout détail inutile,
Tâchons si nous pouvons d'aborder le grand style.
Car jusqu'ici, lecteur, notre narration
Ne forme simplement qu'une introduction
Dont le but est de rendre un peu plus clair peut-être
L'enchaînement des faits qui vont vous apparaître.
Ne vous avisez pas de vous montrer surpris,
Et de me reprocher en jetant les hauts cris,

De consacrer trois chants à faire une préface.
Sinon je vous dirais carrément, bien en face,

Que lorsqu'une préface a cent pages au plus,
On ne s'écarte pas des usages reçus.
Je vous dirais encor, lecteurs, ne vous déplaise,
Que sans préface une œuvre est bien souvent mauvaise.
Toujours une préface a de l'utilité.
Primo, pour les bouquins dont la ténuité
Pourrait rendre parfois difficile la vente,
Car le public en veut pour ses deux francs cinquante.

Si cette opinion choquait vos sentiments,
Je vous engagerais à lire les romans
Du magistrat-auteur, Monsieur de Beaurepaire.
La Faculté les donne en remède ordinaire
Pour rendre le sommeil à ceux qui l'ont perdu.
Hé bien ! ce résultat miraculeux est dû,
D'après les médecins, à ce que la préface
Dans ces livres vantés tient la plus large place.
Mais pour ma part, je crois, en sceptique endurci,
Que le reste de l'œuvre y contribue aussi.

Secundo, la préface est un moyen commode
Qui permet à l'auteur d'exposer sa méthode,
De louer ses amis ou de les débiner,
D'énumérer les plats qu'il mange à son dîner,

D'accuser du public la lâche indifférence,
De pleurer sur les arts atteints de décadence,
Enfin en dernier lieu de faire son portrait,
Soit moral, soit physique, habilement surfait,
Et qui pour ses lecteurs le rendra, je suppose,
Beaucoup plus séduisant que ses vers ou sa prose.

Troisièmement, l'auteur qu'on ne comprend pas bien
Trouve dans sa préface un excellent moyen
D'expliquer ce qu'il veut dire dans son ouvrage.
Voilà pourquoi, séduits par un tel avantage,
Les jeunes décadents sont si grands préfaciers.
Plût au ciel aujourd'hui que tous nos romanciers
Dans leurs avant-propos suivissent ces exemples,
Et qu'entre autres Goncourt, faisant les siens plus amples,
Réussit à se voir, par un retour tardif,
Compris chez un public jusqu'à présent rétif!

Alors Goncourt, rendu meilleur par la fortune,
Ne nous poursuivrait plus de sa plainte importune,
Et les ratés en corps le couvriraient de fleurs,
Heureux de voir enfin réussir un des leurs.
Il choisirait au sein de cette troupe amie
Les candidats rêvés pour son Académie.

Et peut-être, qui sait? en trouvant des lecteurs,
Trouverait-il aussi quelques admirateurs,
Qui lui procureraient au déclin de sa vie
La douce illusion d'avoir eu du génie.

Vous le voyez, lecteurs, les préfaces souvent
Ont plus d'utilité que Flaubert ne prétend.
En outre, s'il vous plaît, observez que la mienne
Est avec mon sujet tellement homogène,
Que si sur vos conseils j'allais la retrancher
Mon poème aussitôt se mettrait à clocher.
Or, vous sentez déjà comme ma Muse boite,
Et comme nous quittons souvent la ligne droite.
Je serais donc coupable, en ôtant de mes vers
Tout ce qui contribue à les rendre plus clairs.

Le songe du héros et le discours du diable
Sont d'une utilité, je crois, incontestable
Pour expliquer à fond l'âme du général.
Quoiqu'on n'en ait rien dit dans le moindre journal,
Ces faits démontreraient pourquoi, dans sa conduite,
Boulanger quelquefois paraît manquer de suite.
Tout ce qu'il fait de bien, ses lettres notamment,
Mon héros ne le doit qu'à son propre talent;

Et lorsqu'il fait le mal, qu'il ment ou qu'il conspire,
C'est la suggestion du diable qui l'inspire.

Ce songe est-il ou non une réalité ?
Un miracle est toujours avec peine accepté :
Aussi je crois plutôt que des vapeurs malignes
Trompèrent mon héros, d'autant mieux que les signes,
Apposés par Satan sur ses reins, et plus bas,
Disparurent aussi d'un seul coup. En tout cas,
Mon héros désormais doit être irresponsable
De tout ce qu'il pourrait commettre de blâmable,
Car on sait que cela produit le même effet,
Soit d'être hypnotisé, soit de croire qu'on l'est.

Sentez-vous, ô lecteurs, combien il est à plaindre,
Celui qu'un étranger réussit à contraindre ?
Perdant son libre arbitre, il perd également
Toute vertu morale et tout discernement.
Il devient dans la main de celui qui le mène,
Un instrument qui n'a que la forme d'humaine,
Et qui se prêtera sans hésitation,
A la plus détestable abomination.
D'un semblable destin mon héros fut victime :
C'est de l'amour, hélas ! que vint son premier crime.

Amour ! charmant tyran des hommes et des dieux !
Amour ! qui rajeunis un monde déjà vieux,
Qui nous dira jamais pourquoi les philosophes,
Ont si souvent sur toi lancé leurs apostrophes ?
Dans leurs doctes écrits presque tous t'ont traité,
De faiblesse honteuse ou bien de lâcheté.
Mais loin qu'à leur avis je consente à souscrire,
Je ne puis détester ni nier ton empire,
Et je ne vois en toi qu'une haute vertu,
Dont chacun devrait être amplement revêtu.

Les plus fameux héros dans la Fable ou l'histoire,
Nous présentent toujours quelques traits à ta gloire,
(Si ce n'est, a-t-on dit, Godefroi de Bouillon,
Qui ne sentit jamais ta douce impulsion).
Nous pouvons donc, je crois, devant ces grands exemples
Apporter notre encens et notre or dans tes temples,
Car même en admettant que le bon Godefroi,
Et la philosophie aient raison contre toi,
Vous n'en seriez pas moins, ô plaisirs de Cythère,
Le meilleur passe-temps qu'on ait sur cette terre.

Dieu sait pourtant combien l'amour s'est transformé,
Depuis les temps lointains où d'un vers enflammé,

Ovide célébrait ses victoires sur l'homme.
Nous avons eu d'abord les Chrétiens qui, dans Rome,
Furent les inventeurs de l'amour conjugal.
Certains individus, d'esprit paradoxal,
Disent que cet amour existerait encore.
Assurément ces gens ont besoin d'ellébore ;
Seul, le compte rendu des tribunaux suffit
Pour montrer à quel point est mince leur crédit.

Nous avons eu plus tard l'amour troubadouresque.
De braves paladins à l'âme romanesque,
S'en allaient en Syrie, en Prusse, n'importe où,
En quête de combats à se rompre le cou,
Pendant que, dédaignant d'aussi nobles hommages,
Leurs dames les faisaient cocus avec leurs pages.
Cet amour, dans l'espèce, était bien transcendant ;
Aussi l'on a gagné, je pense, en le perdant.
Les femmes d'à présent goûtent peu l'héroïsme.
(Ceci, croyez-le bien, n'est pas un pur sophisme.

Quelle femme en effet voudrait se soucier,
D'aller prendre jamais pour amant un pompier ?
Ce serait empiéter sur les droits de sa bonne).
Ensuite, dans un genre un peu moins monotone,

Nous avons eu l'amour du siècle des Valois.
Passionné toujours, sanguinaire parfois,
Il ne faisait agir que les corps sans les âmes.
C'est pourquoi je suis sûr que la plupart des femmes,
Éprises fortement des dogmes de Platon,
Ne voudraient plus subir l'amour fait sur ce ton,

Et qu'elles montreraient plutôt leur préférence
A celui qui régnait au dernier siècle en France,
A cet amour léger, froid, sceptique et moqueur,
Qui parlait à l'esprit sans passer par le cœur.
On peut également rappeler pour mémoire,
L'amour byronien, fatal, imprécatoire,
Amour dont forcément on se voyait privé,
Si l'on n'était maudit, bâtard, enfant trouvé.
L'amour a maintenant perdu ce caractère ;
Au lieu d'être mortel, il fait vivre au contraire.

Si bizarres que soient ces grandes passions,
Elles donnent encor moins de répulsions
Que l'amour maladif créé par Lamartine,
Et vivement goûté par la gent féminine ;
Non que j'ai en horreur les nacelles, les flots,
Les couchers de soleil, les saules, les sanglots ;

Mais, franchement, comment ne pas trouver comiques
Ces malheureux amants scrofuleux ou phtisiques ?
Pour ceux dont l'esprit rêve un pareil idéal,
Le temple de l'amour devient un hôpital.

Que ne puis-je à présent posséder ta lanterne,
Pour tâcher de voir clair dans notre amour moderne,
O Diogène ! Certes, il est bien évident
Que cet amour existe et qu'il est très fréquent,
Car les femmes, hélas ! quoiqu'on le leur défende,
N'ont jamais eu d'amants en quantité si grande.
Et c'est bien naturel, n'en déplaise aux bourgeois.
Lorsque de bons parents, abusant de leurs droits,
S'avisent de pousser leurs filles dans l'alcôve
D'un vieux mari gaga, ventripotent et chauve,

Pourquoi donc les objets de ces transactions
Se refuseraient-ils des compensations ?
Quel homme sans pitié pour ces pauvres victimes
Ne leur passerait pas d'amours illégitimes ?
Leur seul tort, ce serait de prendre par erreur
Un amant de raison pour un amant de cœur,
Faute qui se commet beaucoup à notre époque
Et que le plus souvent l'intérêt seul provoque.

Tout le monde aujourd'hui, même les gens de bien,
Voit dans l'amour non plus un but mais un moyen.

De là vient que jamais les ruptures choquantes
Et les déceptions n'ont été si fréquentes.
Le bon ton a soumis toutes les passions,
Je ne sais dans quel but, à des conventions,
Qui sont, chose étonnante, encore plus sévères
Dès qu'il est question d'amours irrégulières.
On comprend aisément qu'un jeune duc panné,
Pour rendre à son blason son lustre un peu fané,
Épouse les écus d'une vieille drôlesse.
Mais on ne comprend pas qu'une noble duchesse

Du faubourg Saint-Germain prenne un clown pour amant
Hé bien, à notre époque il est honteux vraiment
Que d'un pareil abus nous subissions l'empire.
Avant les libertés de penser et d'écrire
Ne devrions-nous pas avoir celle d'aimer ?
L'ancien régime, en qui l'on se plaît à blâmer,
Était plus tolérant en pareille matière.
Ainsi sous Louis quinze, avec licence entière,
Les femmes, sans ternir leurs noms patriciens,
Satisfaisaient leur goût pour les comédiens.

(Je doute qu'à présent nos acteurs aient encore
D'aussi nobles amours, mais l'Etat les décore.)
Je dois le confesser, je suis fort partisan,
En dépit du progrès, des usages d'antan.
Donc, lorsque dans mes vers tel ou tel personnage
Vous scandalisera par son dévergondage,
Au lieu de le blâmer, dites-vous que toujours
On a vu de grands cœurs petits dans leurs amours.
Et maintenant je vais vous conter pour conclure
De mon noble héros la première aventure.

Il se promenait seul sur les grands boulevards,
Un soir. Autour de lui, les camelots braillards
Détaillaient son portrait et sa biographie.
A son aspect connu, la foule recueillie
Lui faisait place avec un bonheur empressé.
Puis, des voix s'élevaient, lorsqu'il était passé,
Exprimant le respect par un discret murmure.
Alors, le cœur léger, la conscience pure,
Mon héros prodiguait ses sourires bénins,
Satisfait de lui-même et des contemporains.

Il venait d'arriver devant le Vaudeville,
Quand il fut abordé de manière civile

Par une jeune duègne assez laide de traits
Qui, l'arrêtant, lui tint ce langage à peu près :
« Monsieur, votre mérite et votre renommée
Tiennent en ce moment plus d'une âme charmée.
Sachant combien de cœurs sont à vous dans Paris,
Peut-être apprendrez-vous sans en être surpris
Qu'une illustre duchesse à la beauté sereine
Vous attend chez Durand près de la Madeleine.

— Une duchesse ! oh ! oh ! répondit Boulanger.
— Hé bien, voyons, Monsieur, sans vous désobliger,
Me suivez-vous ou non, reprit la messagère ?
— Ouais, dit le général, en une telle affaire,
Il faut prendre le temps de la réflexion.
N'a-t-elle point d'époux, la dame en question ?
— Monsieür, rassurez-vous, elle est veuve et majeure,
Et comme vous pensez très libre. — A la bonne heure.
Pourtant, encore un mot ; tu me donnes ta foi
Que ta maîtresse est bien duchesse, réponds-moi ?

— Elle ? Monsieur. Je puis le jurer sur mon âme.
— Hé bien, ma belle enfant, allons voir cette dame.
A quoi bon demeurer plus longtemps indécis ?
Quoiqu'ayant fréquenté beaucoup les ducs jadis,

Je n'ai pas encor pu séduire de duchesse,
Et, par ma barbe, il est grand temps que je connaisse
Comment on fait l'amour avec ces femmes-là.
Le voyant décidé, sa compagne héla
Un fiacre, grâce auquel, en trois quarts d'heure à peine
Ils arrivaient tous deux devant la Madeleine.

En haut d'un escalier décoré tout à neuf,
Mon héros fut conduit au cabinet dix-neuf.
Il entr'ouvre la porte, entre, puis la referme,
Et quoiqu'un peu troublé pénètre d'un pas ferme
Dans un petit salon brillamment éclairé.
Le plafond présentait dans un cadre doré
Des guirlandes d'Amours jouant avec des roses
Sujet propre à charmer les étrangers moroses
Venus pour se guérir de leur spleen à Paris.
Les murs étaient vêtus de superbes lambris,

Avec des filets d'or et des pâtisseries.
Pour les vieillards usés par les galanteries,
On voyait des tableaux ultra-vénériens,
Dont l'usage remonte aux Epicuriens.
On remarquait en outre une superbe glace,
Mais qui n'offrait aux yeux sur toute sa surface

Qu'un tas d'inscriptions, souvent de mauvais ton.
Les sophas, recouverts en velours de coton,
Semblaient avoir porté beaucoup de personnages.
Ils étaient bas, moelleux, bons à plusieurs usages.

Au milieu du salon, assise, l'air pensif,
Superbe à défier tout essai descriptif,
Reposait une dame à taille de déesse.
Son costume alliait le goût à la richesse :
Jupe à grands retroussis en peluche bleu-paon,
Découvrant de côté le dessous à grand pan
En satin clair de lune uni; corsage à pointe,
En peluche pareille, à ceinture disjointe.
Ses oreilles portaient des brillants merveilleux
Dont l'éclat pâlissait auprès de ses beaux yeux.

Lorsque le général avait fait son entrée,
Très simplement, d'un geste plein de simagrée,
Elle l'avait prié de s'asseoir sur le champ.
« Monsieur, dit-elle avec un sourire charmant,
Déjà je commençais à ne plus vous attendre. »
La saluant d'un air respectueux et tendre,
Mon héros répondit : « Madame, excusez-moi.
Pour vous manquer je sais trop ce que je vous doi.

Mais, madame, souffrez ma demande importune :
Qu'est-ce donc qui me vaut mon heureuse fortune ?

— Ah ! murmura la dame avec affliction,
S'il me fallait répondre à cette question,
Je devrais raconter mon existence entière.
Mais n'importe, je veux quand même y satisfaire.
Vous avez devant vous, monsieur, un cœur brisé
Que les déceptions de la vie ont usé.
Ma fortune, mon rang, ma beauté, ma jeunesse,
Bien loin de dissiper ma mortelle tristesse,
Me font encor mieux voir quelle fatalité
Émousse mes désirs sur la réalité.

Souffrant d'un mal sans nom qui nuit et jour m'obsède,
Jusqu'ici j'ai cherché vainement un remède.
J'ai d'abord essayé les concerts, les dîners,
Les bals, les cotillons, les plaisirs effrénés ;
Puis la dévotion, la morphine, que sais-je ?
Je me croyais soumise à quelque sortilège.
Et prête à succomber à mon affection,
Quand un jour, grâce au ciel, j'eus l'inspiration
D'aller à tout hasard voir une somnambule.
Je m'y rendais, riant de moi-même, incrédule.

J'en revins le cœur plein d'espoir, épanoui.
D'aprés la somnambule un bonheur inouï
M'attendait. Pour amant, je devais reconnaître
L'homme le plus fameux que ce siècle eut vu naître.
A ces mots je courus, oubliant mes chagrins,
Acheter l'almanach des grands contemporains.
Ma satisfaction fut de courte durée ;
Hélas ! je feuilletais l'almanach écœurée :
Freycinet, Coquelin, Wilson, Ferry, Floquet...
Non, ce n'était pas là ce que mon cœur voulait.

Je retombai bientôt dans ma grande névrose,
Confiante en la mort plus qu'en toute autre chose.
Insensée ! Au moment où je n'espérais plus,
Votre nom vint frapper mes esprits abattus.
Déjà pour célèbrer votre gloire naissante,
La langue des Français devenait impuissante.
« Est-ce lui ? demandais-je à mon cœur indécis ?
Réponds, cet homme est-il l'amant qui m'est promis ? »
Mais, mon cœur ne disant rien de compréhensible,
Ma pudeur s'alarmait d'un aveu trop pénible.

Cet aveu, maintenant enfin je m'y résous.
L'homme le plus fameux de ce siècle, c'est vous.

Mes doutes ont pris fin. Je cède à l'évidence.
Je me suis donc permis en cette circonstance
Une témérité qui pourra vous choquer,
Mais qu'il me fallait bien prendre pour m'expliquer.
J'attends ce que m'avait promis la somnambule ;
Si le sort me prépare un revers ridicule,
Si mon dernier espoir doit encor se flétrir,
Alors, tout est fini : je n'ai plus qu'à mourir.

— Non, vous ne mourrez point, je le jure, Madame !
S'écria tout à coup Boulanger avec flamme.
Vous vivrez ! croyez-moi, je n'ai jamais menti.
Ce que vous éprouviez, je l'ai longtemps senti.
Oui, nos cœurs étaient faits pour vivre côte à côte.
Pour nous, le ciel devait, dans sa bonté très haute,
Aux ronces de la vie ajouter quelques fleurs.
— Ah ! reprit la duchesse en répandant des pleurs,
Quel langage charmant ! On dirait un poète.
Ah ! mes vœux sont remplis et ma joie est parfaite.

Tu dis vrai, je le sens, Ernest, mon bien-aimé.
Depuis longtemps mon cœur par le sort opprimé,
Sans oser se le dire adorait ton image.
(En prononçant ces mots, elle ouvrait son corsage.)

Et maintenant parlant à ta réalité,
Je tremble d'obtenir ce que j'ai souhaité.
Mais qui peut définir le bizarre amalgame,
De contradictions dont est faite notre âme ? »
(A ces mots la duchesse enleva son corset,
Et le reste, ma foi, personne ne le sait.)

Quand mon héros reprit enfin sa connaissance,
Il était seul. Encor frappé de somnolence,
Il portait vaguement ses yeux de toutes parts.
Les restes d'un souper sur le parquet épars,
Les meubles renversés, les coussins au pillage,
Bientôt du souvenir lui rendirent l'usage.
Il eut en s'étirant un sourire badin.
Il ouvrit la fenêtre : On était au matin.
Partout, accomplissant leur mission utile,
Des voitures Richer se suivaient à la file.

Tout en humant l'air pur à longs traits, mon héros
Se tenait en son cœur de ravissants propos.
Quels nez exaspérés et quels regards sinistres,
Ses collègues auraient au conseil des ministres,
Quand il leur conterait son histoire d'amour !
Mais il fallait partir avant qu'il fît grand jour.

Il crie : « Hola ! Quelqu'un » et tire la sonnette.
Un garçon d'accourir. « La note est-elle prête ?
Allons, dépêchons-nous, espèce d'empaillé. »
— « Monsieur, dit le garçon, la dame a tout pàyé. »

CHANT CINQUIÈME

Comme ce chant reprend, dès son commencement,
Le récit où l'avait laissé le précédent,
Je me dispenserai contre mon habitude,
D'une invocation en guise de prélude.
Ces invocations sentent le lieu commun,
Et rendent bien souvent un auteur importun.
Je préfère essayer de faire disparaître
La triste impression que vous sentez peut-être,
Contre mon héroïne, une femme s'offrant,
Dans un petit salon de café-restaurant.

Rien ne me contraignait au fond, je le confesse,
A mener mes héros dans ce lieu qui vous blesse.

Certes, ils se seraient aussi bien rencontrés,
Au Bois, chez un ami, partout où vous voudrez.
L'essentiel, c'était qu'ils se vîssent à l'aise,
Seuls avec une table, un fauteuil, une chaise,
Ou mieux un canapé pour être moins gênés.
Ce m'était tout à fait égal, vous comprenez.
Si je les ai conduits dans un lieu déplorable,
C'était tout simplement pour être vraisemblable.

Quoique mon héroïne en cette occasion
Vous puisse avoir donné mauvaise impression,
Vous viendrez quand même à l'excuser peut-être,
Si vous aviez l'insigne honneur de la connaître.
J'ai dit, et néanmoins je redis à nouveau
Que ses traits défiaient la plume et le pinceau.
D'après ce peu de mots votre âme intelligente
Doit s'en faire une idée exacte et suffisante.
J'aime bien mieux, au lieu de la décrire mal,
Que vous la conceviez d'après votre idéal.

Mais je puis vous tirer de toute incertitude
Sur son esprit, ses goûts et ses sujets d'étude.
Tout genre littéraire était bon à ses yeux ;
Mais le roman surtout lui semblait curieux.

Elle aimait fort Bourget, et la psychologie
Était l'amusement principal de sa vie.
Elle employait souvent des mots tels que ceux-ci :
Document, Suggestif, Passionnel. Aussi
On éprouvait toujours grand plaisir à l'entendre,
Car on avait beaucoup de peine à la comprendre.

Elle allait chaque soir dans un grand cabinet
S'enfermer quelque temps, et, seule, elle écrivait
Sur ses impressions du jour un peu de prose
Dans un style très noir avec de l'encre rose.
Quoiqu'elle aimât Bourget, Henry Gréville aussi
Lui semblait en tous points un auteur réussi.
Son goût était très sûr : pour elle Claretie
Possédait à la fois du style et du génie.
Tous les trois jours avec un soin très ponctuel,
Elle suivait les cours de Monsieur Deschanel,

Et sur un calepin elle prenait des notes.
Elle était de plusieurs instituts polyglottes
Et parlait l'espagnol et l'anglais couramment.
Elle ne négligeait aucun art d'agrément,
Hormis le piano dont elle n'avait cure.
Son penchant le plus vif était pour la sculpture

Dans laquelle elle avait un talent merveilleux.
Mais elle avait encor des passe-temps nombreux
Qui l'occupaient beaucoup; ainsi la broderie,
Le fusain, l'aquarelle et la tapisserie.

Elle affectionnait les sports en général,
Mais principalement la chasse et le cheval,
Bien qu'elle eût pour le moins cinquante-deux années.
Hé oui, cinquante-deux, et même bien sonnées.
Si cela vous surprend, ma foi, je n'y puis rien.
Je remplis mon devoir d'exact historien.
Rarement, je le sais, une femme ordinaire
Garde aussi tard le don et le désir de plaire.
(J'en atteste la barbe et l'esprit radoteur
De votre belle-mère, ô malheureux lecteur,

Si par malheur pour vous, vous en possédez une).
Mais par une faveur immense et peu commune,
Mon héroïne avait atteint ses cinquante ans
Sans avoir essuyé les outrages du temps.
Telles jadis on vit des femmes très illustres
Garder tous leurs attraits malgré le poids des lustres,
Par exemple Aspasie et Ninon de Lenclos.
Et vraiment aujourd'hui, grâce aux produits nouveaux

Qui conservent si bien aux femmes leur jeunesse,
Que voyez-vous de drôle à ce que ma duchesse

Eût trouvé pour la sienne un sûr palladium ?
Comment peut-on vieillir, quand le Sourcilium
« Fait briller le regard d'un éclat insolite »,
Quand par son seul contact le Bandeau carmélite
» Empêche la bajoue et le triple menton »,
Quand on a cent moyens de guérir un bouton,
Quand le lait Mamilla « raffermit la poitrine
Et procure une taille opulente et divine »,
Et quand enfin l'on peut débarrasser sa chair
« De tout poil importun » par la pâte Dusser ?

Mon héroïne usait de ces diverses drogues,
Ou du moins de produits à peu près analogues.
Elle affirmait très haut leur efficacité,
Dont sa beauté superbe au reste eût présenté
Une attestation précieuse et fidèle.
Dès lors comment juger étonnant qu'encor belle,
Qu'ayant à dépenser tout un trésor d'amour
Pendant son long veuvage amassé jour à jour,
Ma duchesse ardemment se sentit consumée
Par le double désir d'aimer et d'être aimée ?

Et certes, mon héros, premier intéressé,
Se gardait de trouver ce désir insensé.
Tous les soirs en quittant l'hôtel du ministère,
Aussitôt délivré de son travail austère,
Il courait bousculant les passants en chemin
Chez sa noble maîtresse au faubourg Saint-Germain.
Et chaque fois c'était une ivresse, un délire,
Et des enlacements que je voudrais décrire
Si je ne m'étais fait un devoir scrupuleux
D'éviter les tableaux par trop licencieux.

Un jour, mon héros vint avant l'heure ordinaire.
Il semblait sous le coup d'une douleur amère;
Ses yeux étaient hagards ; son visage blémi,
Et ses pas vacillants. « Que vois-je, cher ami ?
Qu'as-tu donc, s'écria la duchesse alarmée ? »
Tout pâle il répondit : « Hélas ! ma bien-aimée,
Je ne suis plus ministre ! — Ah ! qu'entends-je, grands die
Est-il vrai, pauvre ami ? Les Français oublieux
Chassent de leur amour comme de leur mémoire
Celui qui les devait conduire à la victoire ?

— Ah ! dit le général en contractant son poing,
Oui, ce coup me surprend, mais il ne m'abat point.

Déjà depuis longtemps je savais que la Prusse
Employait contre moi la menace et l'astuce.
Hé bien! ses vils efforts touchent à bonne fin.
Hier, l'ordre fatal est venu de Berlin.
Bismarck commande : il faut obéir, je succombe.
Hélas ! tous mes projets descendent dans la tombe.
Que vas-tu devenir, ô France que j'aimais ?
Aujourd'hui tu me perds et me perds à jamais.

Tu reviendras, ami, s'écria la duchesse ;
— Tu reviendras, crois-en la voix de ma tendresse,
Pour faire le bonheur de la France et le mien.
Je t'aime autant, ministre ou simple citoyen.
Mais je veux te voir grand, te voir plus grand encore
Que tous ceux que le monde envie ou qu'il adore.
Pour moi j'entre en campagne à partir de ce jour.
Quelque coup qui t'atteigne, espère en mon amour.
C'est à moi désormais, pendant ma vie entière,
De veiller aux grandeurs d'une tête si chère.

— Soit, mais le résultat de ces événements,
C'est que je suis privé de mes appointements,
Répondit Boulanger sur un ton ironique.
Or déjà, je vous dois un argent fantastique.

A présent, envers vous quand serais-je acquitté?
— Chut! chut! fit la duchesse avec autorité.
Pauvre ami, je le sens, c'est moi qui te ruine.
Tu ne me l'as pas dit, non, mais je le devine.
A quoi bon ces présents coûteux que tu me fais?
Chaque jour tu te fends d'un gros bouquet d'œillets.

Tout en me ravissant, au fond tu m'humilies,
Quand tu commets pour moi de pareilles folies.
Car enfin si vraiment tu te trouves gêné,
C'est grâce à moi. Dès lors, qui serait étonné
De savoir qu'en retour de tes dons ta maîtresse
Désirât partager avec toi sa richesse?
Voyons, dis-moi, tu dois encor manquer d'argent?
— Mon Dieu, je n'en ai pas un besoin fort urgent,
Quoique deux cents louis...—Deux cents, tiens, ma chère ân
Ils sont tout prêts.—Vous m'en donnez trois cents, madan

N'importe! Vous savez que je vous les rendrai
Plus tard. — J'y compte bien, mon trésor adoré;
Ce n'est qu'un simple prêt. Mais parlons d'autre chose.»
La conversation par ce mot était close,
La duchesse d'un geste assez impérial
Passa son bras d'ivoire au cou du général.

Ce « Parlons d'autre chose » était un euphémisme
Qui voulait beaucoup dire avec son laconisme,
Et pour ma part je suis absolument certain
Que ces trois mots cachaient un fort vilain dessein.

A partir de ce jour dans la paisible ivresse
Où les avait jetés l'aveu de leur tendresse,
Sans regrets, sans désirs, nos fortunés amants,
A travers des pays inconnus et charmants,
Suivirent doucement le fleuve de la vie.
Leur amour ignorait encor la jalousie;
Ils se racontaient tout, ou du moins à peu près.
Certain soir notamment mon héros sans apprêts
S'était mis à conter à la duchesse émue
L'hallucination qu'un jour il avait eue.

La duchesse, depuis cet aveu sans détour,
Portait à son amant quatre fois plus d'amour,
Et, pour le lui montrer, elle était arrivée
A ramener au bien son âme réprouvée,
En lui représentant que la religion
Lui serait un moyen très puissant d'action
Dès qu'il voudrait jouer un rôle politique.
Elle avait donné même au nouveau catholique

Un chapelet bénit, merveilleux talisman
Pour contrebalancer les efforts de Satan.

Désireux à son tour de plaire à sa maîtresse,
Le général parfois s'en allait à confesse
Avec un confesseur commode, point bigot,
Et de plus fort discret, étant sourd comme un pot.
Un amour qui produit un miracle semblable
Devait être à coup sûr de mystère incapable ;
Mais bien que la duchesse avec empressement
Se fût jetée au feu pour sauver son amant,
Elle semblait pourtant lui cacher quelque chose.
Tous les soirs, en effet, aussitôt la nuit close,

Son hôtel recevait des hommes inconnus,
Cachés dans leurs manteaux, en chapeaux rabattus,
Et qui toutes les fois restaient dans sa demeure
Enfermés avec elle au moins pendant une heure.
Et lorsque mon héros surpris l'interrogeait,
Avec un doux sourire elle lui répondait :
« Ne t'inquiète pas, tu te rendrais malade. »
Puis elle l'envoyait faire une promenade
Sur les grands boulevards où les passants charmés
Poussaient à son aspect leurs cris accoutumés.

Il voyait les amis qu'il avait su se faire.
Pendant son bienheureux passage au ministère.
Il se montrait souvent aussi dans les bureaux
De quelques bons journaux plus ou moins radicaux,
Surtout l'*Intransigeant* qui lui semblait austère,
Et dont le directeur, jadis son adversaire,
Proclamait ses vertus envers et contre tous,
Traitant ses ennemis de vendus et de fous,
Mais sans perdre jamais sa fine courtoisie
Empruntée aux Kanaks de la Calédonie.

Avec de tels amis et de telles amours,
Mon héros espérait être heureux pour toujours,
Quand un coup de tonnerre éclatant sur sa tête
Vint changer son repos en horrible tempête.
Un soir, quelques moments avant de se coucher,
Le général était en train de s'épancher
Sur le sein attendri de sa fidèle amante.
Leur conversation était déjà touchante
Bien qu'elle fût encore à son premier début,
Quand la porte s'ouvrit et Rochefort parut.

— Que vois-je, cher marquis, s'écria la duchesse ?
Est-ce vous ? Quel transport vous agite et vous presse ?

Qu'avez-vous ? Je vous vois tremblant, bouleversé,
Parlez, au nom du ciel, que s'est-il donc passé ?
— Hé quoi, dit Rochefort, vous ignorez, madame,
L'attentat détestable, abominable, infâme,
Qu'on vient de diriger contre le général ?
O douleur ! Ce soldat généreux et loyal,
Ce héros qui prit part à toutes nos campagnes,
On l'exile ! en Auvergne ! au milieu des montagnes,

En lui donnant un corps d'armée à commander ! »
La duchesse à ces mots, renonçant à garder
Un sang-froid difficile en cette circonstance,
Faillit s'abandonner et perdre connaissance.
La vie était déjà tout près de la quitter ;
Mais faisant un effort elle vint se jeter
Au cou de son amant encor plus tremblant qu'elle.
« Pauvre ami, je te perds ! O misère cruelle ! »
Hurlait-elle à grands cris, tandis qu'au désespoir
Rochefort sanglotait le nez dans son mouchoir.

Les plus grandes douleurs sont bientôt dissipées,
Aussi laissant sécher leurs paupières trempées,
Mon héros, la duchesse, ainsi que Rochefort,
Cessèrent de pleurer par un commun accord.

« Certes, à quelque point que ce coup nous attriste,
Murmura gravement l'illustre journaliste,
Nos pleurs sont impuissants à conjurer le mal.
Ce qu'il faut, c'est sauver le brave général,
Qu'on a déjà frappé pour plaire à l'Allemagne,
Et qu'on veut à présent garder au bagne. — Au bagne !

Grand Dieu ! fit la duchesse avec de nouveaux cris.
Vous savez ce que c'est qu'un bagne, vous, marquis,
Mais lui ! mon pauvre amant ! Ah ! non, j'en rendrai l'âme,
C'est fini , c'est fini ! — Remettez-vous, madame,
Répondit Rochefort ; non, tout n'est pas fini.
Montrons ce général dont on fait un banni
Au peuple dont il est l'idole et l'espérance.
Soulevons une émeute irrésistible, immense,
Si le général veut, en deux jours tout est prêt
Pour livrer le combat. — Non, on me le tuerait !

S'écria la duchesse ; il faut qu'il obéisse.
Qu'il parte ! Qu'il essuie encor cette injustice.
Pendant qu'il ira vivre avec les Auvergnats,
D'autres occasions ne nous manqueront pas
D'en faire le premier homme de sa patrie,
Sans qu'il soit obligé de hasarder sa vie.

Qu'il s'éloigne, il le faut; mais pour le consoler,
Je veux qu'à son départ il puisse contempler
L'ovation la plus belle, la plus sincère,
Qu'ait jamais inspirée un héros sur la terre,

Si bien qu'en l'exilant, ses lâches ennemis,
Accablés sous le poids du plus juste mépris,
Envieront les honneurs rendus à leur victime.
Marquis, vous m'entendez. Vous avez mon estime,
Il faut la mériter. — Reposez-vous sur moi,
Répondit Rochefort, je suis homme de foi,
Vous le reconnaîtrez, madame la duchesse.
Mais je vous quitte ; il faut agir ; le temps nous presse.
Je vais voir nos amis et contenter vos vœux.
Duchesse, général, recevez mes adieux. »

Les jours suivants, hélas, furent bien noirs, bien tristes.
La duchesse le soir voyait des journalistes ;
Le matin elle allait courir les magasins,
Afin que son amant en ces pays lointains
Ne se vit point privé de chose essentielle.
Même, elle lui cousit huit gilets de flanelle,
Pour qu'il n'eut point là-bas à souffrir de l'air frais,
Mais tout en se livrant à ces sombres apprêts,

La duchesse attendait avec impatience
Le moment qui viendrait assurer sa vengeance.

Le grand jour vint enfin ! A l'heure où le soleil
Annonce aux habitants de Paris le réveil,
Depuis longtemps déjà, comme une énorme crue,
Une foule innombrable inondait chaque rue
Par où devait passer le brave général.
De Grenelle à Charonne, avec un zèle égal,
Tous avaient planté là ce qu'ils avaient à faire.
Car, chacun sait cela, la faveur populaire
Va toujours aux proscrits plutôt qu'aux proscripteurs,
Même quand les proscrits sont de purs malfaiteurs.

Ainsi, certainement, si lors de la Commune
J'avais eu le moyen ou la bonne fortune
D'aller en jugement et d'être déporté,
Non-seulement d'abord je serais député
Et pour avoir de l'or je n'aurais qu'à le prendre
(Heureux ! trois foix heureux celui qui peut se vendre,
Ça prouve qu'il mérite au moins d'être acheté),
Mais encore, d'après un usage adopté,
Tous mes cousins seraient par mes soins efficaces
Abondamment pourvus de rubans et de places.

N'importe, ce n'est point cela dont il s'agit ;
Laissez-moi, s'il vous plaît, reprendre mon récit.
Je parlais de l'aspect qu'avait la capitale,
Le jour où, conduisant sa marche triomphale,
Mon héros exilé devait quitter nos murs.
Partout sur leurs balcons les patriotes purs
Faisaient flotter dans l'air des drapeaux tricolores,
Et ces nobles drapeaux, pris de frissons sonores,
Sachant que Boulanger passerait devant eux
Semblaient trembler déjà d'un courroux généreux.

Mais ce qui, mieux encor que tous ces oriflammes,
Peignait le désespoir et la douleur des âmes,
C'était le maintien triste et superbe pourtant
Que présentait aux yeux chaque manifestant.
Respectueuse encor du droit, pour toutes armes,
Cette foule n'avait apporté que ses larmes.
A la voir si peinée, on aurait cru vraiment
Qu'elle venait d'un mort suivre l'enterrement.
Et d'ailleurs franchement, n'était-ce pas en somme
Vouloir l'assassiner que proscrire un tel homme ?

Partout on rappelait son glorieux passé,
Son sang en vingt combats pour la France versé,

L'austère probité bien inaccoutumée
Qu'il mettait aux marchés intéressant l'armée,
Le soldat par ses soins couché sur un sommier
Faisant de la morue un régal coutumier,
L'honneur et la vertu ressuscités en France;
Enfin n'avait-il pas rendu la confiance
A nos pauvres soldats si longtemps abattus
Sous les chefs ignorants qu'ils avaient toujours eus?

Soudain dans le lointain une clameur immense
S'élève. « Le voilà! C'est lui! » Pris de démence
Chacun cherche à gravir le dos de son voisin.
On se pousse, on s'écrase, on se bouscule en vain.
Maint pick-pocket arrive en ce désordre extrême
Combinant à loisir son adroit stratagème
A cueillir à foison de l'or ou des gros sous.
Mainte femme se sent, sans s'en plaindre à l'époux,
Chatouiller doucement par une main amie.
Maint pied se voit réduit à peu près en bouillie.

Dans un landau pompeux traîné par deux chevaux
L'idole se présente aux regards des dévots.
Elle est en pardessus, chapeau mou, gants gris-perle.
Telle au bord de la mer la vague qui déferle,

Telle la foule vient heurter le beau landau.
Par moment Boulanger, soulevant son chapeau,
Esquisse un doux sourire et salue à la ronde,
Et le peuple à l'aspect de cette barbe blonde,
De ce nez aquilin, de ce profil si pur,
Devine la grandeur de son destin futur.

Cependant, sous l'effet de l'amour qui l'agite,
Le peuple se sent pris d'un transport insolite.
Déjà l'on avait vu, tout le long du trajet,
Des femmes arracher des fleurs de leur corset
Et les faire voler par un geste pudique
Sur celui qu'acclamait l'affection publique.
Mais voici que devant la gare de Lyon,
La foule, succombant à son émotion,
Se précipite avec des clameurs de tempêtes,
Arrête le landau, détèle les deux bêtes,

Et s'attèle à leur place ! On applaudit. Partout
On crie à tout casser. Le général, debout
Dans son landau, sourit ainsi qu'il a coutume,
Bien qu'il se sente un peu gêné dans son costume,
Car avant son départ la duchesse a voulu
D'une cuirasse en fer voir son amant vêtu,

De peur que corrompu par l'or opportuniste,
Un assassin n'osât surgir à l'improviste.
Vaine précaution ! Le général parmi
Ce peuple si nombreux n'a pas un ennemi.

Cependant on arrive : huit agents de police
Offrent au général leur précieux office,
Le soulèvent de force, en l'air, à bras tendus,
Bousculent en courant ses amis éperdus,
Et vont mettre en dépôt leur fardeau dans la gare.
Alors, alors s'élève une horrible bagarre.
Les huit sergents de ville entreprennent en vain
De rejeter dehors le tourbillon humain
Qui réclame en hurlant son idole chérie.
On passe sur leurs corps, la gare est envahie.

Le général croyait être hors d'embarras
Quand la foule grondante arrive sur ses pas.
Il monte (ce n'est pas un détail inutile)
Dans le wagon portant le numéro deux mille
Neuf cent quarante trois. Le peuple l'y poursuit.
Lassé par la chaleur, étourdi par le bruit,
Le général en vain réclame le silence.
Déjà l'on croit qu'il va tomber en défaillance,

Quand on voit apparaître à côté des wagons
Déroulède l'auteur des célèbres chansons,

Détenteur breveté du vrai patriotisme.
Mais l'ardeur de la foule est à son paroxysme ;
Ce n'est pas le moment des discours ennuyeux.
Vainement Déroulède, essayant de son mieux
D'exciter des Français l'ardeur patriotique,
Dans un réquisitoire aussi long qu'énergique
En appelle au poignard ou bien au pistolet.
Personne ne l'écoute, et tandis qu'on se met
A crier de nouveau, quelques jeunes gymnastes
Provoquent les bravos des gens enthousiastes

En faisant du trapèze aux barres des wagons.
Dans le même moment quatre ou cinq orphéons,
Étroitement groupés autour de leurs bannières,
Se mettent à jouer des fanfares guerrières.
Cette musique émeut les cœurs. Gamins, bourgeois,
Marmitons, ouvriers, exultent à la fois.
Devant ce beau spectacle on crie à gueule pleine :
« Oui, oui, nous reprendrons l'Alsace et la Lorraine !
Vive le général ! A l'Elysée, à bas
Le ministère ! A bas Grévy ! Partira pas ! »

Cependant Boulanger, remis de son malaise,
S'efforce sans succès de filer à l'anglaise.
Il se sent repoussé, tiré de tous côtés,
Un monsieur, amateur de curiosités,
Lui vole son chapeau, pendant qu'une main croche
Enlève adroitement sa bourse dans sa poche.
Le général, serré comme dans un étau,
Soupire vainement après l'incognito.
Ses pieds ne touchent plus la terre ; il est tout blême,
Et lentement avance en tournant sur lui-même.

Néanmoins il arrive à la tête du train ;
On le dégage avec un travail surhumain
Pour le faire monter sur la locomotive.
Il semble avoir perdu toute initiative,
Et se laisse guider par les événements.
Il est sans couvre-chef, presque sans vêtements ;
Sa barbe, dans la foule à contre-poil froissée.
S'étale en éventail tristement hérissée.
Dans cet affreux désordre, il cherche ses amis
Et porte autour de lui des regards ahuris.

Mais, hélas ! aussi loin qu'il dirige sa vue,
Il ne peut découvrir qu'une mer continue

D'admirateurs zélés et peu silencieux.
Les toits sont maintenant couverts de curieux
Comme les marchepieds, les wagons et la voie.
Soudain, mon héros pousse un léger cri de joie.
Tout près de lui, sur un de ces petits chalets
Où l'on va satisfaire à des besoins secrets,
Il vient d'apercevoir une femme éplorée
Qu'un excès de douleur semble avoir égarée.

Malgré ses traits cachés par un voile de deuil,
Boulanger néanmoins la remet d'un coup d'œil.
Cette femme, c'est elle ! Elle, c'est la duchesse !
Au péril de ses jours, sa fidèle maîtresse
A grimpé sur ce toit, d'où le moindre faux pas
Ferait trouver la mort à de si doux appas.
Ses deux pieds ravissants s'arcboutent aux gouttières,
Laissant à découvert ses jambes presqu'entières.
Ses mains vers son amant qui vient de l'entrevoir
Agitent sans repos chacune un grand mouchoir.

Le général se sent attendri jusqu'à l'âme.
Dans toute cette foule immense qui l'acclame,
Il n'existe pour lui que cette femme en deuil.
L'amour en ce moment l'emporte sur l'orgueil.

Il tend les bras vers elle, et ce qu'il voudrait dire,
Son amante de loin sur ses traits peut le lire.....
Un coup de sifflet part. Puis un jet de vapeur ;
La machine s'ébranle. O douleur ! ô fureur !
Un mécanicien à l'âme décisive
Emmène Boulanger sur la locomotive !

O vapeur ! admirable, énorme invention !
L'humanité, dit-on, sous ton impulsion
Accomplit des chefs-d'œuvre inouïs, grandioses,
Effets prodigieux d'impénétrables causes.
Mais Papin t'aurait-il fait connaître jamais,
S'il avait su qu'un jour tu nous déroberais
Du brave général la présence sacrée ?
O vapeur ! en ce jour tu t'es déshonorée !
Tu l'expieras bientôt, car ton temps est compté :
Tu vas céder la place à l'électricité !

Hélas ! toujours ainsi les choses les meilleures
Ont eu des résultats funestes à leurs heures.
Mais quel malheur sera comparable jamais
A l'exil du héros chéri par les Français ?
A peine l'on a vu s'avancer la machine
Qu'un hurlement d'horreur sort de chaque poitrine.

« Non, je ne verrai pas ce départ révoltant;
Je préfère mourir ! » s'écrie un assistant.
Il dit, et sous les yeux de la foule attentive,
Il se jette au devant de la locomotive.

En un clin d'œil, on voit ses membres dispersés
Par le monstre de fer de toutes parts lancés.
Ils palpitent encore, et le sang qui découle
Au hasard se répand en gouttes sur la foule.
« Nous aussi, nous voulons mourir, hurlent plusieurs
Autres manifestants. Faites-nous place, Messieurs ! »
On s'écarte, et voici que sept autres victimes
Tombent sous la machine. Aussitôt, unanimes,
Tous ceux qui les ont vus veulent les imiter.
Chacun, pris de délire, à son tour veut sauter

Sur les rails. La plupart, trop loin de la machine,
Jettent sur son passage, au lieu de leur poitrine,
Leur chapeau simplement. Tel, l'Indien dévot,
A l'apect révéré du char de Jaggernaut,
En l'honneur de Vishnou court immoler sa vie.
Mais la locomotive à la fin est sortie
De ce tas de débris et de membres humains.
Ceux qui ne sont pas morts sautent, battent des mains,

Tandis que sur son toit la duchesse aussi vibre
D'émotion si fort qu'elle en perd l'équilibre.

Il est parti ! là-bas, dans la profonde nuit.
Vers des bords inconnus la vapeur le conduit,
Il est parti ! Tous ceux qu'exaspéraient sa gloire
S'applaudissent déjà de leur triste victoire.
Sur cet homme exilé, pendant plus de sept mois,
L'injure et les affronts vont pleuvoir à la fois.
La coalition de ses vils adversaires
Est prête à déchaîner ses infâmes colères.
Déjà ceux qui jadis pour lui criaient « Hourra »
L'insultent Patience ! Un jour, il reviendra ! :

CHANT SIXIÈME

O Vénus ! quel mortel oserait affirmer
Qu'une âme ici-bas sait réellement aimer
Avant d'avoir subi l'épreuve de l'absence ?
L'absence aux vrais amants est un malheur immense,
D'après le très illustre ermite de Ferney.
Oh ! cette fois, je crois que Voltaire a dit vrai,
Oui, l'absence des feux qu'éprouve un cœur sensible
Donne un criterium à peu près infaillible.
Elle éteint une ardeur mensongère en un jour ;
Elle rend éternel un véritable amour.

Tels étaient les pensers où vivait la duchesse,
Depuis que son héros, soustrait à sa tendresse,

Passait ses tristes jours dans un exil amer.
Par un beau soir d'octobre, assise en rocking-chair,
La duchesse suivait d'un œil mélancolique
Les ravages du vent dont le souffle énergique
Dépouillait les jardins de leurs derniers joyaux,
Le soleil se couchait, et le chant des oiseaux
Excitait dans son âme un trouble plein de charmes
Qui presque à son insu mouillait ses yeux de larmes.

Soudain, d'un geste plein de résolution,
Mon héroïne ouvrit avec émotion,
Un cahier que nouaient de nombreux rubans roses.
Elle prit une plume, et, les paupières closes,
Demeura quelque temps dans l'immobilité.
Puis comme si quelqu'un derrière elle eût dicté,
D'une tremblante main elle écrivit ces lignes :
« O mon âme ! tais-toi. Vainement tu t'indignes,
De souffrir des tourments que d'autres ont soufferts.
Résigne-toi : tes maux deviendront moins amers.

L'existence t'est dure, ô pauvre inconsolée !
Qu'un soleil radieux éclaire la vallée,
Que sous le souffle pur de l'aimable printemps,
La terre ait revêtu ses habits éclatants,

Un hiver éternel restera ton partage.
La mort même, la mort, lorsque je l'envisage,
Ne me garantit pas la fin de mon tourment,
Et dans mon désespoir, pour tout soulagement,
Je suis réduite à faire, à l'heure où j'agonise,
De mon sombre destin la lugubre analyse. »

A peine la duchesse ayant écrit ces mots,
S'apprêtait à goûter les douceurs du repos,
Qu'un vacarme effrayant vint frapper son oreille.
« Rêvé-je ? juste ciel, dit-elle, ou si je veille ? »
Mais au bout d'un moment le fracas devint tel,
Qu'il semblait qu'un combat se livrait dans l'hôtel.
Cherchant de quel endroit part ce bruit ridicule,
La duchesse assourdie arrive au vestibule.
Elle entre, et tout à coup découvre devant soi,
Un spectacle imprévu qui la glace d'effroi.

Un de ces vagabonds dont l'aspect seul écœure,
Était là sous ses yeux profanant sa demeure.
Ses habits, tellement il les avait portés,
N'étaient plus que haillons ; ses souliers tout crottés,
Paraissaient avoir fait à ses pieds trois cents lieues ;
Ses yeux étaient couverts par des lunettes bleues ;

Son corps était atteint de déviation,
Et pour marcher, malgré sa claudication,
Le pauvre malheureux, en traînant les chevilles,
Appuyait ses deux bras sur de vieilles béquilles.

En voyant ce bonhomme entrer dans leur logis,
Les Suisses s'étaient mis à jeter les hauts cris,
Et sur-le-champ vingt-cinq à trente domestiques,
Leur apportaient l'appui de leurs mains énergiques,
L'un tenant un balai, l'autre une pelle à feu,
Un troisième une broche apte à servir d'épieu,
D'autres des coutelas de cuisine et de chasse.
Enfin, venus trop tard pour trouver une place,
Parmi les combattants, deux ou trois maîtres-queux,
Les excitaient de loin par leurs cris belliqueux.

On eût cru qu'aisément cette nombreuse armée,
Serait venue à bout d'un malheureux pygmée.
Mais sous ses vieux haillons l'homme se redressant,
Devant ses ennemis prit un air menaçant.
Il saute sur l'un d'eux armé d'une béquille.
« Malheureux, hurle-t-il ; va-t'en, ou je t'étrille ! »
Cette mâle attitude en impose aux laquais.
Ceux qui sont près de lui s'effacent inquiets ;

Les autres plus hardis cherchent des projectiles
Et le visent de loin avec leurs ustensiles.

Le bonhomme en haillons avait déjà reçu
Plusieurs balais lancés par un bras résolu,
Lorsque mon héroïne accourant au vacarme
Dans l'immobilité fit demeurer chaque arme.
« Que se passe-t-il donc ? dit-elle aux combattants.
Que fait ici cet homme assailli par mes gens ? »
Mais l'homme sans répondre arracha ses lunettes.
« Grand Dieu ! s'écria-t-elle. Imprudent que vous êtes !
Vous ici ! Je me meurs ! » Et devant son amant,
Elle s'évanouit sans faire un mouvement.

Quand de ses sens enfin elle reprit l'usage,
La duchesse aperçut d'abord la douce image
De l'être cher auquel son cœur s'était donné.
Le brave général avait abandonné
Son ignoble défroque à présent inutile.
Soutenant d'une main son amante immobile,
De l'autre il présentait à ses nerfs olfactifs
Trois ou quatre flacons de sels confortatifs.
Ces remèdes offerts par une main chérie
Rappelèrent bientôt la duchesse à la vie.

6.

Ainsi que le pêcheur amène à son esquif
L'infortuné poisson dans ses filets captif,
La duchesse embrassant son amant par le torse
L'attira sur son sein palpitant avec force.
Trois fois les deux amants de bonheur enivrés,
Oubliant quels malheurs les avaient séparés,
Goûtèrent les douceurs d'une ineffable étreinte.
Puis, lorsque, sa première ardeur étant éteinte,
Mon héros eut mis fin à son expansion,
La duchesse entama la conversation.

— Oh ! qui m'eût fait jadis prévoir, s'écria-t-elle,
Qu'un jour le noble objet de ma flamme éternelle
S'offrirait à mes yeux vêtu comme cela ?
Le héros de Longchamps en est donc réduit là ?
— Oui, madame, plaignez mon existence affreuse,
Répondit Boulanger d'une voix caverneuse.
Pour venir en ces lieux sans qu'on en soit instruit,
Je dois me déguiser comme un voleur de nuit.
Moi qui des généraux porte le blanc panache,
Sous d'ignobles haillons il faut que je me cache.

C'est honteux, ridicule, absurde, je sais bien ;
Mais pour vous voir je n'ai que ce triste moyen.

Mon affreux successeur, en ce moment mon maître,
Refuse obstinément de me laisser paraître
Dans ce Paris encor plein de mon souvenir.
Et pendant qu'en exil on cherche à me tenir,
Les hommes au pouvoir, habiles politiques,
Corrompent à prix d'or mes braves domestiques,
Et leur haine sans cesse égarant ma raison
Me fait craindre partout le fer ou le poison.

Oh ! quels amers tourments l'existence me donne !
Mon plus ancien ami, Clémenceau, m'abandonne.
Quand on parle de moi, ce prince des ingrats
Répond en souriant qu'il ne me connaît pas.
Ailleurs Ferry s'agite et fait le diable à quatre ;
Il m'insulte de loin, et ne veut pas se battre,
Ce lâche ! Ah ! si j'avais toute ma liberté !
Si mon juste courroux n'était pas arrêté
Par l'amour de la France et par la discipline,
Que j'aurais vite fait rien qu'avec ma houssine

D'imposer le silence à mes vils détracteurs !
Mais hélas ! puis-je agir contre ces imposteurs ?
Enchaîné, bâillonné par un devoir austère,
Il me faut supporter les affronts et me taire

Lorsque mes ennemis par d'infâmes moyens
Me rendent odieux à mes concitoyens.
De ce triste combat livré pour ma ruine
Ces traîtres sortiront vainqueurs, je le devine,
Et le dégoût où m'ont plongé ces scélérats
Me fait à certains jours désirer le trépas.

— Que dis-tu, malheureux? s'écria la duchesse.
Ignores-tu pour toi ce qu'a fait ta maîtresse?
Pendant que dans l'exil tu consumais tes jours,
Je me suis assuré le précieux concours
De tout ce que Paris compte en fait de grands hommes.
Je ne te dirai pas ni le temps ni les sommes
Que cela m'a coûté; mais il te faut savoir
Quels Français sur ta tête ont placé leur espoir.
Ne m'interroge pas; tu verras ce soir même
Si je te trompe, Ernest, quand je dis que je t'aime. »

Lorsque dans le ciel noir l'amoureuse Phébé
Eut montré son croissant élégamment courbé,
Nos deux amants, le cœur joyeux, la panse pleine,
Se levèrent enfin de table non sans peine,
Et se donnant la main dirigèrent leurs pas
Vers un salon tendu d'un superbe damas,

Et dans lequel était déjà beaucoup de monde.
Le général allait saluer à la ronde,
Quand la duchesse, avant qu'il n'en eut pris le temps,
Adressa ce discours austère aux assistants.

« Messieurs et chers amis, l'heure est enfin venue
Où votre fière ardeur, jusqu'ici contenue,
Va pouvoir se donner libre cours en ces lieux.
Nous poursuivons un but entre tous glorieux :
C'est de donner pour chef suprême à la patrie
L'illustre général dont mon âme est ravie.
Si simple qu'elle semble aux yeux des gens sensés,
Cette entreprise exige, ainsi que vous pensez,
Plusieurs conditions de succès absolues,
Et qui par ce temps-ci ne courent pas les rues.

Il faut de l'or, j'en ai beaucoup. Il faut aussi
Du talent : mais au fait pourquoi dire ceci
A Rochefort, Dillon, Deroulède, Laguerre,
Vergoin, ces grands esprits que la France vénère ?
Ce qu'il vous faut apprendre, ô mes chers compagnons,
C'est que cette entreprise où nous nous engageons
Dans un jour rapproché peut nous faire connaître
La misère, l'exil, la prison et peut-être

La mort. Vous frémissez, messieurs. Je vous comprends
Si vous craignez, partez, il en est encor temps.

— Madame, répondit Dillon d'une voix calme,
Nous ne demandons tous qu'à mériter la palme
Que le martyre place à la main des élus.
Maintenant pour ma part, je vous dirai de plus
Que j'aime Boulanger presqu'autant que moi-même,
Et qu'il est à mes yeux digne du rang suprême.
On dira que je veux, sous son gouvernement,
Rétablir mon crédit fort mince en ce moment,
Il est vrai. Mais, ma foi, tant pis si l'on s'en choque.
Je ferai mon devoir ; le reste, je m'en moque.

— Je suis avec Dillon parfaitement d'accord,
Madame, répondit à son tour Rochefort.
Rien ne m'arrêtera ; ma foi vous est promise :
Je suivrai jusqu'au bout votre noble entreprise,
Nul devant le péril ne m'a vu me sauver,
Et si sous la Commune il a pu m'arriver
De fausser compagnie aux bons incendiaires,
C'est que je n'aimais point leurs vilaines manières.
Mais à présent, reçu chez des gens comme il faut,
Du diable si je songe à leur faire défaut.

— Madame ! s'écria vivement Déroulède,
Ne pensez pas en moi trouver cette ardeur tiède
Qu'on rencontre parfois chez les amis peu sûrs.
Pour moi la politique a des côtés obscurs ;
Mais le patriotisme illumine mon âme,
Et j'affirme que seul le général, Madame,
Porte des sentiments français comme les miens.
Donc : Vive Boulanger ! A bas les Prussiens !
La revanche ! En avant pour la grande campagne !
Vive, vive la France, et mort à l'Allemagne !

— Je reviens de Pontoise, il est vrai, dit Vergoin,
Mais je sais tout ce dont notre France a besoin,
Madame la duchesse. Il est incontestable
Que son état présent est vraiment détestable.
Tout ce que nous avons souffert ces temps derniers,
La chute du commerce et les krachs financiers,
Les vols honteux commis par les opportunistes
Et les excès toujours croissants des journalistes,
Enfin la honte où gît notre gouvernement,
Tout, sans exception, provient uniquement

De la corruption des mœurs nationales.
On n'imagine point à quelles saturnales

Nos gouvernants parfois osent s'abandonner !
Combien en voyons-nous le soir après dîner
S'afficher en public aux côtés d'une fille ?
Dans ces conditions que devient la famille ?
Que deviennent l'honneur, et les grands sentiments
Chers aux républicains ? Les mœurs des gouvernants
Exercent sur le peuple une entière influence,
Et la France devient un lupanar immense.

Hé bien ! il faut de suite agir contre le mal.
Quand les Français pour chef de l'ordre social
Auront enfin un homme aux mœurs irréprochables
Comme le général, leurs excès condamnables
Disparaîtront bien vite, et la prospérité
Grandira ce pays qu'elle avait déserté.
Peut-être un peu longtemps devant vous je déclame,
Mais je suis avocat, vous le savez, Madame,
Et je puis bien parler à l'aise franchement
Puisque je ne suis pas suspendu pour l'instant.

— Fort bien ! je vois, reprit gravement la duchesse,
Que vos cœurs généreux sont exempts de faiblesse.
Car, je n'en puis douter, le silence de ceux
Qui n'ont pas soufflé mot les engage encor mieux

Que les discours ardents que nous venons d'entendre
Et maintenant, Messieurs, essayez de m'apprendre
Comment notre entreprise atteindra le succès,
Et comment nous rendrons le bonheur aux Français.
C'est surtout sur ce point que vos sages lumières
Me sont en ce moment tout à fait nécessaires. »

A ce pressant appel, un silence de mort
Répondit seul. Vergoin regarda Rochefort,
Dillon derrière lui, Déroulède par terre.
« Madame, dit enfin le jeune et beau Laguerre,
Pour trouver le succès, en toute occasion,
Je ne sais qu'un moyen certain : l'obsession.
Pourquoi va-t-on le soir ouïr Paulus ? Serait-ce
Parce qu'il est un homme unique en son espèce ?
Non, c'est tout simplement parce que nos regards
Rencontrent dans Paris son nom de toutes parts.

Pourquoi de Géraudel mangeons-nous les pastilles,
Sinon uniquement à cause des flottilles
De réclames, de faits divers, de prospectus,
Dont nos yeux sont depuis si longtemps rebattus ?
Ceux dont l'obsession a pu subjuguer l'âme
Sont comme hypnotisés, et vous savez, Madame,

Qu'à la suggestion nul ne peut résister.
Le jour où les Français entendront répéter
Le nom de Boulanger dans toutes les gazettes,
Quand ses hauts faits seront chantés par les poètes,

Quand on verra son nom couvrir des murs entiers,
Ses exploits figurer dans les calendriers,
Et sa photographie orner comme un fétiche
La mansarde du pauvre et le palais du riche,
Quand chacun aura vu son visage charmant,
Quand les femmes partout le voudront pour amant,
Ce jour-là Boulanger possèdera la France.
Madame, je vous ai dit tout ce que je pense.
Croyez-moi, vous n'avez qu'à nous fournir des fonds,
Et dès lors le succès est certain : j'en réponds.

Trois ou quatre journaux de probité facile
Où notre général dans son plus brillant style
Produirait ses griefs contre nos gouvernants ;
— Des hymnes, des chansons aux refrains entraînants ;
— Des milliers de portraits, d'affiches, de gravures ;
— Une inondation d'almanachs, de brochures ;
— Un orchestre ambulant ; — un régiment nombreux
De camelots armés de gourdins dangereux ,

— Un grand choix de discours, les uns démocratiques,
Les autres cléricaux ; — quelques filles publiques ;

Avec cela, Madame, on créera sans effort
Un vrai gouvernement durable, honnête et fort ».
A peine terminé, ce chef-d'œuvre oratoire
En acclamations souleva l'auditoire.
Seul, le comte Dillon, immobile à l'écart,
Dans ces communs transports ne prenait point sa part.
« Hélas ! Messieurs, dit-il, vous ne vous doutez guère
Des devoirs auxquels est soumis un militaire.
Ils sont d'une rigueur qu'on ne soupçonne pas.
Il nous est interdit, à nous autres soldats,

De livrer au public nos vers ou notre prose.
Croyez-vous, mes amis, que le général ose,
Lui si discipliné, violer cette loi ? »
En entendant ces mots, chacun demeura coi,
Et soudain, sur les fronts rayonnants d'allégresse;
Le bonheur triomphant fit place à la tristesse.
Malgré sa surdité, le brave confesseur
A qui mon héroïne ouvrait souvent son cœur
Entendit ce silence. Il en requit la cause,
Et quand par la duchesse il eut appris la chose,

« Vraiment, s'écria-t-il, Messieurs, vous plaisantez.
C'est cet obstacle-là qui vous tient arrêtés ?
L'illustre général, dit-on, ne peut écrire ?
Hé bien ! qu'à l'un de nous il conte son martyre,
Et la France aussitôt connaîtra tous les torts
Qu'on eut à son égard. La discipline alors
Sera tout à la fois respectée et tournée. »
A ces mots derechef, une joie effrénée
Souleva les transports de tous les assistants.
« Ah ! disait Rochefort, ces curés, quelles gens !

De quoi qu'on les accuse, il faut le reconnaître,
Dans l'art de gouverner le dernier est un maître ! »
Il prononce ces mots, et du noble marquis
Dans un cri général tous partagent l'avis.
Déroulède brandit sa formidable canne
Et dit qu'il la consacre à servir la soutane.
De la grâce chacun sent l'efficacité :
Vergoin même, Vergoin fait vœu de chasteté,
Et l'on se quitte enfin dans cette effervescence
En jurant de donner Boulanger à la France.

« Hé bien ! dit la duchesse avec un air joyeux
Lorsque ses invités eurent vidé les lieux,

Hé bien! es-tu content de ma diplomatie?
— Ma foi! dit Boulanger, écoute, mon amie,
J'en suis bien désolé, mais je ne comprends pas.
— Est-il vrai? s'écria la duchesse. En ce cas
Écarte tout soupçon de ton esprit timide.
Marche les yeux fermés : c'est l'Amour qui te guide.
Mais voici qu'il est tard, ô mon tendre proscrit;
La nuit s'avance; viens, allons nous mettre au lit. »

CHANT SEPTIÈME

Voilà six chants entiers que par monts et par vaux
Mon Pégase essoufflé galope sans repos.
Donc, bien qu'il ait bronché pas mal de fois en route,
Je lui lâche la bride, et veux coûte que coûte
Qu'il me mène à présent selon sa volonté.
Peut-être qu'il aura la perspicacité
De me faire en chemin trouver un épisode.
Je le désirerais, car je crois fort commode
De rompre par moment la suite du récit
De peur que sa clarté ne fatigue l'esprit.

L'épisode en effet est loin d'être inutile.
Aisément grâce à lui, l'esprit le plus stérile

Peut bâtir un poème en dépit d'Apollon.
Court ou non l'épisode est également bon,
A moins qu'en ses détails le poète s'empêtre ;
Et du reste il faut bien qu'il ait sa raison d'être,
Puisque tous les auteurs, jadis comme aujourd'hui,
L'ont toujours employé. J'en atteste celui
D'Euryale et Nisus qu'autrefois au lycée
Ma plume à copier fût souvent harassée.

Après Virgile, Homère, et cætera, je crois
Que je puis sans scrupule entamer à mon choix
Un sujet étranger au fond de mon poème,
Et sans tergiverser, je prendrai comme thème,
Si vous le voulez bien, par exemple, Paris.
Bedeker et Joanne, en leurs savants précis,
Nous affirment que c'est une ville admirable.
Or mon avis au leur est tout à fait semblable,
Car je respecte fort leurs moindres jugements.
C'est le moins que l'on doive après tout à des gens

Dont l'œuvre grandiose, en résultats féconde,
A fait naître le sens des arts chez tout le monde,
Et nomme des objets dont il faut s'enticher
Sans qu'on ait seulement besoin de les chercher.

Donc Paris vaudrait mieux, d'après ces savants guides,
Que toutes les cités même les plus splendides.
Si vous n'en étiez pas pleinement convaincus,
Je vous conseillerais, à vos moments perdus,
D'aller au Panthéon, au Louvre, à Notre-Dame,
Ou bien au Muséum pour voir l'hippopotame.

Je vous conseillerais surtout d'aller un jour
Place de la Concorde, et d'en faire le tour,
En dévorant des yeux l'admirable spectacle
Qui s'étend devant vous. Comme par un miracle,
Tous les goûts sont flattés à la fois dans ce lieu.
Si vous aimez la pêche, approchez-vous un peu :
La Seine roule ici ses flots couleur de bile.
Peut-être qu'en un jour si vous êtes habile,
Trois ou quatre goujons mordront à vos appâts ;
Mais gardez-les pour vous et ne m'en offrez pas.

Si vous êtes dévot, voici la Madeleine.
Entrez-y ; l'on y voit mainte Parisienne
Saintement occupée à gagner son salut
Et pour qui l'on vendrait son âme à Belzébuth.
Si vous aimez les grands et nobles édifices
Dont notre histoire semble inscrite aux frontispices,

L'arc de Napoléon, le palais de nos rois
Rappellent les milliers de batailles, d'exploits,
De révolutions, de splendeurs et de gloires
Dont le souvenir est gravé dans nos mémoires.

Au même point de vue, il faut aussi, dit-on,
Admirer l'Obélisque et le Palais-Bourbon,
Monuments qui pourraient inspirer bien des lyres.
L'un évoque à l'esprit la longueur des Empires ;
L'autre (hélas ! ô Français) leur instabilité.
Mais, je dois l'avouer avec humilité,
A tous ces monuments celui que je préfère,
C'est encor l'Elysée. Étroit et solitaire,
Ce palais semble fait pour cacher dans ses murs
Le tranquille bonheur cher aux mortels obscurs.

Pourtant, la Pompadour sous son épais ombrage
A promené jadis sa gracieuse image.
Le financier Beaujon y donna des festins
Où se sont compromis bien des vertugadins.
Des deux Napoléons, l'un, non sans amertume,
Y finit tristement avec un trait de plume
Un destin qu'il eût pu trancher à Waterloo,
Et l'autre y vit le sien reparaître sur l'eau.

C'est là que ce forban médita dans sa chambre,
(Soyez maudits, tyrans !) le coup du Deux-Décembre.

L'Elysée en revanche a vu des jours meilleurs
Que ceux où dans ses murs se passaient ces horreurs,
Notamment quand Grévy, ce potentat austère,
Méritait le respect de la patrie entière.
Purifiée enfin de la corruption
Où l'avait fait tomber les rois, la nation
Jouissait du bonheur de n'avoir à sa tête
Que des gens d'esprit droit, de conscience honnête,
Et le peuple, amoureux de son cher président,
Devenait vertueux rien qu'en le regardant.

Ce vieillard en effet menait une existence
Dont un Romain antique eut goûté l'abstinence.
Tous les jours il était levé de grand matin
Et sitôt habillé descendait au jardin
Ramasser du bois mort qu'il portait à sa cave.
Puis ce vieillard à l'œil inquisiteur et grave,
Se rendait à l'office et gourmandait ses gens,
En rognant au besoin sur leurs appointements.
Il se faisait montrer les livres de dépense
Et discutait les prix en toute compétence.

Cela le conduisait jusqu'à son déjeuner.
Après, quand arrivait l'heure de gouverner,
Il faisait une sieste au conseil des ministres,
Ou bien il s'en allait feuilleter les registres
Où ses gérants tenaient le compte de ses biens.
Puis il montait, tout seul, se méfiant des siens,
Aux lieux où l'on gardait son coffre-fort énorme,
Et là, pendant longtemps, par un geste uniforme,
Il rangeait sous ses yeux, en petits tas serrés,
Des piles de louis tout neufs et tout dorés.

Parfois il s'accoudait au bord d'une croisée,
Et de là contemplant la cour de l'Élysée,
Il voyait à ses pieds un tas de gens connus
Qui se déambulaient à demi-morfondus,
Attendant que Wilson voulut bien les entendre.
Alors il s'écriait : « Quel monde pour mon gendre !
Et l'on dit qu'aujourd'hui les affaires vont mal ! »
Ensuite il allait voir de son pas magistral
Son canard, une bête accorte et forte gentille,
Et le soir on jouait au besigue en famille.

Aujourd'hui, ce beau temps n'est plus qu'un souvenir.
Comment s'avisa-t-on, un jour, de découvrir

Que Wilson n'était pas absolument honnête ?
Comment Grévy fut-il précipité du faîte
Où l'avait élevé l'estime des Français ?
Toutes ces questions sont autant de sujets
Qui concernent l'histoire et non mon épopée
Je parlerai pourtant de la plainte échappée
Aux lèvres du vieillard, quand il fallut partir
De son petit palais à son grand déplaisir.

« Salut ! s'écria-t-il, salut ! noble demeure,
Beaux jardins ! Recevez mes adieux à cette heure.
Le vieux Grévy vous quitte et ne vous verra plus !
Je vais partir, chassé d'ici comme un intrus.
Je ne te verrai plus, ô ma superbe salle
De billard ! Jamais plus je n'aurai ton égale !
L'Almanach de Gotha ne dira plus mon nom !
Quand je prendrai le train je paierai mon wagon !
Je n'exilerai plus de princes, ô misère !
Wilson, dans quel abîme as-tu mis ton beau-père.

Est-ce à dire qu'il faut me séparer de toi,
Et que ma renommée exige ton renvoi ?
Non, non, ce n'est pas là le soin qui me dévore.
Si je fus président, je suis plus père encore.

Je savais le trafic auquel tu te livrais
Et qui nous rapportait de si beaux intérêts.
Aussi, je ne veux pas t'abandonner, mon gendre.
Ton seul tort, à mes yeux, c'est que tu t'es fait prendre,
Et que chassés, sifflés, montrés par tous les doigts
Nous aussi, grâce à toi, nous portons notre croix.

Oui, pour te démontrer que je ne t'en veux guère,
O Wilson, si c'était tout à fait nécessaire,
Si je te vois traîné devant les tribunaux,
Dussé-je renoncer à quelques capitaux,
N'importe, tu seras acquitté par tes juges.
Repose-toi sur moi : je sais les subterfuges
Dont il faut se servir en ces occasions.
Dans leur contentement laissons les factions :
Les choses tourneront tout de même à leur honte,
Puisque nous garderons l'argent en fin de compte.

Du reste en mon malheur, je ne manquerai point
De consolations. Je n'aurai plus besoin
De chercher tous les mois à faire un ministère
Que Clémenceau jetait le lendemain par terre.
Je ne connaîtrai plus les soucis du pouvoir ;
Je serai délivré du pénible devoir

De leur sacrifier mes biens qu'on me gaspille,
Mes prédilections, mon canard, ma famille,
Et jusqu'à mes vieux jours fidèle à la vertu,
J'essaierai de mourir ainsi que j'ai vécu. »

Ainsi parla Grévy de sa voix triste et fière.
Sans répondre Wilson baissa le nez à terre,
Le canard fit coin coin, et les arbres émus
Tendirent au vieillard leurs grands bras chevelus.
Alors le président, refoulant sa tristesse,
De sa démarche ferme et pleine de noblesse,
Rentra dans son palais, dont à ce même instant
D'immenses chariots de déménagement
S'éloignaient à pas lents emportant à la file
Les dossiers de son gendre au nombre de vingt mille.

A présent, que penser du sort inattendu
Qui nous donna Carnot, sitôt Grévy perdu ?
A mon très humble avis, l'opinion publique
Se montra pour Wilson passablement inique
Quand bien même on aurait complètement prouvé
Les accusations dont il fut abreuvé,
En serait-il moins vrai que de très grands ministres,
De l'État sans scrupule altérant les registres,

Aient concussionné chez nous dans tous les temps ?
Demandez-le à Sully, Mazarin et Constans.

Mais qui donc pour cela leur lancerait la pierre ?
Qui donc exigerait chez les grands de la terre
Cette moralité qu'on demande aux petits ?
L'égalité pour eux n'est qu'un mythe incompris
Que proclame la loi, mais dont l'expérience
Fait justice. D'ailleurs, la vertu, c'est, je pense,
L'impossibilité de commettre le mal.
Aussi ne cherchons pas quelqu'un d'un peu moral
Parmi ceux qu'un État a placés à sa tête,
Car un ministre est trop puissant pour être honnête.

CHANT HUÏTIÈME

Tel qu'un torrent fougueux échappé des glaciers,
Dont le flot, descendu par bonds irréguliers,
S'enfonce tout à coup au sein d'un lac tranquille
Dont il reste un moment le prisonnier docile,
Puis reprenant son cours s'élance de nouveau
Vers les pays qu'il doit arroser de son eau,
De même, enfin sorti de mon long épisode,
Vers le héros pour qui je me suis fait rhapsode
Je raccours, toujours plein d'une admiration
Qui soutient sans faiblir mon inspiration.

Pourtant je ne veux pas, m'attachant à sa trace,
Suivre le général partout de place en place

Comme un agent secret chargé de le filer.
Car mon intention n'est pas de rappeler
Les milliers d'incidents qu'offre son existence,
Et dont on peut jurer malgré leur abondance
Que le moindre serait suffisant à coup sûr
Pour immortaliser l'homme le plus obscur.
Aussi, faisant un choix, ne mettrai-je en lumière
Que les traits importants de sa vaste carrière.

Ainsi je passerai sans en dire un seul mot
Sur sa détention d'un mois dans un cachot ;
Sur ses nombreux retours dans notre capitale ;
Enfin sur ce conseil d'enquête sans morale
Qui jusqu'au bout fidèle à son honteux mandat
Arracha son épée à ce noble soldat.
A Dieu ne plaise aussi que dans ces vers j'évoque
Les troubles que Paris vit naître à cette époque,
Les attentats affreux des agents aux abois,
Les citoyens battus ainsi qu'au coin d'un bois,

Le sang que les ruisseaux descendaient vers la Seine,
Et les combats livrés pendant une semaine
Entre les camelots et les étudiants.
Certes, je ne suis point à court d'expédients

Pour faire le récit de ces horreurs diverses
Et flétrir du pouvoir les manœuvres perverses.
Je pourrais en donner un tableau très réel,
Ayant eu justement, boulevard Saint-Michel,
Un chapeau presque neuf, mais hélas ! trop fragile,
Aplati sur mon front par un sergent de ville.

Mais de pareils sujets j'aime autant m'abstenir ;
La fureur qui m'étrangle à ce seul souvenir
Involontairement me rendrait mauvais juge
Pour donner mon avis sur ce sanglant grabuge.
Et puis dans ses accents, ma Muse ne se plaît
Qu'aux développements d'un illustre sujet.
C'est pourquoi, supprimant tout détail inutile,
J'irai plein de mépris pour la cohorte vile
Des envieux, des sots, des calomniateurs,
Rejoindre mon héros devant ses électeurs.

Suffrage universel ! Institution sainte
Où du doigt de Dieu même on reconnaît l'empreinte,
Toi seul en ce pays représentes l'honneur,
La vérité, le bien, la raison, la grandeur.
Aussi chacun chez nous te caresse et t'admire.
Oh ! qu'il me serait doux d'entamer sur ma lyre

En vers de quinze pieds l'éloge qui t'est du !
Mais je crains une fois sur ce sujet ardu
De voir mon Apollon téméraire en déroute.
C'est pourquoi j'aime mieux continuer ma route.

Sachez donc que trois mois, autrement dit cent jours,
A neuf ou dix jours près, ont accompli leur cours
Entre le dernier chant et celui qui commence.
Après un an complet d'amoureuse constance
La sensible duchesse et le beau général
Éprouvaient l'un pour l'autre un feu toujours égal.
Il est vrai qu'à présent les soucis politiques
Abrégeaient fréquemment leurs transports poétiques.
Mais la duchesse même était loin d'en gémir;
Car tout en consacrant ses heures de loisir

A rédiger un tas de discours, de légendes
Pour orner les portraits, à préparer des bandes,
A faire des projets de proclamations
Pour s'attirer les voix des populations,
Elle ne cessait pas une seule minute
De penser qu'elle aidait son amant dans la lutte.
Le jour vint cependant où la raison d'État
Desserra quelque peu ce lien délicat.

Le général, élu député de la Flandre,
Dans ce pays, ainsi qu'un nouvel Alexandre,

Ayant conquis les voix, allait gagner les cœurs.
Les indiscrétions des nombreux chroniqueurs
Dont son amant serait suivi dans son voyage
Obligeaient la duchesse à garder son ménage.
La séparation s'accomplit donc un soir ;
Tous deux en sanglotant se dirent au revoir.
Le général donna sa promesse formelle
Qu'à sa tendre maîtresse il resterait fidèle,
Et que dans peu de temps l'objet de son amour
Par les journaux du soir apprendrait son retour.

Et dans ce cas, du reste, il garda sa parole.
La lune n'avait pas versé sa clarté molle
Cinq fois sur les mortels, que le chemin de fer
Ramenait à Paris l'homme à nos cœurs si cher.
Pour fêter ce retour, un festin magnifique,
Dressé chez la duchesse à la manière antique,
Attendait le héros et ses nombreux amis.
Des fauteuils sont offerts sous de pompeux lambris
Aux fidèles qui l'ont suivi dans son voyage ;
Les plats sont entourés de fleurs et de feuillage;

Tout étincelants d'or d'innombrables laquais
S'occupent sans repos de desservir les mets,
D'en donner de nouveaux et de remplir les coupes.
Trente musiciens, séparés en deux groupes,
Sont installés au bout de la salle à manger,
Et chantent en l'honneur du noble Boulanger.
Les convives, le cœur plein de reconnaissance,
Célèbrent du festin la pompeuse ordonnance.
Les uns font compliment au brave général
De sa belle santé, de son air jovial ;

Les autres plus galants, tournés vers la duchesse,
Exaltent son esprit, sa beauté, sa jeunesse.
Le repas terminé, les convives joyeux
Passent dans des salons riches et spacieux.
Sans trêve un bruit confus de voix et de murmures
Monte vers les plafonds ruisselants de dorures ;
Mille et mille clartés jusqu'au fond des boudoirs
Vont frapper les tableaux, les bronzes, les miroirs,
Où l'on voit reflétés des visages célèbres,
Et l'éclat des flambeaux triomphe des ténèbres.

Soudain, la duchesse entre une coupe à la main.
« Vous tous qui partagez notre commun destin,

Dit-elle, chers amis, je vide cette coupe
A nos succès ! Le vent tient notre nef en poupe ;
Puisse le juste ciel, à nos vœux complaisant,
Seconder nos projets comme jusqu'à présent.
Pendant ces derniers jours, dévorant les gazettes,
Je lisais le récit des banquets et des fêtes
Dont vous ont accablés les populations.
Mais les journaux en ont fait tant de versions,

Qu'on ne sait trop comment vous a traité la Flandre.
Aussi serais-je heureuse en ce moment d'entendre
Ce triomphe conté par le triomphateur. »
Ces mots furent couverts d'un murmure flatteur
Aussitôt remplacé par un profond silence.
Chacun fixe les yeux avec persévérance
Sur le héros auquel la duchesse a parlé.
Celui-ci dans un coin sur un siège affalé
Se rassied en avant, et sans se faire attendre,
A prendre la parole il daigne condescendre.

« Vous voulez redoubler ma joie et mon orgueil,
Madame, en m'obligeant à vous conter l'accueil
Que les peuples du Nord m'ont fait dans mon voyage.
Pourtant bien entendu, pour fuir le rabâchage,

Je ne parlerai pas des incidents nombreux
Qui se sont reproduits sur mes pas en tous lieux,
Par exemple les bals, les lunchs dans les mairies,
Les murs sur mon parcours ornés de draperies,
Les acclamations, les banquets à cent sous,
Les pétards, les discours à nous rendre tous fous,

Les serrements de mains à des gens en guenilles,
Et les bouquets offerts par les petites filles.
Tous ces menus détails avaient été réglés
A l'avance par nous, vous vous le rappelez,
Et, par ma barbe, au cours de mes apothéoses,
J'ai vu que nos agents avaient bien fait les choses.
Mais, tout en les louant, je ne puis oublier,
Madame, que c'est vous qui les faites payer.
N'ayez crainte en effet que mon ingratitude
Méconnaisse jamais votre sollicitude.

Car enfin, l'an dernier, rien ne me présageait
Les honneurs inouïs dont je me vois l'objet.
Je ne savais pas même alors me faire entendre
Quand il fallait parler, ni seulement comprendre
A quel rang glorieux vous vouliez m'élever.
C'est vous seule, c'est vous qui pouviez arriver

A me faire entrevoir l'œuvre de renaissance
A laquelle m'avait voué la Providence,
Mais que votre amitié, votre puissant désir.
Et votre or m'ont seuls mis en état d'accomplir.

Je craindrais d'imposer, en vous rendant justice,
A votre modestie un pénible supplice.
Aussi, sans insister sur vos bons procédés,
Je reviens au récit que vous me demandez.
Nous n'aperçûmes rien de remarquable en route,
A part des gens qu'Aumale avait payés sans doute,
Et qui nous ont sifflés en masse à Chantilly.
En retour, la façon dont je fus accueilli
A Dunkerque, effaça le déplaisir sensible
Que m'avait infligé ce quart d'heure pénible.

Vingt mille citoyens étaient là sans mentir.
A peine de la gare on nous a vus sortir,
Qu'une acclamation unanime s'élève.
On me pousse, on m'étreint, et comme dans un rêve,
Je me vois déposé dans un vaste landau,
Qui part, suivi de cris qui montent crescendo.
Puis bientôt on m'arrête, et trois ou quatre cuistres,
Avec tous les égards que l'on rend aux ministres,

M'emmènent visiter des travaux commencés,
Un hôpital ou bien un bassin, je ne sais.

On me parle, le peuple autour de moi reflue,
M'étouffe ; je souris, je réponds, je salue,
Et cependant j'arrive à gagner mon hôtel,
Où déjà, témoignant d'un zèle universel,
Des députations attendent ma venue.
Alors pendant une heure, une foule inconnue,
Défile devant moi, me prend les mains et sort.
Entre autres je reçois les pêcheuses du port,
Qui m'ont loué d'avoir, pendant mon ministère,
Ajouté la morue au menu militaire.

Ces dames exhalaient un fort goût de poisson,
Mais je les embrassai néanmoins sans façon.
Puis, presqu'au même instant, on m'amène une bande
De tout petits enfants pour qui l'on me demande,
Ma bénédiction. Ensuite, c'est le tour,
D'un soldat médaillé blessé, dit-il, un jour,
Sous mes yeux, en Afrique, en suivant mon escorte.
Je ne le connaissais pas du tout, mais n'importe,
Je l'embrasse quand même, et le peuple applaudit.
Après tous ces baisers, mis en bel appétit,

Je vais prendre ma place au banquet populaire,
Et dans un long discours que m'avait fait Laguerre,
Je célèbre Jean-Bart, l'ami persécuté
De la démocratie et de la liberté.
Le soir, quand nous sortons, une horrible bagarre,
Se produit sous nos yeux : l'épouvante s'empare
Du peuple qui s'enfuit soudain de tous côtés.
Des femmes, des enfants sous les pieds sont jetés,
Et partout dans la ville un effrayant carnage,
Couronne dignement mon glorieux passage.

Le lendemain matin nous étions à Douai.
Le temps était superbe, et le soleil de mai
Versait dans les esprits une douce allégresse,
Que mon aspect bientôt transformait en ivresse.
Nous atteignons donc Lille en plein contentement,
Mais là, je puis bien dire entre nous franchement,
Que l'admiration ne fut pas sans mélange.
A peine aperçoit-on de loin notre phalange,
Qu'un concert de sifflets arrive jusqu'à nous.
Un peu gêné devant cet accueil aigre-doux,

Je veux me retirer, mais calme sous l'orage,
Le fidèle Dillon réveille mon courage.

Il me pousse de force en voiture, et l'on part.
Je vous jure, Madame, à vous parler sans fard,
Qu'alors je me croyais à mon heure dernière.
Dieu tout-puissant! Quels cris! Quel peuple sanguinaire!
Quels sifflets ! A tout pas, en l'air, j'apercevais
Des mannequins pendus reproduisant mes traits,
Et je redoutais fort qu'au bout d'un long cordage,
Ma personne n'allât remplacer mon image.

Soudain, du haut des toits, des balcons, de partout,
D'ínnombrables desseins d'un détestable goût,
S'abattent sur nos fronts, comme les giboulées,
Dont mars capricieux inonde les vallées,
En même temps, horreur! des milliers d'œufs pourris,
Tombent sur nos landaus et souillent nos habits.
Dillon en reçoit un en plein dans la figure ;
Déroulède a le nez marqué d'une éraflure
Par un vieux balai sale, et Naquet qui le suit,
Est coiffé jusqu'aux yeux par un vase de nuit.

Enfin brisés, rompus, les jambes toutes molles,
Nous atteignons l'hôtel sans dire deux paroles.
Nous sommes enlevés comme de vrais colis,
Par les garçons qui vont nous apprêter nos lits.

Et tandis qu'on nous monte et qu'on nous déshabille,
On nous fait à chacun un bol de camomille.
Mais, dois-je l'avouer ? pendant cette nuit-là,
Un cauchemar affreux sans répit m'accabla,
Et quand je m'éveillai, frappé de courbature,
J'avais réellement fort mauvaise tournure.

Cet accueil qu'on me fit à Lille, grâce à Dieu,
Ne fut renouvelé dans aucun autre lieu.
Partout à Saint-Amand, Anzin, Denain, Avesnes,
Par leurs ovations, les braves indigènes
Réparèrent l'échec subi chez les Lillois.
Sur mon parcours des gens jettent du haut des toits
Non plus des œufs pourris, mais des flots d'œillets rouges.
Dans les cours des châteaux ainsi que dans les bouges
La population m'attend tout en émoi.
Mais les femmes surtout semblent être pour moi.

Chacune d'un regard amoureux me dévore ;
Je n'entends que ces mots : « Il est plus jeune encore
Que ses portraits ! » Et puis, c'est un petit garçon
De treize à quatorze ans qui vient à sa façon
Me saluer au nom des écoles françaises.
A Denain, les curés de plusieurs diocèses

Viennent me supplier de protéger leur foi.
Plus loin, quelques amis amènent devant moi
Des commis-voyageurs m'apportant une adresse.
Ailleurs, une sorcière à mon côté se dresse,

Et le chef tout branlant, les habits en lambeaux,
Le geste prophétique, exhale ces seuls mots :
« Applaudis Boulanger, peuple! Applaudis-le encore,
Car il arrivera ! » Puis elle s'évapore
En l'air comme une fée, et le peuple applaudit.
— J'ai dans une autre ville un homme inédit :
Un ancien adjudant et sept ou huit recrues
Escortent fièrement mon landau dans les rues,
Et déchargent ensemble en l'air, de temps en temps,
De vieux fusils rouillés aux chiens récalcitrants.

Mais ce qui m'a le plus charmé dans mon voyage,
Ce sont moins les honneurs reçus à mon passage
Que le vilain accueil fait à mes ennemis.
Oui, rien ne m'a causé de plaisir plus exquis
Que les carreaux brisés chez les opportunistes,
Et que les sept ou huit bruyants antagonistes
Que le peuple, irrité de leurs méchants sifflets,
Transforma sous mes yeux en bouillie à peu près.

ue vous dirai-je enfin, Madame, pour conclure?
ier notre voyage a pris fin. Je vous jure

ue mes amis et moi nous étions bien fourbus,
ais aussi bien contents. Une fois disparus
ux yeux des électeurs, nous ne pûmes contraindre
e plaisir que nos cœurs n'avaient pas lieu de feindre
t tous, dans le wagon, nous fondîmes en pleurs.
illon, le plus ému d'entre les voyageurs,
'exalte au souvenir de faits qu'il nous raconte.
Jamais, dit-il, depuis le jour qu'on m'a fait comte;
: ne fus si joyeux! » Et, prononçant ces mots,
m'étreint sur son cœur et pleure dans mon dos.

nitant ce transport, mes amis à la file
l'environnent avec une chaleur fébrile,
t sur mes vêtements, mes mains et mes cheveux,
ont tomber leurs baisers, leurs larmes et leurs vœux.
éjà chacun flattant ma secrète visée
près un tel succès me voit à l'Élysée.
t moi, les yeux brillants, le front épanoui,
e savourais comme eux ce triomphe inouï,
lais chèrement payé, puisqu'en cette occurrence
ai dû passer cinq jours loin de votre présence. »

C'est ainsi que parla mon superbe héros.
Ses amis, au récit de ces succès si beaux,
Se disaient en leur cœur : « Ce triomphe est le nôtre. »
Et l'oreille attentive encor plus que tout autre,
La duchesse de loin buvait avidement
Les moindres mots qu'avaient prononcés son amant.
Ce discours l'enivrait comme un philtre magique,
Qui lui montrait soudain dans un éclat féerique
L'homme qu'elle adorait, et le lui faisait voir
Plus grand que ne l'avait jamais vu son espoir.

Le récit terminé, tout le monde en liesse
Se leva. Déliant un bouquet, la duchesse
Y prit un œillet rouge et l'offrant au héros
Lui dit : « Que cette fleur, qu'aujourd'hui par monceaux
Partout où vous passez la main du peuple sème,
A notre saint parti tienne donc lieu d'emblème.
Puisse-t-elle acquérir la gloire qui jadis
Dans notre beau pays s'attachait à nos lis ! »
Mille acclamations accueillent ses paroles :
On n'entend qu'un concert de cris et de voix folles.

Au milieu de ce bruit, d'un pas délibéré,
Tour à tour la duchesse, avec l'œillet sacré,

De tous ses invités fleurit la boutonnière.
Mais soudain de sa voix formidable et guerrière,
Déroulède s'écrie : « Écoutez, chers amis ;
Ce n'est pas entre nous, c'est dehors, dans Paris,
Que ces ovations auraient leur raison d'être.
Nos succès sont connus ; nous n'avons qu'à paraître
Pour entraîner la foule. Allons donc à l'instant
Montrer le général au peuple qui l'attend ! »

Chacun de ce discours goûtant la hardiesse
Applaudit l'orateur à grand bruit. La duchesse
Court mettre sa voilette et s'élance au dehors.
Tout le monde la suit pris des mêmes transports,
A part un invité demeuré sous la table,
Et trois autres encor, qui, chose pardonnable,
S'étaient laissés, tandis que parlait Boulanger,
Gagner par un sommeil plutôt lourd que léger.
La duchesse saisit, aussitôt dans la rue,
Le bras du général. Derrière eux la cohue

Finit par se former en rangs, grâce aux efforts
Du bouillant Déroulède et de Dillon. Alors,
Comme si même idée à tous était venue,
Les convives en chœur entonnent *la Revue*.

En voyant cette noce énorme, les passants
S'arrêtent ébahis et font des yeux tout grands.
Reconnaissant Vergoin, plusieurs filles publiques
L'interpellent avec des clameurs impudiques.
Leur ami les salue, et sur son vif désir,
Rajustant leurs jupons, elles viennent grossir

Le cortège. En chemin, du reste, l'on raccroche
Tout ce qu'on peut, rôdeur, camelot ou gavroche,
Si bien qu'en arrivant sur les grands boulevards
L'escorte comprenait au moins deux cents braillards.
Par leurs ovations bruyantes et nourries,
Beaucoup de promeneurs marquent leurs sympathies
Pour le beau général et pour ses compagnons.
Il est vrai qu'en retour des citoyens grognons,
Au lieu de prendre part à cette sainte ivresse,
Troublent par leurs sifflets la publique allégresse.

Alors, comme il arrive en pareil cas souvent,
On s'insulte et les poings vont bientôt de l'avant.
Maint spectateur paisible en ce désordre essuie
Des gifles, des crachats, des coups de parapluie.
Mainte femme abandonne en prenant son essor
Son chignon, sa tournure et parfois plus encor.

Mais qu'est-ce que cela, quand on songe aux centaines
D'individus tombés victimes de leurs haines,
Aux bras cassés, aux fronts fendus, aux yeux crevés,
Enfin aux gens laissés pour morts sur les pavés !

Cependant par hasard la police avertie
Pour défendre la loi se met de la partie ;
Un régiment complet se dirige à cheval
Sur les perturbateurs de l'ordre social.
Les amis du héros, voyant cette colonne,
S'arrêtent brusquement : leur courage s'étonne ;
Le peuple n'a pas l'air de se mettre avec eux.
Leurs esprits, échauffés par les vins généreux,
S'aperçoivent qu'ils ont trop compté sur la foule.
Le danger seul subsiste et leur espoir s'écroule.

Ils attendent, massés au milieu du chemin,
Incertains. Rochefort, lui, n'est pas incertain.
Dès qu'on a signalé de loin la force armée,
Plus soigneux de ses jours que de sa renommée,
Il se faufile en hâte à travers les passants,
Imité par beaucoup d'autres manifestants
Qui ne se sentent pas la conscience nette,
Et que le seul aspect d'un gendarme inquiète.

Le bouillant Déroulède en revanche est d'avis
De lutter jusqu'au bout contre les ennemis.

A sa voix les vaillants, à grandes enjambées,
Armés de casse-tête et de cannes plombées,
Viennent de toutes parts faire leur ralliement.
Dans la confusion qui suit ce mouvement,
La duchesse se voit tout à coup séparée
Des siens. Le général, sur sa trace adorée,
S'élance et la rejoint à l'instant dangereux
Où la troupe atteignait enfin les factieux.
La duchesse intrépide en ce péril extrême
Songe moins à s'enfuir qu'à combattre elle-même.

Elle brandit en l'air son épingle à chapeau,
Jurant de l'enfoncer jusqu'au bout dans la peau
Du premier qui viendra mettre la main sur elle.
Son amant, effrayé d'un si farouche zèle,
Bien loin de partager cette témérité,
Ne cherche qu'à partir avec rapidité,
Non pas assurément qu'il tremble pour sa vie,
Mais il craint pour les jours de sa fidèle amie.
Par malheur, la fuite offre un obstacle fatal.
Deux agents de police ont vu le général

Et s'élancent sur lui. Pour dépister ces drôles,
Dissimulant sa tête entre ses deux épaules,
Dans la foule confuse il cherche à s'engager,
Poussé par la duchesse à qui ce grand danger
Vient rendre tout à coup sa prudence ordinaire.
Plus d'une fois, pendant leur course involontaire,
Les fugitifs enfin pensent qu'ils vont tromper
Les cruels ennemis chargés de les happer.
Vain espoir ! Dans ce jeu poignant de cache-cache,
L'œil des agents sur eux obstinément s'attache.

La duchesse, soudain, sent glisser son talon
Sur une peau d'orange, et tombe de son long
Par terre. « Sauve-toi, tu vas te faire prendre ! »
Dit-elle à son amant. Celui-ci sans l'entendre
Ne veut pas s'éloigner de l'objet de ses feux.
Il le remet sur pied, et le couple amoureux
Reprend la fuite avec une vigueur nouvelle.
Mais la duchesse, hélas ! traîne un peu la semelle ;
L'avance qu'ils avaient se perd de plus en plus ;
On va mettre la main sur eux ; ils sont perdus !

Ils sont sauvés ! Un fiacre, arrêté sur la voie,
Leur montre le salut. Le cœur ivre de joie,

Ils occupent d'un saut le char numéroté,
Tandis que sans les voir on passe à leur côté.
Puis la voiture part, au galop emportée,
Dérobant aux agents leur proie épouvantée,
Telle qu'aux temps anciens ces nuages brillants
Au sein desquels les dieux, spectateurs bienveillants
Des combats des humains, sauvaient soudain la vie
A ceux qui succombaient sous une arme ennemie.

Pendant que la duchesse et son fidèle amant
S'éloignent du danger, leurs amis bravement
Restent sur la chaussée, attendant le carnage.
Par malheur ils ne sont pas assez ; le courage
Ne saurait suppléer au nombre insuffisant.
La troupe les étreint dans un cercle luisant
De cuirasses d'acier, de casques et de glaives.
Les plus vaillants, voyant s'évanouir leurs rêves,
De leur témérité semblent se repentir
Et cherchent un prétexte honnête pour partir.

Déjà le plus grand nombre avaient tiré leurs grègues,
Devancés par Vergoin, Laguerre et leurs collègues.
Vainement Déroulède entreprend d'arrêter
Les ignobles fuyards qui veulent le quitter ;

Vainement il brandit sa canne menaçante.
A conjurer le mal, sa voix est impuissante.
Sa cohorte, devant le glaive de la loi,
S'enfuit de tous côtés avec des cris d'effroi.
Seuls, parmi les vaincus, s'offrant en holocauste,
Déroulède et Dillon sont emmenés au poste.

CHANT NEUVIÈME

Sur les bords de la Seine, il existe à Paris
Un grand palais aux murs majestueux et gris.
L'étranger se demande en clignant la paupière
Devant ce haut portique et ce fronton sévère,
Ces marbres imposants qui flanquent le perron,
Quelle Minerve peut cacher ce Parthénon.
Mais, malheureusement, si sacré qu'il paraisse,
Ce palais ne sert pas d'asile à la sagesse.
C'est la scène où la France, à court d'amusements,
S'occupe à voir jouer ses chers représentants.

On a beaucoup médit du parlementarisme,
Et franchement pour lui j'ai peu de fanatisme.

Mais on ne pourrait pas dire qu'en vérité
Cette institution soit sans utilité.
Ainsi, sans chercher loin, n'est-ce pas à la Chambre
Qu'on vote les impôts de janvier à décembre,
Et qu'on voit si l'emploi s'en fait honnêtement?
Il est vrai, c'est certain, que le gouvernement
Peut bien tromper la Chambre, et que ce beau contrôle
Laisse au contribuable un assez pesant rôle.

Mais qu'est-ce que ça fait? On est toujours content,
En payant, de savoir où passe son argent.
N'est-ce pas à la Chambre aussi qu'on interpelle
Le ministre qui met la loi sous sa semelle,
Ce qui nous garantit, à ce que l'on prétend,
De l'arbitraire. Ainsi, quand un préfet méchant
Révoque un employé, fut-ce un garde-champêtre,
La Chambre blâmera le ministre peut-être.
Il est vrai que l'arrêt n'est pas moins appliqué.
Le garde-champêtre est et reste révoqué.

Mais qu'est-ce que ça fait? On peut toujours sans crainte,
Pour la forme, flétrir la plus petite atteinte
Portée aux droits sacrés du moindre citoyen ;
Dans notre cher pays cela n'engage à rien.

En plus de ces raisons d'être fort générales,
Le parlementarisme en a de spéciales.
Voyez cet homme : hier, râpé, sale, illettré,
Habitant inconnu d'un village ignoré,
Il soignait le sabot des animaux malades.
La puissante amitié de quelques camarades

L'a tiré brusquement de son obscurité,
Et d'un vétérinaire a fait un député.
Aujourd'hui cet homme a l'oreille d'un ministre.
Il se pavane, enflé de son orgueil de cuistre,
Et vend effrontément aux riches cette croix
Qu'il demandait pour lui vainement autrefois.
Cet autre a dirigé dans le temps une agence
Où la moralité brillait par son absence.
L'intrigue l'a poussé; puis l'argent est venu
Par un mode qui gagne à n'être pas connu.

En le voyant si bien gérer sa propre affaire,
Des électeurs séduits en font leur mandataire,
Le voilà député. Puis le gouvernement
Pressentant ses moyens, l'envoie en Orient,
Où donnant libre cours à ses gredineries
En exploitation il met nos colonies.

On le fait revenir quand il s'est fait la main ;
On l'accable d'honneurs ; il est ministre enfin.
Cet autre homme tenait un cabaret naguère
Fréquenté par des gens d'aspect patibulaire.

Un jour de trouble, au nom de l'ordre social,
Il s'est mis à tonner contre le capital.
Ses clients charmés l'ont doté de leurs suffrages.
Aujourd'hui, pratiquant des maximes plus sages,
L'ancien cabaretier s'occupe avec amour
D'arrondir un petit capital à son tour.
Cet autre a dans le temps pris part à la Commune.
Les otages tombés contre un mur à la brune,
Paris incendié devant les Versaillais,
De sa triste carrière étaient les plus haut faits.

Aujourd'hui, revenu de la Calédonie,
Il siège à notre Chambre en bonne compagnie,
Et l'ancien communard s'occupe à composer
Ces lois qu'il a passé sa vie à mépriser.
Mais je pense que c'est suffisamment m'étendre
Sur les bons résultats qu'un peuple peut attendre
Du parlementarisme ; il faut envisager
Ce qu'une Chambre aussi présente de danger.

Or, dit-on, la plupart de nos parlementaires
N'entendent sûrement pas grand'chose aux affaires.

Les uns se font nommer pour venir à Paris
Pendant que leur moitié gardera le logis ;
Les autres pour parler sans avoir rien à dire ;
Les autres pour avoir un titre à faire inscrire
Sur leurs cartes ; ceux-ci pour faire en gens prudents
Leurs affaires avant celles de leurs mandants.
La plupart ignorant à peu près la grammaire,
Leur concours aux travaux semble peu nécessaire.
Quant à ceux qui seraient de quelqu'utilité,
Ils montrent à venir peu d'assiduité.

On ne peut leur en faire un crime en conscience,
Car on a vu souvent au cours d'une séance
Un député, pressé par un besoin urgent,
Soulager ses voisins du poids de leur argent.
Mais la Chambre reçoit de plus graves reproches
Que celui de compter de nombreux vide-poches.
Un député fut-il assez honnête encor
Pour ne pas détailler ses votes à prix d'or,
Il n'en sera pas moins, comme homme politique,
Intolérant, étroit, obstiné, dogmatique,

9.

Repoussant sans les lire en bloc aveuglément
Les projets émanés d'un parti différent,
Enfin ne retrouvant un reste d'énergie
Que pour le dépenser en phraséologie,
Dans des débats oiseux, des luttes sans honneur,
Ce qui ne permet point au crédule électeur
De voir naître jamais ces brillantes réformes
Qu'offrent des candidats les programmes énormes
Mais que ne donnent pas nos chers représentants
Dans leurs discussions d'eunuques impuissants.

Ce sont tous ces abus que les bons patriotes
Suppliaient Boulanger d'écraser sous ses bottes.
C'est dans ce noble but que les Français partout
Demandaient qu'on jetât les bavards à l'égout,
Et que les électeurs du Nord, de la Dordogne,
Donnaient à mon héros cette lourde besogne.
Donc, le douze juillet, fidèle à son mandat,
Le général allait prendre part au débat
De la Chambre, étendu dans un landau superbe
Et tout environné d'œillets rouges en gerbe.

Nos braves députés somnolaient doucement
Sur un projet privé d'intérêt, concernant

Les altérations que font subir au sucre
Les épiciers gagnés par la rage du lucre,
Quand l'apparition brusque de mon héros,
En agitation vint changer leur repos.
Tel un enfant qui heurte une ruche endormie
Se voit environné d'abeilles en furie
Qui s'élancent dans l'air en nombreux bataillon
Et tournent contre lui leurs piquants aiguillons.

La Chambre apaise enfin son vacarme alarmiste,
Mais si le bruit s'éteint l'anxiété persiste.
Le président navré, sur un ton sépulcral,
Accorde la parole au brave général,
Qui, le jarret tendu, s'avance à la tribune.
Alors, comme des chiens aboyant à la lune,
Les députés debout poussent d'horribles cris.
Pour la première fois l'on voit marcher unis
Modérés, radicaux, communards tous ensemble,
Tant est grande la peur dont chaque parti tremble.

Laissant ses ennemis crier comme des sourds
Le brave général commence son discours.
Remontant en arrière, il montre les jours tristes
Où nous fûmes pillés par les opportunistes,

Le pays dans leurs mains déchu de sa grandeur,
Les droits les plus sacrés violés sans pudeur,
Les persécutions contre les catholiques,
Les procès monstrueux faits aux feuilles publiques,
Les citoyens traînés en prison sans motif,
Les tribunaux vendant leurs arrêts au tarif,

L'égalité cessant d'être appliquée aux riches,
Les ministres, drapés dans leurs vertus postiches,
Se partageant les fonds publics impunément.
Et puis, comme contraste à l'enrichissement
Des amis du pouvoir, le général rappelle
La misère où le peuple enfonce de plus belle,
Les champs abandonnés, les ateliers déserts,
Le krach du Panama, les logements trop chers,
Les inondations, les épouses volages,
Les rencontres de trains, le trafic des suffrages.

Enfin, le général expose le désir
Des milliers d'électeurs qui l'ont voulu choisir.
Le pays, à présent las des vaines querelles,
Veut reviser les lois constitutionnelles.
Ayant ainsi parlé, l'éloquent orateur
Va regagner son banc comme un triomphateur.

Au milieu du tumulte où la Chambre s'affole,
Aucun n'a pu saisir une seule parole ;
Pourtant, de confiance, on applaudit ici,
Et là-bas le fracas recommence grossi.

L'air est tout ébranlé d'apostrophes, d'injures
Que les représentants, comme autant de souillures,
Se lancent au visage avec acharnement.
Rien n'est plus respecté dans cet égarement :
On s'appelle voleur, escroc, imposteur, traître,
Echappé de Mazas, affronts sanglants peut-être,
Mais la plupart du temps justifiés, hélas !
Cependant bien tranquille au milieu du fracas,
Le président contemple avec un doux sourire
Un désordre qu'il voit souvent se reproduire.

Soudain Floquet atteint la tribune d'un bond.
La main dans son gilet, le regard furibond,
« A quoi vise, dit-il, ce discours hypocrite ?
Pour ma part quel reproche est-ce que je mérite?
Sont-ce mes sentiments qu'on ose suspecter ?
Le souvenir du Czar ne peut-il attester
Mon horreur des tyrans et mon patriotisme?
Plus tard, quand j'ai tourné vers le radicalisme,

N'ai-je pas prodigué des programmes pompeux
Où je jurais d'aider le peuple malheureux

A balayer un jour ses exploiteurs infâmes ?
Je refuse, il est vrai, de remplir mes programmes
Aujourd'hui. Mais n'importe, ils existent, Messieurs.
Que me reproche donc le parti factieux ?
Le peuple est malheureux toujours, dit-il. Qu'y faire ?
Ai-je rien négligé jusqu'ici pour lui plaire ?
Je donne à chaque instant des fêtes d'apparat
Dont le peuple de loin peut admirer l'éclat.
Je donne encor, assez souvent ne vous déplaise,
De superbes festins dont le peuple à son aise

Peut à mes soupiraux respirer le fumet.
Et d'ailleurs, si le peuple a si faim en effet,
Tant qu'il veut, à son saoul, il peut manger du prêtre.
Et s'il n'a pas d'argent, s'il manque de bien-être,
En revanche il élit du moins les députés,
Qui se font des trésors sur ses calamités.
Non, le peuple est heureux sous notre cher régime ;
Si modeste qu'il soit, son rôle est si sublime,
Qu'au milieu des grandeurs dont je suis prisonnier
Bien souvent je voudrais n'être qu'un ouvrier.

De vils ambitieux nous parlent à cette heure
De la revision. Pensent-ils par ce leurre
Abuser le pays ? Non, on veut des moyens
De s'attirer les voix de ses concitoyens ;
Par la revision on espère détruire
Notre gouvernement pour restaurer l'Empire.
On espère abolir nos saintes libertés.
Empire ! Royauté ! Régimes détestés !
Pour revenir à vous il faudrait que la France
De ses propres malheurs eût perdu conscience.

Quels temps nous rendrait-on ? Serait-ce les beaux jours
Où l'inquisition à tous nos carrefours
Nourrissait les bûchers de victimes humaines ?
Serait-ce l'heureux temps où, liés aux domaines
D'un maître tout-puissant, pendant qu'un vil seigneur
Dans sa couche impudique enterrait notre honneur,
Nous allions tristement, conduits par deux patrouilles,
Agiter ses fossés pour chasser les grenouilles ?
Serait-ce le grand siècle où, simples roturiers,
Nous voyions nos écus partir jusqu'aux derniers

Pour les plaisirs du prince et de ses concubines ?
O France ! ouvre les yeux ; vois où tu t'achemines !

Envisage celui qui veut te rabaisser
Sous le joug dont tu viens de te débarrasser.
De quel espoir sacré cet homme est-il le gage ?
Bonaparte lui-même était mort à son âge.
Nous mettrons-nous aux mains d'un nouveau général,
Qui pour mieux arriver selon son idéal
A l'immortalité qu'il se croit départie
Passa par l'antichambre et par la sacristie ? »

Aussitôt derechef un vacarme effrayant
Accueille sur sa fin ce discours foudroyant,
Et Floquet va s'asseoir l'orgueil sur le visage.
Le brave général, bondissant sous l'outrage,
Riposte en l'appelant « Sale pion ». Alors
Ils sautent l'un vers l'autre ; on les prend par le corps,
Et tandis que la Chambre adopte la censure,
Mon héros furieux crachant à sa figure
Sa haine, son mépris et sa démission,
Entraîné par les siens, sort du Palais-Bourbon.

Le soir même Paris, en proie à l'épouvante,
Savait déjà qu'après cette scène émouvante,
Le général allait se battre avec Floquet.
Ce bruit n'était que trop fondé. Par un valet

La duchesse ignorante avait appris l'affaire.
Dire le désespoir de cette femme altière
Serait chose impossible. Elle courut en pleurs
Vers son amant fidèle, objet de ses douleurs,
Maudissant à grands cris sa triste destinée.
Malheureux général ! Duchesse infortunée !

Sont-ce là les plaisirs que vous vous promettiez ?
Auprès de Boulanger, accroupie à ses pieds,
Par moments la duchesse en cette humble posture
Arrache de son front sa blonde chevelure,
En accusant tout haut sa folle ambition
De mener son amant à sa perdition ;
D'autres fois, suspendue à ses lèvres si chères,
Évoquant les beaux jours de leurs amours premières,
Elle veut, sans attendre un seul instant de plus,
S'enfuir seule avec lui vers des bords inconnus.

Cependant Rochefort survenant auprès d'elle
Entreprend de calmer cette douleur mortelle.
Il lui dit que souvent en duel il s'est battu
Et que jusqu'à présent il n'a jamais rien eu,
En portant à son cou des médailles bénites
Qui lui venaient en don de deux pères jésuites

Ce peu de mots frappa la duchesse très fort.
Suivant de point en point l'avis de Rochefort,
Elle s'en fut chercher un paquet de reliques
Qu'elle avait, comme en ont les bonnes catholiques,

Et, cessant de pleurer, en farcit de sa main
L'habit que son amant mettrait le lendemain.
Puis Rochefort partit pour l'église voisine,
Emportant, dans un grand fourreau de moleskine,
Le glaive que prendrait son ami dans son duel,
Pour le faire bénir selon le rituel.
Alors demeurés seuls, Boulanger, la duchesse,
Chacun de leur côté s'en furent à confesse.
Pour la première fois, le soir, les deux amants
Allèrent se coucher dans deux lits différents.

Ainsi le désira la duchesse immuable,
D'abord pour éviter d'être pris par le diable
En péchant quand la mort peut-être était près d'eux ;
Et puis pour qu'au moment de son duel hasardeux
Son amant eut gardé son énergie entière.
Mais tous deux cette nuit ne sommeillèrent guère.
La duchesse voulut, ne pouvant fermer l'œil,
Faire de la charpie, assise en son fauteuil ;

Au jour la quantité qu'elle en avait formée
Eût suffi largement pour tout un corps d'armée.

Cependant le moment du combat est venu.
Le couple affligé part dans le landau connu
Chez l'excellent Dillon, qui prête sa demeure
Aux duellistes. Devant sa maîtresse qui pleure,
Boulanger reste calme. Une dernière fois,
Elle l'embrasse, et monte au grenier sous les toits
Pour contempler de loin le duel sans qu'on la voie.
Telles, aux temps passés, du haut des murs de Troie,
Les dames observaient à leurs moments perdus
Les Grecs et les Troyens dans l'assaut confondus.

Quand les deux ennemis se virent face à face,
Boulanger s'écria les traits pleins de menace :
« Je ne te fuirai plus, misérable Floquet.
Si tu m'as fait sauver hier par ton caquet,
Maintenant, imposteur, je vais te tenir tête.
Il faut donc qu'à mourir l'un de nous deux s'apprête.
Mais d'abord, attestons ici nos électeurs.
Qu'ils gardent nos serments ! Je jure, si tu meurs,
De donner aux Français même avant toutes choses,
La revision. Toi, jure-moi, si tu l'oses,

Au cas où par ton bras je tomberais occis,
De la donner aussi, comme tu l'as promis. »
Mais Floquet lui répond, l'œil brillant de colère :
« Ne viens pas me parler, exécrable adversaire,
De ta revision. De même qu'il n'est pas
De fidèles serments entre souris et chats,
De même, aussi longtemps que nous vivrons, aucune
Revision jamais ne nous sera commune.
Défends-toi maintenant ; tâche, si tu m'en crois,
De tenir ton épée aussi bien qu'autrefois

Dans les processions tu tenais ton grand cierge ! »
Parlant ainsi, Floquet allonge sa flamberge,
Et cherche à l'improviste à percer son rival.
Mais, détournant le coup, le brave général
S'écrie avec fureur : « Tu m'as manqué, perfide !
A ton tour défends-toi, car ton sort se décide.
Puisse mon glaive aigu s'enfoncer dans ton corps
Et t'envoyer mentir au royaume des morts !
La lutte à mes amis deviendrait plus légère,
Car à vous deux Ferry vous faites bien la paire. »

Le héros en disant ces mots fond sur Floquet,
Comme l'aigle royal qui s'élance d'un jet

Sur le lièvre craintif ou la brebis timide.
Le ministre, devant cette attaque intrépide,
Recule en opposant la ruse à la valeur.
Tout en se défendant, il cherche avec ardeur
Vers quel point il pourrait percer son adversaire.
Mais le beau général, devant comme derrière,
Se trouvait protégé par les objets bénits
Que la duchesse avait cousu sous ses habits,

Sauf cependant au point où le cou s'articule
Tout au bas de la gorge avec la clavicule.
C'est là que brusquement le glaive de Floquet
S'enfonce. Malheureux général ! C'en est fait !
Te voilà renversé, conché dans la poussière !
Pour comble de malheur, insultant ta misère,
Ton féroce ennemi s'avance auprès de toi.
« Hé bien ! dit-il, voyons, es-tu content de moi ?
J'espère qu'à présent tu vas rester tranquille,
Et que tu n'iras plus semer de ville en ville

La haine et le mépris de mon gouvernement.
Va, ta revision se meurt en ce moment.
Ils reviendront à nous, traître, tous ces suffrages
Que tu nous as volés au cours de tes voyages.

Ton triomphe est fini : désormais les Français
Par d'autres que par moi ne seront plus refaits.
Au revoir ; continue à payer des poètes
Qui propagent ta gloire avec leurs chansonnettes ;
De ta témérité ce juste châtiment
Ne leur servira pas d'un petit aliment. »

Il dit, et se retire. Immobile par terre,
Déjà le général a fermé sa paupière ;
C'est presqu'un mort auquel Floquet vient de parler.
Les amis du vaincu, laissant leurs pleurs couler,
Emportent le héros tombé dans sa défaite,
Deux aux pieds, deux aux bras, un cinquième à la tête ;
Un sixième tenait le glaive, et le restant
Plaignait du général le sort déconcertant.
Mais déjà l'amitié, l'amour et la science
S'empressent pour sauver cette noble existence.

CHANT DIXIÈME

Quitte à me voir traité d'esprit paradoxal,
Je crois que sous l'amour le plus sentimental
On ne trouve jamais que le pur égoïsme.
Ce qui rend très probant cet apparent sophisme,
C'est que presque toujours nous sommes fort ravis,
Lorsque quelque malheur arrive à nos amis,
Et nous permet alors de montrer qu'on les aime.
C'est pourquoi, sous le coup de ce sentiment même,
La duchesse, une fois sa première douleur
Eteinte, se trouva charmée au fond du cœur

De prodiguer ses soins à son amant malade,
Encor que celui-ci fût quelquefois maussade.

Car la duchesse était un de ces esprits sûrs
Que la psychologie orne sans rendre obscurs.
Ne se contentant pas de voir de loin les choses,
Dans sa soif de savoir les effets et les causes,
Elle faisait passer toute sensation
A travers le tamis de la réflexion,
Travail noble, impossible à la bourgeoise obscure
Dont les œuvres d'Ohnet sont la seule pâture.

Donc la duchesse était ravie absolument
De prodiguer ainsi ses soins à son amant.
Elle n'épargnait rien d'ailleurs, rires, caresses,
Bouillons, fleur d'oranger, tisanes, bains, compresses,
Purgations avec leurs résultats fâcheux :
Rien ne la rebutait pourvu qu'il allât mieux.
En réponse à ses soins le général du reste
Faisait à chaque jour un progrès manifeste.
La duchesse voulant hâter sa guérison
Lui fit à ce moment cadeau d'une maison ;

Car depuis qu'il était à Paris le grand homme
Habitait en garni, ce qui faisait en somme
Un logis bien mesquin pour un chef de parti.
En tant qu'historien je suis assujetti

A peindre en quelques mots cet hôtel magnifique.
Mais indépendamment de l'attrait historique
Que présente à coup sûr cette description,
Elle en aura pour ceux qui, par occasion,
Du côté de Neuilly cherchent une demeure,
Car ce superbe hôtel est à louer pour l'heure.

Sur le rez-de-chaussée étaient pris les communs :
Un escalier pompeux, embaumé des parfums
De fleurs rares, menait jusqu'au premier étage
Dans un grand vestibule encombré de feuillage.
A droite, un grand salon Louis seize or et blanc
Avec un plafond peint de style assez galant;
On voyait sur les murs, parmi d'autres merveilles,
Les portraits de plusieurs femmes toutes très vieilles,
Dont Boulanger jadis fut longtemps amoureux,
Et qui le secondaient dans des marchés véreux

Le héros, en réponse aux questions pressantes
De la duchesse, avait dit que c'étaient ses tantes.
(O femmes comme on peut vous tromper aisément !
Mais vous nous le rendez avec empressement).
Auprès du grand salon en était un moins vaste,
De style japonais pour former un contraste :

Puis la salle à manger dans le goût Henri deux,
Comme en ont aujourd'hui les bourgeois luxueux ;
Water closets à droite ; à gauche belle office
Avec dégagements très grands pour le service.

Au second, le héros avait son cabinet,
Tendu de velours vert au ton chaud et discret.
On voyait dans un cadre en fausse orfèvrerie
Un tableau présentant la généalogie
Du fidèle Dillon, et ses armes : d'argent
Au lion diffamé de gueules. En pendant
Se trouvait un état détaillé du service
Qu'avait fait Rochefort par arrêt de justice.
On pouvait voir encore, outre un caméléon
Empaillé, des billets signés Napoléon,

Un sabre japonais de forme originale,
Don superbe, reçu jadis du duc d'Aumale,
Enfin, bien en plein jour, sur un socle massif,
La République au front grave et rébarbatif.
Dans un coin se trouvait une boîte à musique
Qui jouait la Revue ou quelque air identique
Sur la table un volume, entr'ouvert à dessein,
Montrait sa dédicace, écrite de la main

D'un romancier goûté par les naturalistes
« Au premier des soldats, le premier des artistes. »

Tandis que la duchesse occupait ses loisirs
A meubler cet hôtel en suivant les désirs
Que daignait exprimer son amant héroïque,
Elle n'oubliait pas non plus la politique.
Elle avait de ce chef des reproches fort lourds
A se faire ; en effet, pendant les tristes jours
Où seul son cher malade occupait sa pensée,
Dans l'horrible douleur dont elle était pressée,
La malheureuse avait négligé pleinement
D'envoyer dans l'Ardèche, où son illustre amant

S'était fait présenter, le nombre indispensable
De combattants chargés de rendre indiscutable
Le triomphe, si bien que mon pauvre héros
Avait été battu faute de camelots.
Mais peu de temps après, le sort, un beau dimanche,
Permit au général de prendre sa revanche.
La duchesse, voulant faire oublier ses torts,
Prodigua son argent, ses soins et ses efforts,
Et le dix-neuf août, on nommait le grand homme
A la fois dans le Nord, la Charente et la Somme.

Après ce beau succès, la duchesse estimant
Qu'un voyage ferait du bien à son amant,
Résolut de partir avec lui pour l'Espagne.
Pourtant auparavant, sa fidèle compagne
Voulut faire acclamer le général guéri.
On sortit le landau célèbre de l'abri
Qu'il occupait, tout plein de toiles d'araignée,
Et dans l'après-midi, suivi d'une poignée
De camelots chargés de donner de la voix,
Le général s'en fut faire son tour au Bois.

Son visage alangui, le mouchoir de baptiste
Qui comprimait son cou, ses talents de duelliste,
Sa belle barbe d'or frisée à neuf exprès,
Tout cela le rendait plus charmant que jamais.
Mainte femme installée en brillant équipage
D'un sourire engageant l'accueillit au passage,
Et quand il retrouva sa duchesse, il était
L'homme le plus heureux que la terre portait.
Le soir même tous deux partaient pour Saragosse,
Comme deux mariés en voyage de noce.

Je ne décrirai point ce voyage enchanteur.
Il faut ici tirer le rideau par pudeur

Sur une passion trop intime et trop tendre.
Et d'ailleurs par quels mots humains pourrais-je rendre
Les transports délirants de mes deux amoureux ?
Jamais on n'avait vu couple plus gracieux
Fouler le sol natal de Rodrigue et Chimène.
Il semblait que l'amour, serrant leur douce chaîne,
Ajoutait à leur flamme encore à son éveil
Tous les feux d'un climat brûlé par le soleil.

Hier devant Grenade au palais des rois Maures,
Aujourd'hui sur la mer aux rivages sonores,
Demain dans Aranjuez ou dans l'Escurial,
En tous lieux, la duchesse et son cher général
Ne peuvent rencontrer d'objet qui les séduise.
Vainement sous leurs pas la nature s'épuise
A frapper leurs esprits de tableaux enchanteurs.
Que le soleil, versant à torrent ses ardeurs
Sur les sommets encor couverts de neiges blanches,
Fasse aux flancs des sierras crouler les avalanches ;

Que la lune émergeant des nuages légers
Répande sa lueur sur les bois d'orangers ;
Que le vent embaumé mêle au bruit des cascades,
Quand vient la nuit les sons lointains des sérénades ;

La duchesse, au milieu de ce feu dévorant
Qui la brûle, ne voit que son amant, n'entend
Que ses serments d'amour, ne sent que son génie.
Par moment, évoquant le temps où l'anarchie
Sur l'Espagne en ruine agitait son flambeau,
La duchesse s'exalte aux noms de Serrano,

De Paria, de Prim. Hélas ! que ne peut-elle
Voir son cher général sur eux prendre modèle !
Combien elle aimerait sur un coursier fougueux
L'escorter au milieu des combats hasardeux !
Déjà, par la pensée, en habits de guerrière
Elle fait admirer sa valeur téméraire.
Elle suit son amant, et de son faible bras
Écarte de ses jours l'atteinte du trépas.
Souvent même en espoir l'indomptable amazone
Voit Boulanger par elle installé sur un trône.

D'autrefois, oubliant ses rêves orgueilleux,
Elle veut qu'il renonce au destin glorieux
Que la France lui garde un jour, et le conjure
De chercher avec elle une retraite obscure.
Ainsi, vers quelqu'objet que ses vœux soient poussés,
Son ivresse s'exhale en discours insensés.

Fidèle jusqu'au bout à la psychologie,
Dans ses moindres transports son âme s'étudie,
Et dans cette analyse occupant son loisir
Tire encore un nouveau plaisir de son plaisir.

En dépit du bonheur qu'au cours de ce voyage
Mon héros chaque jour recevait en partage,
Ce fut lui le premier qui parla de retour.
La duchesse eût voulu prolonger son séjour;
Boulanger invoqua la raison politique,
Et son amante alors s'inclina sans réplique.
Le couple ne faisait qu'arriver à Paris,
Quand les réceptions et les dîners exquis
Emplirent de nouveau l'hôtel de la duchesse.
Chaque monde y venait à présent. La noblesse

S'y pressait à côté du peuple et du clergé.
On ne voyait point là d'inepte préjugé;
On se traitait avec beaucoup de bienséance.
Pour les nobles, Vergoin célébrait la Régence ;
Des amis dévoués du comte de Chambord
Sur les mœurs des Kanaks consultaient Rochefort.
Même un soir certain duc, archi-millionnaire,
Déclara qu'à Damas son arrière grand-père,

Croisé jadis avec Godefroi de Bouillon,
Avait été sauvé des Turcs par un Dillon.

On eut cru qu'au milieu de cette compagnie,
Le général goûtait une joie infinie.
Mais il n'en était rien ; loin de là mon héros
Tombait dans des humeurs sombres hors de propos.
Les rides de son front, sa hâte à fuir le monde,
Sa pâleur révélaient une douleur profonde.
Tous ses amis, entre eux, dans leur zèle inquiet,
Cherchaient à deviner le mal dont il souffrait ;
Mais aucun, en dépit de leur sollicitude,
N'osait du général troubler la solitude.

Enfin n'y tenant plus, Rochefort un beau jour
Résolut de s'ouvrir avec lui sans détour.
« Vraiment, cher général, lui dit-il, je m'étonne
De cet accablement où tu tombes. Personne
Parmi tous nos amis n'y comprend rien non plus.
Quels sont donc les tourments qui te sont dévolus ?
Non-seulement tu fuis le monde, mais encore
Tu n'as plus d'appétit, ton teint se décolore,
Et tu parais au sein de tes profonds ennuis
Oublier tes amis les meilleurs, dont je suis.

D'où vient donc, cher Ernest, cette mélancolie ?
A le chercher en vain mon esprit s'ingénie,
N'es-tu pas plus heureux que ne le fut jamais
Nul mortel ? N'es-tu pas l'idole des Français ?
Ne possèdes-tu pas enfin comme maîtresse
La duchesse la plus belle que je connaisse,
Une femme adorable, à l'esprit élevé,
Et qu'on n'approche pas sans être captivé ?
Que dis-je ? Une beauté dont l'aspect seul enivre
Et pour qui l'on voudrait mourir, où plutôt vivre.

— Ah ! dit le général en fronçant les sourcils,
Tu mets précisément le doigt, mon cher marquis,
Sur le motif secret de ma tristesse immense.
Oui, puisque tu le veux, je romprai le silence,
Car je sais que je puis me confier à toi.
Tu me crois, n'est-ce pas, bien plus heureux qu'un roi ?
En effet n'ai-je pas une femme adorable
Qui chaque jour du poids de ses bontés m'accable ?
Je lui dois tout : sans elle, il me faudrait encor
Vivre comme autrefois en pillant le Trésor.

Il me faudrait encor pour acquitter mes dettes
Mendier des cadeaux aux marchands d'épaulettes.

C'est la duchesse donc qui m'a tout apporté,
Le luxe, les succès, l'honorabilité ;
Elle m'a prodigué sans répit sa tendresse ;
Elle a su transformer ma misère en richesse ;
Elle m'a fait nommer député très souvent ;
Enfin tout me prescrit d'aimer éperdument
Cette femme à la fois superbe et généreuse
Hé bien ! Cette duchesse, elle m'est odieuse !

Tu t'étonnes, marquis ? Sans doute mon aveu,
Fait si brutalement, offense quelque peu
Les scrupules profonds de ta délicatesse.
Mais n'importe ! Un besoin d'épanchement m'oppresse,
Tu m'aimes ; je t'estime ; entends-moi jusqu'au bout.
Oui, je hais cette femme. Un immense dégoût
A remplacé l'amour qui m'attirait vers elle.
Songe donc, malheureux, songe au joug qui m'attèle.
Attachée à mes pas, partout elle me suit.
Le jour, c'est déjà dur, cher marquis, mais la nuit !...

Toi-même tu le vois : je cause, elle m'épie ;
Je m'éloigne, elle accourt ; enfin cette harpie
M'impose sans relâche un supplice énervant.
Sa passion m'obsède à tel point que souvent

Je maudis le destin qui me l'a fait connaître.
Je ne jetterais pas l'argent par la fenêtre
Certes comme à présent, mais du moins je serais
Libre de diriger ma vie à mes souhaits.
Ecoute, marquis, j'aime affreusement les femmes ;
Ceci me plaît chez toi que tes mœurs sont infâmes.

Donc tu me comprendras aisément. Autrefois,
Lorsque j'étais ministre, et même avant, je crois,
Comme toi je faisais horriblement la noce,
Aujourd'hui c'est fini. Je ne sors qu'en carrosse,
J'ai des laquais poudrés, de l'or plein mes tiroirs,
Mais mon cœur a cessé de battre. Tous les soirs,
Quand mes amis s'en vont rejoindre leur maîtresse,
Je me sens envahir d'une immense tristesse.
Leur sort me faït envie. Oui, marquis, j'en suis là.
Du jour où je fus pris par cette Dalila,

Je n'ai plus qu'un désir, c'est de rompre avec elle
Pour courir derechef au plaisir qui m'appelle.
Je me sens jeune encor. D'ardentes passions
Sommeillent dans mon cœur sans occupations.
Quoi qu'il puisse arriver, je veux les satisfaire.
Écoute, je t'ai dit, sous le sceau du mystère,

Que j'avais eu jadis un songe merveilleux :
Satan même s'était présenté sous mes yeux,
Et m'avait annoncé ma fortune future.
Pour toi, ce songe était une absurdité pure.

Pourtant ce qui m'était prédit, comme tu vois,
M'est arrivé plus tard. Hé bien ! depuis un mois,
Chaque nuit j'aperçois l'Être infernal en rêve.
Il me dit : « Qu'attends-tu ? L'heure est venue ; achève
De faire ton bonheur en te fiant à moi.
Des millions de cœurs soupirent après toi.
La duchesse est bien vieille. A quoi bon feindre encore
Un amour qui te lasse et qui te déshonore ? »
C'est ainsi qu'il me parle ; en vain je me raidis,
J'appelle à mon secours la vertu, je me dis

Que l'honneur, l'intérêt et la reconnaissance
M'engagent à la fois à prendre en patience
L'amour de la duchesse. Aujourd'hui c'en est fait :
A trahir son devoir ton ami se soumet ;
Du reste, l'observer me devient impossible.
Le destin, le hasard, une force invincible
M'entraînent vers le mal sans me laisser lutter.
Je pleure, je gémis, je ne puis résister.

Appelle-moi trompeur, fourbe, ingrat, malhonnête,
Et tu me traiteras mieux que je ne me traite.

— Je me garderai bien, répondit Rochefort,
De te traiter aussi sévèrement. Le sort,
Dès qu'il s'appesantit sur les malheureux hommes,
Les conduit comme il veut, et tous tant que nous sommes,
Il nous faut bien quand même obéir à ses lois.
Je ne sais à quel point sont réels toutefois
Ces songes étonnants dont tes nuits sont remplies,
Mais certes ce serait la pire des folies
De vouloir résister à la suggestion
D'un être qui te mène à sa discrétion.

Ton bonheur, aussi bien que ta santé, t'engage
Sans tarder plus longtemps à reprendre l'usage
De ces plaisirs du corps qui jadis t'étaient chers.
Pourquoi n'y point courir? Qu'est-ce donc que tu perds?
La duchesse, entre nous, vaut-elle qu'on hésite
A la sacrifier? Quel est donc son mérite?
Sans doute elle paraît encor belle de loin
Le soir, dans un salon, quand elle a pris le soin
De teindre ses cheveux, de peindre son visage,
De rajuster ses dents, de meubler son corsage.

N'importe, cette femme aux appas émoussés
A cinquante ans, mon cher, et cinquante ans passés,
Et toi tu n'en parais que trente-neuf à peine.
Oh ! le plaisant lien vraiment que cette chaîne
Qui joint à cette vieille un homme tel que toi !
Depuis qu'elle t'a pris, je reconnais, ma foi,
Qu'elle nous a rendu de précieux offices.
Je ne conteste pas les nombreux sacrifices
Qu'elle a faits par amour pour toi. Mais cependant,
Voyons, raisonne un peu ; crois-tu qu'en acceptant

Les dîners, les présents et l'or de ta maîtresse,
Tu doives en retour l'aimer par politesse ?
Non, cette passion vous nuit à tous les deux.
Il faut la rompre. Avec son sens judicieux,
La duchesse sera la première à comprendre
Qu'à te garder encor elle ne peut prétendre.
— Hélas ! dit Boulanger, ce que je crains, marquis,
C'est en l'abandonnant, d'encourir son mépris.
Et puis elle voudra peut-être qu'on lui rende
Ce qu'elle a dépensé pour nous en propagande ?

— Fi donc ! dit Rochefort ; cela ne se peut point.
Tu n'es pas né ; sans ça tu saurais à quel point

Ces questions d'argent touchent peu la noblesse.
Mais, au fait, à quoi bon rompre avec la duchesse
Définitivement? Quoiqu'en somme son or
Ne vienne pas tout seul enrichir ton trésor,
Puisque de l'étranger tu reçois des subsides,
Ses largesses pourtant forment les plus liquides
De nos rentes. Aussi, mon cher, si tu savais
Discerner un moment où sont tes intérêts,

Tout en satisfaisant le désir qui te presse,
Tu te garderais bien de lâcher ta maîtresse.
Crois-tu qu'à son insu, tu n'arriverais pas
A prendre loin du lit conjugal tes ébats?
Est-il si malaisé d'abuser une amante?
Crois-tu qu'intelligents tous deux par notre entente
Nous n'atteindrions pas ce résultat? Veux-tu
Que ce soir j'organise un souper impromptu,
Où tu viendras gaiement faire choix d'une femme?
Déroulède au dessert dira l'épithalame,

Et Naquet, qui toujours rit comme dix bossus,
Nous cassera des noix en s'asseyant dessus.
Tu souris? Mon projet te va? C'est chose faite.
Je cours improviser notre petite fête.

Vergoin amènera des femmes. A ce soir.
Je viendrai te chercher ; feins de ne rien savoir. »
Rochefort à ces mots disparaît comme une ombre
Et laisse son ami mélancolique et sombre,
Attiré d'un côté par l'appât du plaisir,
De l'autre retenu par l'horreur de mentir.

O Muse de Zola, toi dont la langue immonde
Ne se plaît qu'aux sujets les plus sales du monde,
Daigne abaisser sur moi tes bienveillants regards.
Forcé d'accompagner jusque dans ses écarts
Mon illustre héros, je souffre le martyre
En songeant aux horreurs qu'il me reste à décrire.
Le souper annoncé déjà touche à sa fin.
Les convives joyeux, échauffés par le vin,
Sentent confusément bourdonner leurs oreilles ;
Le parquet est jonché de tessons de bouteilles ;

L'air est tout empesté de relents continus
Où se mêle à l'odeur des estomacs repus
Le parfum des œillets dont la table est couverte.
Par moment tout d'un coup d'une bouche entr'ouverte
Jaillit un long éclat de rire exclamatif,
Tandis qu'une autre exhale un hoquet convulsif.

Hélas! Que dirais-tu, malheureuse duchesse,
Si tes yeux pouvaient voir cette scène d'ivresse?
A cette heure où tu crois ton général parti
Pour pérorer devant des gens de son parti.

Le voici qui préside une orgie effroyable
Au milieu de tous ceux qui partagent ta table!
Autour d'eux un essaim de brillantes beautés
Aux costumes voyants, aux seins décolletés,
S'occupe à les charmer par leurs galanteries.
Vergoin, comme on faisait jadis aux Tuileries,
A décliné leurs noms au brave général
Qui pour chacune a su dire un mot amical.
Pour peupler ce festin d'anti-parlementaires,
Tout le quartier Marbœuf a fourni ses hétaires.

Mais on y voit aussi des femmes de haut rang.
En premier lieu, ce sont deux marquises pur sang
Qui risquent sans effroi leur bonne renommée
En l'honneur du Bayard dont leur âme est charmée;
Puis une Américaine aux dollars séduisants
Qui désire à tout prix rassasier ses sens
De ce héros fameux dans les deux hémisphères;
Puis deux ou trois bas bleus et quelques écuyères;

Enfin près de Vergoin qui la couve de l'œil
Est un siège occupé par l'aimable Sombreuil.

Cependant l'heure passe ; on se lève de table,
Et chacun dominant l'ivresse qui l'accable
S'efforce de montrer un visage riant.
Le général, toujours superbe et triomphant,
Embrasse éperdument plusieurs femmes ravies.
« Je suis content, dit-il, tu les as bien choisies,
Vergoin. Quand les Français m'auront fait stathouder,
C'est toi qui me tiendras mon parc aux cerfs, mon cher. »
Mais voici que soudain Naquet, gris comme un chantre,
Esquisse sans pudeur une danse du ventre.

Ce spectacle imprévu redouble la gaieté.
On crie, on applaudit ; tout le monde excité
Se cherche, se poursuit à travers la cohue.
Tout à coup un orchestre attaque *la Revue.*
Un chahut colossal s'organise aussitôt.
On court, chacun saisit sa danseuse à l'assaut.
Le brave général choisit l'Américaine,
Déroulède à son bras prend une Alsacienne,
La première marquise accepte Rochefort,
L'autre au cou de Dillon s'élance avec transport,

Et l'on entame en chœur le pas de la Boulange.
Chaque couple, emporté par une rage étrange,
S'agite en tous les sens, se trémousse et d'un bond
Fait sauter brusquement ses jambes au plafond.
Soudain le général tire à lui sa danseuse.
Il porte à son corset sa main audacieuse
Et son geste lascif découvre à tous les yeux.....
O ma Muse ! fuyons ce spectacle odieux.
Quel plaisir prends-tu donc, Amour, monstre barbare,
A ternir les héros que ton ardeur égare ?

CHANT ONZIÈME

En ce temps-là la France était en désarroi.
Les premiers de l'Etat foulaient aux pieds la loi ;
Ministres, sénateurs, députés, sans scrupules,
Epris d'un vif désir de grossir leurs pécules,
Trafiquaient à l'encan de leur autorité.
Non seulement chacun pouvait à volonté,
Moyennant quelqu'argent, rougir sa boutonnière,
Mais encore acheter avec licence entière
Une place, un emploi, l'arrêt d'un tribunal,
Un titre, un passe droit, bref tout en général.

Adressant un appel à l'or des gobe-mouches,
D'honnêtes gens fondaient des Sociétés louches,

Dont du reste ils savaient se retirer à temps
Avec d'énormes gains. Les autres, plus prudents,
Préféraient emprunter le secours d'un beau-frère
Ou d'un ami, chargé de conclure une affaire
Et d'en rendre le compte ensuite à leur mandant.
On le savait, mais nul ne protestait pourtant,
Car les volés comptaient sur un sort favorable
Pour faire un jour aussi ce trafic profitable.

Alors sortit du sein du peuple un justicier
Qui s'appelait Gilly. C'était un ouvrier
Qui faisait des tonneaux. Dieu, lui mettant la foudre
A la main, lui dit : « Va ! Hâte-toi de dissoudre
La Chambre, ce ramas d'escrocs et de bandits :
Dénonce les voleurs qui pillent ton pays ! »
Et Gilly répondit : « Votre bonté m'accable,
Seigneur, mais je ne suis qu'un pauvre misérable
Ignorant et borné. Donc, sans vous offenser,
Daignez me dire au moins qui je dois dénoncer.

— Va ! reprit le Seigneur, dénonce tout de même.
Sur les puissants du jour lance ton anathème :
Je conduirai tes coups au but qu'il faut toucher ! »
Et l'ouvrier Gilly, sur-le-champ, sans broncher,

Se mit à dénoncer en son langage inculte.
Alors se produisit un immense tumulte.
Les dénoncés en bloc lui tombant sur le dos
Assignèrent Gilly devant les tribunaux ;
Le justicier fut mis en prison pour ses crimes,
Et l'on distribua ses biens à ses victimes.

O Rouvier ! ô Baihaut ! ô Cazot ! ô Raynal !
Gens loyaux, gens très bons, miroirs de sens moral,
Trônes de pureté, réceptacles de gloire,
Temples d'honneur, vaisseaux de splendeur, tours d'ivoire,
Etoiles du matin, merveilles de nos jours,
Sages conservateurs des fonds secrets, secours
Du pauvre actionnaire, ornements de nos fastes,
Gens très forts, très puissants, très vertueux, très chastes,
Combien vous avez dû souffrir au fond du cœur
Des accusations de Gilly l'imposteur !

Mais, puisque grâce à Dieu votre cause est gagnée,
L'insulte vous sera désormais épargnée.
Les tribunaux saisis en chœur vous ont absous ;
Le public à son tour s'est prononcé pour vous,
Et maintenant encor tout le monde s'accorde
A trouver que Gilly méritait bien la corde.

Puisse donc son destin faire réfléchir ceux
Qui voudraient dénoncer les puissants vicieux
Au lieu de s'arranger ensemble à l'amiable,
Ce qui presque toujours est bien plus profitable.

Si je rappelle ici cette histoire d'antan,
Ce n'est que pour flétrir un perfide cancan,
D'après lequel Gilly, l'austère démocrate,
Se serait sans pudeur laissé graisser la patte
Par l'argent corrupteur du brave général
Pour dénoncer Rouvier et son ami Raynal.
Une imputation si bassement formée
Ne peut de mon héros ternir la renommée.
Du reste tout son temps était alors acquis
Aux travaux qu'il faisait pour sauver le pays.

Qu'on en juge plutôt. Quatre fois par semaine
Le soir il s'arrachait de son amante en peine
Pour aller, disait-il, avec des ennemis
Du régime actuel, tenir près de Paris,
Dans un vieux souterrain, un conciliabule
Où figuraient beaucoup de gens à particule
Et qui le plus souvent durait jusqu'au matin.
Plusieurs fois la duchesse avec un ton câlin

Avait sollicité la faveur d'entreprendre
Cette course avec lui ; mais bien loin de se rendre

A ce vœu naturel, il l'avait rejeté,
Car la duchesse aurait compromis sa santé
Dans ce vieux souterrain dont l'air était humide.
Il jura même avec un sang-froid intrépide
Qu'on y voyait parfois des spectres biscornus.
La duchesse effrayée alors n'insista plus ;
Mais lorsque son amant s'en allait de chez elle,
Le soir, elle souffrait une angoisse mortelle,
Et quand au petit jour il rentrait échiné
Elle allait le coucher dans son lit bassiné.

Les meilleurs partisans du général du reste
L'accusaient hautement d'inaction funeste
Quand une heure passait sans qu'on parlât de lui.
« Hé quoi ! s'écriaient-ils tout tristes, aujourd'hui
Carnot avec sa bande, en carrosses de princes,
S'en va pompeusement visiter ses provinces ;
A peine s'il entend quelques rares sifflets ;
En revanche partout il reçoit des bouquets,
Des robes pour sa femme, et souvent pour lui-même
De beaux gilets en poil de chien d'un prix extrême.

Et toi tu ne fais rien ! Tu t'endors au milieu
De tes succès passés ! Qu'attends-tu donc, morbleu ?
Allons, éveille-toi. Parle, vomis l'insulte,
Préside des banquets, excite le tumulte
Afin que les Français constatent bien toujours
Que tu t'occupes d'eux. » Frappé de ces discours,
D'abord le général tous les jours fit connaître
Le théâtre où le soir on le verrait paraître.
Chaque fois sa présence excitait des transports
Si brûlants qu'ils faisaient la rage des ténors.

Mais tout cela n'était pour lui qu'un intermède.
« Ecoute-moi, lui dit un matin Déroulède,
Il ne te suffit pas d'aller de temps en temps
Te faire saluer par les honnêtes gens.
Il te faut les moyens de soulever la rue,
Lorsque tu jugeras que l'heure en est venue.
Hé bien ! mon cher, je viens t'apporter ces moyens.
Sous mes ordres rangés, cent mille citoyens,
Les meilleurs, les plus purs de leurs compatriotes
Marcheront avec toi, quand tu mettras tes bottes,

Pour aller châtier la bande de gredins
Qui de notre pays dirige les destins.

Désormais sois leur chef, car toi seul en est digne.
En même temps reçois de mes mains, comme insigne
De ton commandement, cette trique d'honneur
Dont tu te serviras, j'espère, en vrai Ligueur. »
Déroulède, en disant ces paroles, présente
Au brave général une canne effrayante
Sur laquelle on lisait ces mots « Cogne dessus ».
En outre il a prescrit aux Ligueurs résolus

De venir protester pour le vingt-six octobre
Contre un gouvernement d'infamie et d'opprobre.
Le héros aussitôt convoque ses amis,
Et le jour indiqué, la moitié de Paris
S'apprêtant au combat descendait dans la rue.
Le brave général affirmait qu'à sa vue.
Ses ennemis fuiraient immédiatement
Sans même résister. Mais au dernier moment,
Il consentit, vaincu par la duchesse en larmes,
A demeurer chez lui loin du fracas des armes.

Les meetings à Paris sont souvent dangereux ;
Mais ce jour-là surtout, bien qu'ils fussent nombreux,
Les amis du héros n'étaient point à la noce.
A peine les voit-on descendre du carrosse,

Que des milliers de bras viennent les arrêter.
L'exécrable Floquet est allé recruter
Au bagne des bandits et des récidivistes
Pour faire chouriner les revisionnistes !
En vain l'ardent Vergoin, méprisant le danger.
Veut parler en faveur du brave Boulanger.

La foule sous ses cris étouffe sa harangue ;
Il faut faire marcher les poings et non la langue.
En effet les pavés déjà sillonnent l'air
Et de loin, la police arrive, sabre au clair,
Au secours des bandits. D'autre part la cohorte
Des courageux Ligueurs accourt prêter main-forte
Aux amis du héros. L'indomptable Dillon
Assomme cinq agents à grands coups de bâton,
Et Déroulède crie avec sa voix vibrante :
« Il en a tué cinq ; moi, j'en tuerai cinquante ! »

Il dit, et s'élançant avec d'horribles cris
Sur les sergents de ville, arrache leurs habits.
Mais soudain les bandits au sein de la mêlée,
Sortant des revolvers, font feu. D'une volée,
Ils étendent à terre au moins trente Ligueurs,
Et sur-le-champ, poussant d'effroyables clameurs,

Il s'élancent en bloc contre leurs adversaires.
Ceux-ci, frappés d'effroi par la mort de leurs frères,
Hésitent, et de l'œil se consultent entre eux.
Les agents, revenant au combat plus nombreux,

Assaillent brusquement Déroulède, et ces drôles
Arrachent à leur tour de dessus ses épaules
Sa grande houppelande. Ivre de désespoir,
Déroulède s'efforce en vain de la ravoir.
« A moi ! s'exclame-t-il, à moi les patriotes !
Lâches ! laisserez-vous votre chef en culottes ?
Vengeance ! Suivez-moi, cet affront veut du sang ! »
Et d'un bond au combat il revient prendre rang.
Pendant ce temps, Naquet au destin qui l'opprime
Oppose également un courage sublime.

Sans pitié, sans pudeur, ce vieillard chargé d'ans
Allait être égorgé, lorsque ses partisans,
Tombant sur les bourreaux comme un choc de mitraille,
Le délivrent soudain. Mais durant la bataille
Hélas ! il a perdu son fond de pantalon ;
Par bonheur il lui reste encor son caleçon.
Cependant le combat déjà touche à son terme.
Sur presque tous les points les Ligueurs tiennent ferme,

Mais il est évident qu'ils sont à bout d'efforts.
Quarante-cinq des leurs, en effet, de leurs corps

Encombrent les trottoirs, les ruisseaux, la chaussée.
Beaucoup d'autres, pestant après leur odyssée,
Gisent, les bras cassés ou le crâne fendu.
Déroulède lui-même, estimant tout perdu,
Renonce à recouvrer sa grande houppelande.
Il forme autour de lui ses compagnons en bande,
Et, chargeant ses Ligueurs de résister encor,
Il s'empare, suivi de son état-major,
D'un tramway, qui par là passait à peu près vide
Et qui les conduit loin du combat fratricide.

Ils ne s'en vont pas tous, hélas ! L'infortuné
Vergoin, par sa fureur belliqueuse entraîné,
Vient d'être fait captif. En vain il hurle, il pousse
Des appels effrayants, il crie à la rescousse.
Seul, le ricanement des vainqueurs lui répond.
L'un d'eux, dardant sur lui son regard furibond,
Saisit son pistolet. « Ton âme est-elle prête ?
Dit-il. Attention ! je te vise à la tête ».
Mais voici qu'une femme aux habits en lambeaux
S'élance tout à coup au devant des bourreaux.

« Grâce ! dit-elle en pleurs, grâce ! je vous en prie !
Arrachez-moi l'honneur, mais laissez-lui la vie ! »
En prononçant ces mots, la plaintive Sombreuil
Au pied des assassins abaissait son orgueil.
Elle avait vu saisir son amant dans la rue ;
Aussitôt sur ses pas elle était accourue,
Et, hasardant ses jours, venait sauver les siens.
Brusquement ces bandits et ces faubouriens
Se sentirent émus, en dépit de leur rage,
Devant tant de beauté, de grâce et de courage.

« Tu veux que ton amant sorte vivant d'ici ?
Dit l'un d'entre eux. Hé bien ! il faut boire ceci. »
Et la main d'un bandit à la mine expressive
Présentait à Sombreuil, aussi morte que vive,
Un grand verre rempli d'eau sale de ruisseau.
Elle tremble ; un frisson fait tressaillir sa peau ;
Sa paupière déjà semble prête à se clore.
Mais Vergoin d'un regard lamentable l'implore ;
Et sur-le-champ Sombreuil, réprimant un hoquet,
Prend le verre en sa main et le vide d'un trait.

Les cœurs les plus grossiers respectent le courage.
Ce ramas de bandits assoiffés de carnage,

Profondément touché d'un si beau dévouement,
Remet en liberté Sombreuil et son amant.
Puis, tandis que le camp des Ligueurs se débande,
Les vainqueurs, arborant la grande houppelande
De Déroulède au bout d'un immense piquet,
Descendent triomphants vers l'hôtel de Floquet
Affirmer à grands cris leur amour énergique
Pour l'or des fonds secrets et pour la République.

Quand Déroulède apprit au héros son échec,
« Tant pis, dit Boulanger. Tiens, prends, mon cher. Ave
Ce rouleau d'or achète une autre redingote,
Et partage le reste à chaque patriote ;
Tes Ligueurs me sont chers encor, bien que battus.
L'émeute jusqu'ici nous a toujours déçus.
Hé bien ! soit, je vaincrai par les armes légales,
J'en prendrai mon parti ». Ces paroles loyales
Eurent leur récompense : avant la fin du mois
D'un député Paris avait à faire choix.

Je ne reviendrai pas sur cette période,
Qui n'a point présenté du reste d'épisode
Digne d'être transmis à la postérité.
Comme on le prévoyait, après être resté

Pendant quarante jours sous la colle de pâte,
Après que des milliers d'afficheurs à la hâte
Eurent couvert ses murs, ses arbres, ses trottoirs
D'innombrables placards verts, bleus, rouges ou noirs,
Paris, pour s'enlever cet affreux cataplasme,
Nomma le général avec enthousiasme.

Après un tel succès, le brave général
Excita du pays l'engouement colossal.
Subissant l'ascendant de son noble génie,
La France saluait son étoile bénie.
Le monde entier voulait lui parler ou le voir.
On se le disputait; il avait chaque soir
Trente invitations à dîner. Toute femme
Avait ses traits gravés dans le fond de son âme.
Des cuisinières même, oubliant leurs fourneaux,
Devenaient tout à coup folles pour mon héros.

Voyant de son amant le succès incroyable,
La duchesse voulut inviter à sa table,
Un soir, en son honneur, tout le noble faubourg.
Sans doute des marquis, des ducs jusqu'à ce jour
Avaient vu fréquemment le général chez elle;
Mais ils venaient tout seuls, amenés par leur zèle

Pour le renversement d'un régime odieux,
Tandis qu'à ce dîner il s'agissait pour eux
De compromettre aussi leurs femmes en présence
De plusieurs citoyens dépourvus de naissance.

Le magnifique hôtel de la duchesse un soir
Néanmoins fut ouvert tout grand pour recevoir
Les plus illustres noms de notre vieille France.
Certainement, parmi cette noble affluence,
Beaucoup de gens prudents venaient congratuler
Rochefort, le priant de ne pas pétroler
Leurs hôtels, quand viendrait la prochaine Commune.
Quelques autres, surpris de voir une lacune
Dans leur d'Hozier au nom célèbre de Dillon,
Voulaient absolument en savoir la raison.

Mais la plupart étaient venus chez la duchesse
Pour voir dans sa splendeur, son succès, sa jeunesse,
Le plus beau, le plus grand de tous les généraux.
Cette invitation arrivait à propos;
Aussi tous les salons, bien avant l'heure exacte,
Étaient déjà remplis d'une foule compacte.
Tel, lorsqu'une diva de passage à Paris
Vient nous faire admirer ses gloussements exquis,

Le high-life, aussitôt qu'on commence à l'apprendre,
Accourt à l'Opéra s'écraser pour l'entendre.

Quand la duchesse, ayant le général au bras,
Apparut tout à coup rayonnante d'appas,
Et qu'elle vit partout ses meilleures amies
Lancer sur son amant des œillades hardies,
Son orgueil redoubla ses feux pour Boulanger ;
Et lorsqu'elle passa dans la salle à manger,
On aurait juré voir Flore au bras de Zéphyre.
Mais, à propos de salle à manger, je dois dire
Quel fut exactement le menu du dîner.
Ce n'est pas un détail qu'on puisse éliminer.

Consommé Louis quinze et soupe à la tortue.
— Hors d'œuvre variés — Caviar russe — Morue
boulangère et turbot Chambord — Noix de chevreuil
Et filet Richelieu — Lapins à la Sombreuil.
— Poularde financière et canards patriotes.
— Haricots panachés — Navets farcis — Carottes
révision — Salade au jus — Sorbets au rhum
— Bastille de nougat — Gâteau referendum
— Bombe coup d'État — Glace à la vanille — Pêche
au vin — Fruits variés — Petits fours de l'Ardèche.

Mais ce qu'on admirait le plus dans son repas,
Ce n'étaient point ces mets rares et délicats,
C'étaient l'esprit, la grâce et l'entrain des convives.
Quand le héros parlait, les faces attentives,
Pour marquer leur respect, s'épuisaient en efforts;
Quand il ne disait rien, les invités alors
Prodiguaient les discours gracieux pour lui plaire.
« Certainement, disait un duc sexagénaire,
Monsieur le général, votre sort est fort beau.
Mais vraiment ce doit être un terrible fardeau

D'aller de temps en temps, ainsi que vous le faites,
Banqueter chez le peuple et partager ses fêtes.
On doit être bien mal dans de pareils milieux.
— Mon Dieu ! j'y vais aussi rarement que je peux,
Répondit Boulanger, car cela me dégoûte.
Aussi, quand on m'invite à casser une croûte
Aux troquets de Charonne ou de Ménilmontant,
Je décline toujours cet honneur rebutant.
Mais quand je suis prié chez les gens du grand monde,
Alors c'est différent, j'accepte à la seconde.

— Je vous comprends fort bien, reprit le duc flatté.
Pour tout homme d'esprit, notre société

Doit avoir plus d'attraits que celle du vulgaire,
Bien que dans notre temps révolutionnaire
La noblesse ait perdu bien du prestige, hélas !
— Holà ! Monsieur, cria Dillon, n'insultez pas
La noblesse, sinon vous m'en rendriez compte.
— A Dieu ne plaise, dit le duc, monsieur le comte.
J'exprimais simplement le regret qu'à présent
La noblesse n'ait point de pouvoir suffisant.

— Oui, reprit Rochefort, aujourd'hui la canaille
Chez nous cherche à jouir plus qu'elle ne travaille.
Mais quand ce sera nous qui la gouvernerons,
Nous saurons mettre un frein à ses prétentions.
— Et vous accomplirez une œuvre salutaire,
Dit le duc. Savez-vous que vous pourriez bien faire,
Monsieur de Rochefort, un ministre excellent
De la justice ? — Soit, reprit nonchalemment
Rochefort, je le crois aussi ; car, je m'en flatte,
Ce département m'est connu de longue date.

— Et Monsieur Boulanger, s'écria brusquement
Une jeune comtesse au visage charmant,
N'est-il pas quelque poste où son mérite aspire ?
— Il est vrai, dit une autre avec un fin sourire ;

Vous êtes nécessaire au bonheur du pays.
— C'est certain, déclara vivement un marquis.
Vous seriez tout à fait superbe en connétable.
J'y pensais ce matin en me mettant à table.
— Voyons, n'est-ce pas, dit le duc, qu'en vérité
Vous n'êtes point hostile à toute royauté ?

— On sait bien, s'écria plaisamment un vidame,
Que quatre fois par jour le général proclame
Qu'il est et qu'il prétend rester républicain.
Mais nous n'en croyons rien. Le général est fin ;
Ses promesses ne sont que des moyens habiles
De grouper sur son nom les voix des imbéciles.
— N'est-ce pas, dit le duc de sa plus douce voix,
Que nos princes vous sont aussi chers qu'autrefois
Et que vous béniriez le jour, comme il est juste,
Qui vous rappellerait sous leur pouvoir auguste? »

Le général, pressé par ces questionneurs,
Restait silencieux. Ses regards gouailleurs
Contemplaient vaguement la masse des convives,
Qui lui faisaient en chœur ces demandes naïves.
« Je vous comprends, reprit le duc de sa voix d'or ;
Vous ne désirez pas vous compromettre encor.

Et vous avez raison, Monsieur : En politique
Le silence est toujours d'une bonne tactique.
Mais nous nous entendons quand même vous et moi.
Monsieur le général, à la santé du Roi ! »

CHANT DOUZIÈME

Cependant, accablé d'affronts et de chagrin,
Floquet avait rendu son portefeuille enfin.
Carnot, plissant son front en accent circonflexe,
Demeura plusieurs jours extrêmement perplexe ;
Puis il manda Rouvier, Constans et Thévenet.
« Vous me voyez, dit-il, Messieurs, bien inquiet.
Si vous m'aimez, daignez agréer ma requête.
On m'a dit que chacun de vous était honnête,
Et que vous étiez tous à l'abri des soupçons,
Ce qui n'est pas commun au temps où nous vivons.

Bref, vous seriez, d'après un bruit très véridique,
Les meilleurs citoyens de notre République.

Hé bien ! j'ai résolu, Messieurs, de vous offrir
A tous les trois un beau portefeuille à tenir.
Vous, Rouvier, vous aurez, n'est-ce pas, les Finances,
Car vous connaissez l'art de faire des dépenses
Comme en fait un Rothschild avec très peu d'argent.
Appliquez à l'État ce précieux talent,
Et nous verrons bientôt nos caisses anémiques
D'un excès de ducats devenir pléthoriques.

Quant à vous, Thévenet, on dit que vous avez
Certains amis qui font très bien les seings privés.
Aussi, pour m'assurer leur précieux office
Au besoin, j'ai voulu vous donner la Justice.
Tâchez, si vous pouvez, de vous associer
Un procureur auquel on puisse se fier.
Pour vous, mon cher Constans, je n'ai rien à vous dire ;
Pour mener le vaisseau de l'État qui chavire,
Vous en savez plus long qu'un pauvre ingénieur
Comme moi. Cher ami, prenez l'Intérieur.

Et maintenant, Messieurs, votre patriotisme
Saura-t-il écraser enfin le boulangisme ? »
Les ministres tous trois dirent d'un ton ferme : Oui !
« Je consens, s'écria Rouvier tout réjoui,

A dépenser par an dix mille francs de rente
Seulement, si d'ici quinze jours je n'invente
Un moyen excellent tiré des fonds secrets
D'abattre le parti boulangiste à jamais.
— Et moi, dit Thévenet, qu'on m'appelle faussaire
Si je ne trouve pas le nombre nécessaire

D'écrits compromettants pour faire condamner
Tous les individus qui pourraient nous gêner.
— Et moi, mes chers amis, dit Constans, je m'engage
A rendre à Norodon sa ceinture, ce gage
D'estime et d'amitié dont il m'avait fait don,
Si d'ici peu de jours par le fer, le poison,
La balle ou le gourdin, mes agents de police
Des factieux n'ont pas encore fait justice.
Dans un mois au plus tard, j'en suis bien convaincu,
Le dernier boulangiste enfin aura vécu.

— C'est parfait, dit Carnot. Chers amis, je constate
Que chacun d'entre vous est un bon démocrate.
Hé bien ! faites-moi donc l'honneur sans vous gêner
De partager ce soir mon modeste dîner.
Amusons-nous, tandis qu'il en est temps encore.
Vous me raconterez vos amours que j'ignore,

Vous, mon cher Thévenet, car on dit qu'à Lyon
Vous vous étiez acquis la réputation
D'un vert galant. Allons, n'est-ce pas, que l'on rie !
J'entends me divertir une fois dans ma vie. »

Cinq ou six jours à peine après cet entretien
Empreint d'un sentiment vraiment cornélien,
Les amis du héros plongés dans la tristesse
Envahissaient soudain l'hôtel de la duchesse.
Les plus calmes étaient pleins d'appréhensions :
Les ministres suivant leurs résolutions
Parlaient d'anéantir d'abord les Patriotes,
Et tout de suite après d'attacher les menottes
Au brave général pour le mettre en prison.
Aussi lui donnait-on des conseils à foison.

« Mon général, disait un Ligueur, je possède
A Paris un immeuble énorme où l'on accède
Par onze boulevards différents. Venez-y ;
Jamais certainement vous n'y serez saisi.
— Non, disait un second, non, pas de double issue.
Laissez-nous seulement, de peur qu'on ne vous tue,
Former autour de vous une garde d'honneur.
— Si l'on vous prend, criait un troisième Ligueur,

Général, ne mangez que des œufs à la coque.
On ne peut être trop prudent à notre époque.

— Ou plutôt, s'écria la duchesse, demain.
Sauvez-vous en Belgique avec le premier train,
— Oui, dirent plusieurs voix, oui, partez à Bruxelles.
— Merci, mes chers amis, de vos conseils fidèles,
Répondit Boulanger, se levant brusquement,
Mais je ne veux en suivre aucun pour le moment.
Je suis tranquille, allez. On prétend à cette heure
Qu'une troupe d'agents, violant ma demeure,
Doit m'apporter bientôt les fers ou le trépas.
Rassurez-vous, Messieurs, on ne l'osera pas.

Et quand même on viendrait attenter à ma vie,
Serait-ce une raison pour quitter ma patrie ?
Quoi ! tandis que j'aurais toute ma liberté,
Chacun de mes amis serait persécuté !
Tandis que je ferais à mon gré mes affaires,
Mon bon Naquet ferait des chaussons de lisières !
Mais je serais un lâche ! un coquin ! un maraud !
Non, mes chers compagnons, dussé-je à l'échafaud
Être conduit demain dans une carriole,
Je ne partirai pas, j'en donne ma parole ! »

Ce langage si fier ayant calmé l'effroi
Qui glaçait tous les cœurs, chacun s'en fut chez soi,
Extrêmement content, excepté la duchesse,
Qui, bien que s'en cachant, resta l'âme en détresse.
La duchesse, en effet, avait de grands ennuis.
A présent son amant presque toutes les nuits
La laissait pour partir en courses solitaires.
La duchesse à la fin, flairant quelques mystères,
Alla trouver un jour une agence en priant
De faire un peu filer chaque nuit son amant.

Un procédé pareil était vilain, sans doute ;
Mais est-ce qu'un amour vraiment profond écoute
La voix de la raison. Et d'ailleurs à présent
Un grand nombre d'époux entre eux en font autant.
L'agence mit trois jours à donner sa réponse.
Boulanger, sous le nom de Monsieur Saint-Alphonse,
Allait voir fréquemment une riche Yankee,
Ex-marchande de porcs à New-York, et chez qui
Il demeurait la nuit : on produisait du reste
Plusieurs lettres de lui d'un sens très manifeste.

En recevant ce coup aussi brutalement,
La duchesse faillit perdre le sentiment.

Elle pensa mourir : par bonheur la colère
Vint lui rendre soudain sa vigueur ordinaire.
D'un bond elle courut trouver le général ;
Tranquille, celui-ci, penché sur un bocal,
Distribuait du pain à quelques poissons rouges.
« Don Juan de ruisseau, monstre, coureur de bouges,
S'écria la duchesse avec brutalité,
Est-ce ainsi qu'on insulte à ma crédulité ?

Hé quoi ! lorsque la nuit dans mon lit solitaire,
Je croyais ta présence au Parti nécessaire,
Quand je priais le ciel d'épargner mon époux,
Infâme, tu courais à d'affreux rendez-vous !
Et quand, au petit jour, tu revenais sans forces
Le chef branlant, les yeux vagues, les jambes torses,
Je montais te border de mes mains dans tes draps !
Ah ! va, vous n'êtes bons qu'à mettre en un seul tas,
Vous autres hommes ! Tous, tous, vous êtes semblables :
Fourbes, cupides, vils, lâches et méprisables.

Et qu'est donc cette femme avec qui tu t'es mis ?
Est-elle née, au moins ? Mais non ! Tiens, j'en frémis
Pour toi. Tomber si bas ! Peut-être est-elle riche ?
Mais quand même ! Pour toi jamais ai-je été chiche,

Moi qui te fournissais des millions par an !
Peut-être achète-t-on cette femme à l'encan ?
Sa beauté, sa jeunesse, ont pu te faire envie
Mais moi, ne suis-je pas aussi jeune et jolie ?
Peut-être bien qu'encor, les hommes sont si sots,
Tu l'aimerais..... Hé bien ! voyons, dis quelques mots.

Je t'accuse, réponds, défends-toi, misérable !
Dis-moi qu'un tel amour serait invraisemblable.
Que tu m'aimes toujours et que ces lettres-ci
Ne sont qu'un vil papier de mensonges noirci ! »
— Madame, répondit Boulanger, je n'ai cure
De vouloir derechef nier ma signature,
Par la double raison que ce serait très mal,
Et que vous possédez en main l'original.
Ces lettres sont de moi, Madame, je l'avoue.
Dussé-je voir pâlir encore votre joue,

Je vous dirai de plus que mon cœur en effet
S'est laissé captiver par un nouvel objet.
De grâce, écoutez-moi jusqu'au bout. Cette femme
Que vous me reprochez, oui, je l'aime, Madame.
Si j'étais simplement un homme au nom obscur,
Je ne vous ferai point ces aveux à coup sûr.

J'essaierais d'excuser mon crime tête basse,
Je verserais des pleurs, j'implorerais ma grâce,
J'accuserais des sens l'entraînement fatal.
Moi, je n'en ferai rien. L'illustre général

Dont cinq départements ont fait leur mandataire,
Le sage rédempteur, dont la voix salutaire
A la France bientôt imposera des lois,
Sûrement peut aimer deux femmes à la fois.
Certes, ne croyez pas que mon cœur vous repousse.
Non, votre affection m'est toujours aussi douce.
Mais, sans vous faire tort, j'estime que je puis
Vous donnant tous mes jours vous prendre quelques nuits
Enfin, pour épargner d'inutiles paroles,
Mon cœur est assez grand pour servir deux idoles.

— Malheureux ! s'écria la duchesse. Est-ce ainsi
Que dans l'abjection ton cœur s'est endurci ?
Quoi, c'est là le regret que tu me manifestes ?
Au lieu de m'assurer qu'à présent tu détestes
Ton infamie, au lieu de tomber à genoux,
D'apaiser humblement mon douloureux courroux,
Tu l'excites encore avec tes railleries !
Non content de briser mon cœur, tu l'injuries !

Enfin, tu viens m'offrir de partager à deux
Ce que tu peux donner de transports amoureux !

As-tu donc oublié qui je suis, misérable ?
Moi, qui garde, rangés en file interminable,
Deux cents portraits d'aïeux de face ou de profil,
Et dont la race, noble à partir de l'an mil,
A nos rois autrefois a donné des maîtresses !
Auprès de mes grandeurs songe à tes petitesses.
Tu me parles du rang glorieux qui t'attend ?
Tu vantes ta valeur, ton succès éclatant
Qui déjà te permet de t'exprimer en maître,
Mais c'est moi qui t'ai fait ce que tu parais être !

Un jour tu t'es trouvé sur mes pas ; tu m'as plu.
Mais tout en te prenant pour amant, j'ai voulu
Te voir digne de moi. Crois-tu que ton mérite
Jusqu'ici t'ait valu ton triomphe insolite ?
Détrompe-toi, mon cher ; mon or seul t'a donné
Ta réputation, ton succès spontané,
Des amis, de l'estime et surtout des suffrages.
Et si je te chassais comme un laquais à gages,
Demain chacun fuirait avec dérision
L'âne que j'avais fait prendre pour un lion !

— Ne faites point cela, par charité, Madame !
Avant de me bannir, arrachez-moi mon âme,
S'écria vivement le brave général.
Oui, je me suis conduit en amant déloyal ;
Oui, je vous ai trompée ; oui je suis bien coupable.
Appelez-moi parjure, ingrat, fou, misérable,
Tout ce que vous voudrez, mais ne me chassez pas.
Je me suis efforcé sans réussir, hélas !
D'étouffer dans mon cœur la passion naissante
Qui de la trahison devait m'ouvrir la pente.

Vains efforts ! Un pouvoir suprême m'entraînait,
Et rempli de remords j'ai fait ce que j'ai fait.
Fus-je réellement criminel ? Je le nie.
Vous qui fîtes toujours tant de psychologie,
Vous savez que le libre arbitre est un vain mot,
Et que le malheureux qui monte à l'échafaud
Par un arrêt injuste est déclaré coupable
De crimes dont au fond il n'est pas responsable.
Vous le savez, Madame ? Hé bien ! accordez-moi
Un pardon qui m'oblige à vous rendre ma foi.

— Quoi ! tes noirceurs me sont à peine découvertes,
Et tu veux ton pardon tout de suite ? Non certes,

S'écria la duchesse avec emportement.
— Cher trésor ! répondit Boulanger tendrement,
Vois, je tombe à tes pieds. Regarde-moi, j'embrasse
Tes genoux adorés et je baise la trace
De tes pas. Par pitié, donne-moi mon pardon.
Je t'idolâtrerai d'une telle façon,
Vois-tu, que désormais ton sort fera l'envie
De tout ton sexe. Ainsi qu'autrefois, notre vie

Ne sera qu'un tissu brillant de soie et d'or.
Sans cesse à mes côtés, tu seras mon Mentor,
Mon amour, mon désir, mon espoir, ma conquête.
Tu ne me réponds pas ? Tu détournes la tête ?
Chère duchesse, hé quoi ! M'abandonnerez-vous,
Quand peut-être je vais succomber sous les coups
D'une ligue innombrable à ma perte occupée ?
Pardonnez-moi ! Sinon, de cette même épée
Dont jadis j'ai si bien défendu mon pays,
Je me perce le cœur pour fuir votre mépris ! »

Mais sans prêter l'oreille à ce pressant langage,
La duchesse gardait son sévère visage,
Et laissait son amant se traîner sur ses pas,
Quand la porte soudain s'ouvrit avec fracas.

« C'est moi ! dit Rochefort tout pâle et hors d'haleine,
Cette fois c'en est fait : la nouvelle est certaine.
Ce soir même, ce soir, cent gardes à cheval
Sont chargés d'enlever ici le général,
Et sur-le-champ l'un d'eux sitôt la chose faite
D'un coup de pistolet lui cassera la tête !

— Grand Dieu ! dit la duchesse avec accablement,
Ernest, mon pauvre Ernest, quel triste évènement !
— Tu m'appelles Ernest, donc tu m'aimes encore !
S'écria Boulanger. — Je t'aime, je t'adore,
Répondit la duchesse en tombant à genoux
Contre le général. Cher ange, embrassons-nous.
Je te vois malheureux ; il suffit, je pardonne.
— Juste ciel ! le terrible avis que je leur donne
Leur a troublé l'esprit ! s'écria Rochefort
En les voyant par terre unis dans ce transport.

— Non, non, mon cher marquis, s'écria la duchesse
En sautant brusquement sur ses pieds d'une pièce.
Plus tard vous saurez tout ; mais nous sommes pressés,
De grâce, apprenez-nous ce que vous connaissez.
— Hé ! cria Rochefort, je viens de vous le dire.
Tous vos amis, d'après la rumeur qui transpire,

Dans la Seine ce soir seront déjà tombés.
Moi-même, avec Dillon, nous sommes englobés
Dans cet arrêt inepte, infâme et sanguinaire.
— O mon Dieu ! s'écria le général. Que faire ?

Je ne puis pourtant pas mourir comme cela !
— Partons, dit la duchesse, oui, fuyons au-delà
Des frontières. Prenons l'express pour la Belgique.
— Certes, dit Rochefort, ce serait très pratique,
Si nous pouvions tomber juste à l'heure du train.
— Toujours, dit Boulanger, montons dans un sapin,
Au besoin nous prendrons une locomotive.
— On monte l'escalier ! ! dit Rochefort. Qui vive !
Les gendarmes peut-être ? Ecoutez ! Malheureux
Que nous sommes ! — Mais non ! espèce de peureux,

Dit la duchesse, c'est Dillon seul, sans gendarmes,
Ce Rochefort vraiment nous donne des alarmes !
— Oui, c'est moi s'écria Dillon, c'est moi qui viens
Pour nous sauver, unir à vos efforts les miens.
Mon landau nous attend tous les quatre à la porte.
En partant, je l'ai fait emplir de toute sorte
De masques, de lorgnons fumés, et de faux nez.
Nous les mettrons en route, et ces soins terminés,

En cinq heures, à moins d'anicroches nouvelles,
Sans être reconnus, nous atteindrons Bruxelles !

— Fuyons donc ! s'écria le brave général !
Certes un tel départ n'a rien de triomphal,
Mais je dois conserver un chef à notre cause,
Et puisqu'on ne voit pas un Français qui s'expose
Pour défendre mes jours, quittons ce sol ingrat !
On va nous accuser de partir sans combat,
De laisser nos amis à la miséricorde
De gens qui les tueront par le fer ou la corde,
Enfin de nous sauver comme de vrais poltrons.
Qu'on nous insulte, soit. Bientôt, nous reviendrons !

CHANT TREIZIÈME

Un mois s'était passé déjà, quand un matin
La duchesse rentra dans son hôtel enfin.
Dans ce court laps de temps, par combien d'infortunes
Elle avait expié les grandeurs importunes
Où devait l'élever un jour le sort changeant!
Elle-même croyait rêver en y songeant.
Tout d'abord, cette fuite effroyable en Belgique ;
Son amant presque mort de sa terreur panique ;
Jusqu'au dernier moment la peur d'être arrêté
Sous le déguisement qu'on s'était adapté.

Puis à peine remis de ces transes mortelles,
Juste comme on allait s'installer à Bruxelles,

On recevait soudain une invitation
A quitter le pays sans explication
Il fallut donc partir et chercher des rivages
Où l'on fût à l'abri de semblables outrages.
La brumeuse Angleterre, en cette conjoncture,
Offrait aux exilés une retraite sûre.
Aussi deux jours plus tard, ceux-ci, par un temps sombre,
Arrivaient tous les quatre à Londres sans encombre.

Mais ces émotions, l'effroi, le mal de mer
Avaient été fatals à la santé de fer
De la duchesse. A peine était-elle arrivée,
Qu'une toux violente et bientôt aggravée
La forçait à garder la chambre. Sur-le-champ
Le général avec un soin vraiment touchant
Manda les médecins, et ceux-ci dans l'espèce
Trouvèrent le climat malsain pour la duchesse,
Et lui donnèrent même un sérieux avis
De rentrer le plus tôt possible dans Paris.

La duchesse à cela n'avait rien à répondre :
Le lendemain matin elle partait de Londre.
Certes, la malheureuse, en un pareil moment,
Trouvait bien rigoureux de quitter son amant.

Mais la mort l'attendait aux bords de la Tamise,
Lui disait-on. Aussi s'était-elle soumise
A quitter Boulanger, non sans un vif ennui,
Chargeant ses compagnons de bien veiller sur lui.
Rochefort même avait juré, pour lui complaire,
D'avoir pour son ami tous les soins d'une mère.

La duchesse en rentrant dans son intérieur,
Trouva Paris entier en proie à la terreur.
Déjà l'on s'apprêtait aux discordes civiles.
Désireux de prouver qu'ils pouvaient êtres utiles,
Les sénateurs avaient reçu la mission
De mettre Boulanger en condamnation.
Certes c'était cruel, c'était même terrible
D'arracher ces vieillards à leur sommeil paisible.
Mais devant le danger qui menaçait l'État,
Aucun ne déserta son poste de combat.

Du reste on faisait mieux. Tandis que la justice
S'apprêtait lentement à faire son office,
Des assassins, payés sur des fonds inconnus,
Arrivaient chaque jour à Londres, résolus
A frapper lâchement l'espoir de la patrie.
Ces traîtres par bonheur, malgré leur perfidie.

Ne réussirent pas à toucher à leurs fins.
Le Seigneur déjoua leurs ténébreux desseins,
Et le monde admirait dans son ardeur tenace
L'astre du général qui brillait dans l'espace.

Cependant, sous couleur de perquisitions,
La France était livrée aux persécutions.
Des sbires violaient d'honnêtes domiciles,
Sans que, bien entendu, leurs soins fussent utiles.
Aussi l'on s'était mis à confectionner
Les preuves qui faisaient défaut pour condamner.
Les juges instructeurs chargés de la besogne
Ajoutaient, retranchaient les papiers sans vergogne,
Et s'efforçaient, suivant leurs désirs naturels,
De rendre adroitement les faits bien criminels.

La duchesse suivait avec soin cette affaire.
Mais sans s'inquiéter d'un pareil arbitraire,
Elle s'affectait peu des efforts impuissants
D'ennemis qui bientôt seraient moins menaçants.
Sa passion d'ailleurs était fort bien nourrie ;
Son amant l'accablait de lettres. « Chère amie,
Lui disait l'exilé de Londres, que fais-tu ?
Que dis-tu ? Loin de toi je languis abattu.

Si j'écoutais mon cœur, méprisant la prudence,
Sous un déguisement je rentrerais en France.

Mais Rochefort prétend qu'on pourrait m'arrêter.
Aussi, pour le moment, je préfère rester.
Nous ne sommes point mal, ici, bien que je pleure
Ton absence souvent. Le matin, de bonne heure,
Nous entendons la messe et nous communions.
Ensuite, je reçois des députations.
Mais comme en ces climats éloignés et barbares,
Les vrais admirateurs de mon talent sont rares,
Il m'a fallu louer des valets dont l'emploi
Se borne à défiler plusieurs fois devant moi.

Pourtant je suis reçu de façon très civile
Chez les gens comme il faut. Je vais dîner en ville;
On m'acclame; je vois des ducs et des marquis,
Si bien que par moments je me crois à Paris.
Malgré tout ce qu'on dit sur leur bégueulerie,
Les Anglaises me font force coquetterie.
Mais je suis comme si je ne le voyais pas,
Car je sais que la chair de l'homme est faible, hélas!
Du reste Rochefort est là qui m'encourage
Et m'aide à supporter l'horreur de mon veuvage.

Hier soir, on donnait un grand bal à la Cour.
Désirant à tout prix y faire un petit tour ;
J'avais dit qu'on m'y fît prier. Peine inutile !
Alors j'ai machiné ce stratagème habile.
Je me suis déguisé sous l'habit d'un laquais,
Et j'ai pu de la sorte entrer dans le palais
Où l'on m'a reconnu bientôt, sans que les gardes
Osassent contre moi tourner leurs hallebardes.
Que dis-tu de cela ? N'est-ce pas bien trouvé ?
Du reste le jour est déjà presqu'arrivé

Où je serai l'égal des têtes couronnées.
Impuissants à lutter contre mes destinées,
Mes ennemis sur moi lancent des assassins.
Ce Dieu qui m'a sauvé jusqu'ici de leurs mains
S'apprête à m'élever au rang que je mérite.
Ah ! ma tâche sera dure : le plébiscite,
Les amis à payer, le peuple à tromper, l'or
Des Allemands à rendre. Oui, que d'ennuis encor !
Mais n'importe, marchons ; ma victoire est certaine
Tant que je garderai ton amour, ô ma reine ! »

Au comble de ses vœux, la duchesse sentait
Son cœur bondir d'orgueil en lisant ce billet.

Certe, elle avait été bien lâchement trahie,
Par cet amant auquel elle eût donné sa vie,
D'autant mieux qu'elle avait plus d'un motif probant
De croire qu'il l'avait trompée assez souvent.
Mais ayant pardonné cette injure suprême,
Ou du moins fait semblant, ce qui revient au même,
Pouvait-elle haïr l'infidèle charmant
Qui faisait miroiter si délicatement

A ses yeux éblouis la couronne de France !
Sûre de l'avenir, la duchesse d'avance
Au gré de ses désirs se composait sa Cour.
Elle aurait pour le moins douze dames d'atour,
Quinze dames d'honneur, trente femmes de chambre.
On quitterait le Louvre au plus tard en septembre
Pour habiter Compiègne ou bien Fontainebleau.
On reverrait avec le régime nouveau
Des chasses, des festins, une magnificence
Comme on n'en voyait plus depuis cent ans en France.

Cependant le moment où les élections
Ouvraient une carrière à tant d'ambitions
Arrivait. La duchesse, assez impatiente
De fuir pour un moment la foule grossissante

Des flatteurs qu'attirait sa prochaine grandeur,
Résolut, sous le coup d'une pieuse ardeur,
D'aller faire au couvent quelques jours de retraite.
Il était convenu que de façon discrète
Le général devait lui dépêcher exprès
Une missive afin d'annoncer ses succès.
Un soir, elle arriva, cette lettre attendue.
Dès qu'elle l'eut en main, la duchesse éperdue

La couvrit de baisers, la pressa sur son sein,
Et, les yeux tout voilés, elle l'ouvrit enfin
Et n'y lut que ces mots : « Tout est perdu, Madame,
Sauf l'honneur. » Dominant les transports de son âme,
La duchesse en sanglots courut à son hôtel.
Sa demeure était vide : un silence mortel
Seul remplissait ces murs, où la foule importune
Venait hier encore adorer sa fortune.
O rage ! ô désespoir ! Avoir tant travaillé,
Avoir tant espéré, tant souffert, tant payé,

Pour obtenir enfin un résultat semblable,
Pour trouver un échec à ce point pitoyable !
Ainsi cet homme auquel elle avait tout donné,
Après avoir trahi son cœur passionné,

Trahissait à présent son ambition même !
Tout allait s'effondrer. Au lieu du diadème
A qui depuis longtemps son front était promis,
Son amant lui donnait la honte et le mépris !

La duchesse accusait ainsi sa destinée
Et maudissait le ciel, quand s'étant retournée
Elle vit devant elle un boîteux en haillons
Qui s'avançait avec maintes précautions,
« Lui ! Que vois-je, ô mon Dieu, dit-elle ? Fais-je un rêve ?
— Oui, c'est moi, répondit une voix rude et brève.
Hélas ! charmant objet de mes tristes amours,
Ce n'est plus le héros brillant des anciens jours,
C'est un vaincu, qui vient vous demander asile.
— Vous avez pris, mon cher, une peine inutile,

Répondit la duchesse au plaintif exilé.
Tenez-vous ma maison pour un hôtel meublé ?
Parbleu, n'avez-vous pas ici d'autres maîtresses
Qui ne demanderaient qu'à vous servir d'hôtesses ?
— Dieu ! qu'est-ce que j'entends, gémit le général ?
Madame, se peut-il que mon échec fatal
Me vaille en ce moment une telle avanie ?
Quoi ! quand pour vous revoir je hasarde ma vie,

Quand je suis accablé de découragement....
— Tais-toi, dit la duchesse impétueusement.

Je t'aimais triomphant : vaincu je te méprise.
Je t'ai sacrifié dans ma lourde sottise
Cinquante ans de vertu, ma fortune et mon cœur.
Mon cœur, tu l'as trahi lâchement sans pudeur.
Ma fortune, tu l'as bêtement dissipée.
Je n'ai plus rien : tu peux partir. Tu m'as trompée
De toutes les façons, moi comme tes amis.
J'avais placé mes fonds sur ton honneur, tant pis !
Je ne regrette rien. Maintenant, mon cher, file,
Ou je te fais saisir par les sergents de ville. »

Ainsi jeté dehors le brave général
Se sentit écrasé par ce congé brutal.
Chassé par sa maitresse avec tant d'insolence,
De qui donc pouvait-il réclamer l'assistance ?
Qu'allait-il devenir tout seul dans ce Paris
Où l'on avait fait mettre alors sa tête à prix ?
Il frissonnait, devant son horrible détresse,
Quand il se rappela qu'un soir, chez la duchesse,
A table, on l'avait mis près d'un vieux duc charmant
Qui s'était dit rempli pour lui de dévouement.

Il courut faire appel à sa sollicitude.
« Monsieur, lui dit le duc, votre malheur est rude,
Mais je ne sais comment le rendre moins pesant.
A quoi pouvez-vous bien nous servir à présent ?
Pour restaurer le roi, nous comptions sur votre aide.
Vous nous avez trompés : le mal est sans remède.
Prenez un bon conseil ; aujourd'hui, sans surseoir,
Retournez vous placer en sûreté. Bonsoir,
Monsieur. Je vous souhaite un voyage facile,
Mais ne revenez pas chez moi : c'est inutile. »

Repoussé de nouveau, le brave général
Ne put que déplorer le cynisme infernal
Des serviteurs du roi. Chez les bonapartistes
Sans doute il trouverait des cœurs moins égoïstes.
Il alla chez l'un d'eux. « Ah ! lui dit celui-ci,
Vous avez échoué : c'est votre faute aussi.
Ne vous donnions-nous pas le conseil salutaire
De faire un coup d'Etat, quand vous pouviez le faire ?
Nous fûmes alliés sans doute, mais de loin.
Aujourd'hui, c'est fini : nous n'avons plus besoin

De vous. Ne soyez pas imprudent ; partez vite,
Et ne me faites pas de nouvelle visite. »

Mon héros, terrassé par ce troisième affront,
De ses ongles crispés se déchirait le front;
Tout en portant ses pas au hasard dans la rue,
Soudain il fut devant la demeure connue
D'un vieux républicain qui très fidèlement
Avait toujours lutté pour son avènement.
Il y monta. « Mon cher, votre malheur m'afflige,
Lui dit son partisan. Mais franchement que puis-je

Pour vous? Vous avez fait une infâme union
Avec tous les fauteurs de la réaction.
Était-ce le moyen de gagner la victoire ?
Je vous l'avais bien dit : vous n'aviez qu'à me croire.
Allez ; je suis de ceux que vous avez déçus ;
Passez votre chemin ; je ne vous connais plus. »
Quand mon héros se vit de nouveau dans la rue,
Il reprit devant lui sa marche interrompue;
Mais quelque désespoir qu'il eût en ce moment,
Son courroux l'emporta sur son abattement.

« Hé quoi ! s'écria-t-il, hé quoi ! tout me délaisse,
Amis, soldats, flatteurs, et toi même, ô duchesse !
Tu me chasses, perfide ! Hélas ! oui, je le voi.
L'ingrate n'estimait et ne cherchait en moi

Que les honneurs auxquels je devais la conduire.
Et ces ducs, ces marquis, vraiment je les admire !
Ils m'appelaient hier leur sauveur, leur espoir ;
Ils s'arrachaient entre eux la faveur de me voir.
Aujourd'hui, l'on me traite avec plus de franchise.
O triste genre humain ! Combien je te méprise !

Hélas ! on ne vit pas de mépris ici-bas !
Que vais-je devenir, trahi par ces ingrats ?
Je n'ai plus de crédit : je n'ai rien dans ma poche,
Et de la faim bientôt je sentirai l'approche.
Jusqu'à gagner mon pain faut-il m'humilier ?
O ciel ! je me souviens qu'un barnum, l'an dernier,
M'offrit cent mille francs par mois pour aller faire
Mon exhibition de Baltimore au Caire.
Je lui refusai ; mais nécessité fait loi :
Ce recours est le seul qui s'offre encore à moi.

— Ah ! lui dit le barnum, certes je m'apitoie
Sur votre sort, monsieur ; je saisis avec joie
L'occasion qui s'offre à moi de vous aider.
A coup sûr, je consens à vous embrigader
Dans ma troupe, et cela de grand cœur je vous jure,
A trois cents francs par mois, outre la nourriture.

— Comment ? dit Boulanger, trois cents francs seulement ?
Vous vous moquez de moi, je pense ? — Nullement
L'an passé, vous valiez cent mille francs peut-être ;
Mais alors, vous devez au fond le reconnaître,

Vos triomphes étaient un peu mieux soutenus.
Aujourd'hui, vous valez trois cents francs, tout au plus.
— Hé bien, soit, répondit le général, j'accepte.
— Fort bien, dit le barnum. Vous êtes un adepte
Suffisamment instruit dans l'art de parader.
Mais je dois cependant vous dire sans tarder
Quel sera votre rôle, une fois sous ma coupe.
Je ne vous cache pas que de toute ma troupe
Ce n'est pas vous sur qui je mets le moins d'espoir.
Vous jouerez une fois seulement chaque soir.

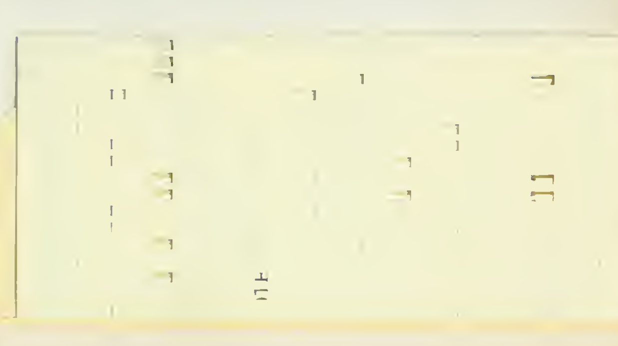
Vous paraîtrez d'abord sous la vieille défroque
Dont vous vous revêtiez autrefois à l'époque
Du séjour à Clermont, surtout sans négliger
Les lunettes. Après, vous mettrez, pour changer,
Vos habits de soldat, vous saluerez la salle,
Et vous réciterez la lettre au duc d'Aumale.
Vous verrez, nous aurons un succès soutenu.
Ah ! j'oubliais au fait : il est bien convenu

Que votre cheval noir vous suit dans le voyage.
Vous n'allez pas sans lui ; comme vous je l'engage.

— Hélas ! mon Dieu, gémit le brave général,
Certes il me paraît au moins original,
Après avoir rempli l'univers de ma gloire,
De me faire exhiber comme un monstre de foire.
Puisse le juste ciel dans ce rôle nouveau
Me conserver au moins ce visage si beau
Qui m'a valu jadis les cœurs de tant de femmes !
Quant à mes électeurs, à ces lâcheurs infâmes,
Qu'ils se passent de moi s'ils peuvent, les ingrats,
Car je le sens, hélas ! je ne reviendrai pas.

Tours. — Imp. E. Mazereau.


a39003 002437654b



Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.